

U d'/of OTTAWA



39003002315348



28

C 4/2



ALCIDE DUSOLIER

---

# PROPOS

LITTÉRAIRES ET PITTORESQUES

DE

JEAN DE LA MARTRILLE

---

*Avec un frontispice par Émile Bénassit*



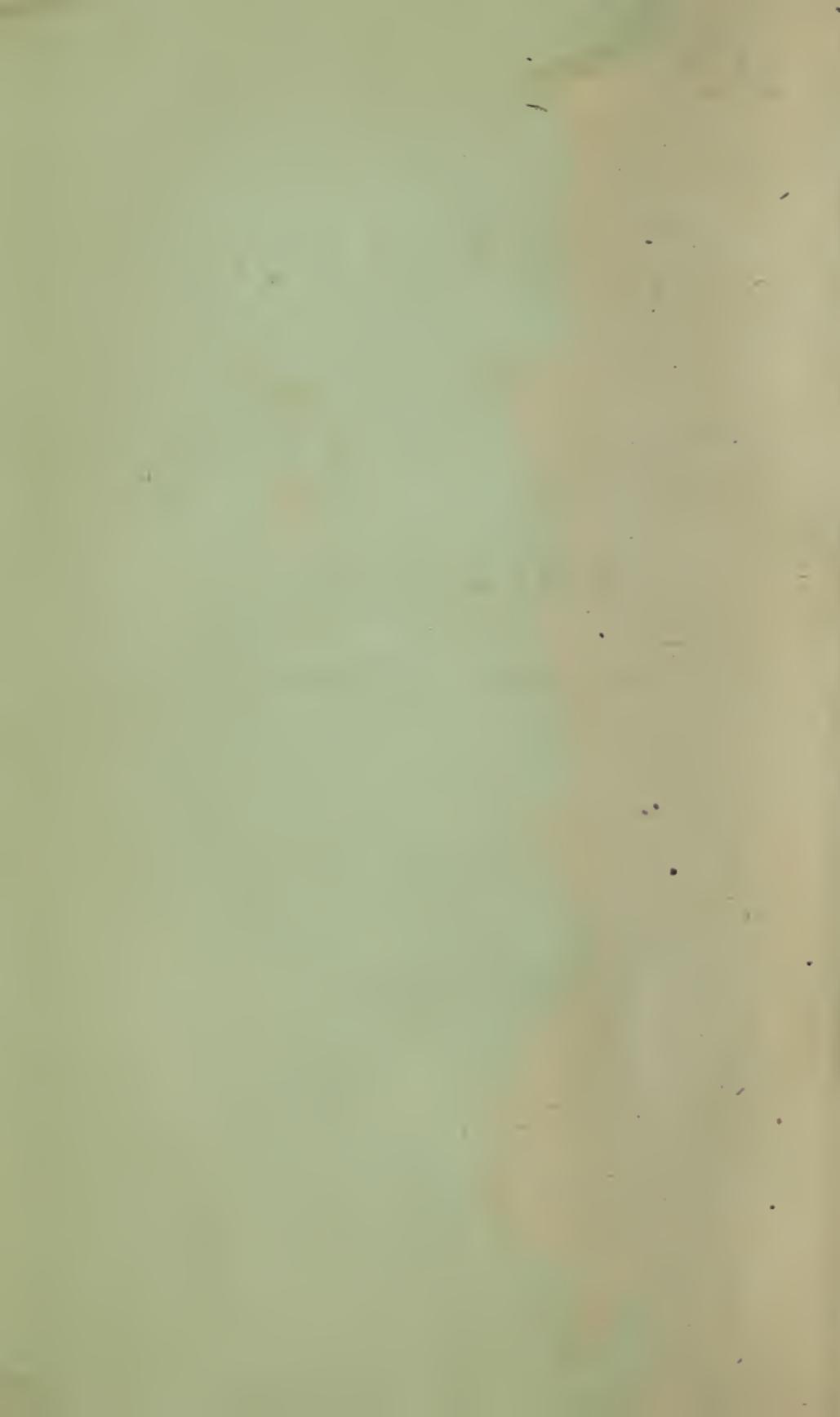
PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE. 18

—  
1867

*Tous droits réservés*



20

# PROPOS

LITTÉRAIRES ET PITTORESQUES

## DU MÊME AUTEUR

---

DÉCENTRALISATION ET DÉCENTRALISATEURS. Brochure.  
(Librairie Nouvelle, 1859.)

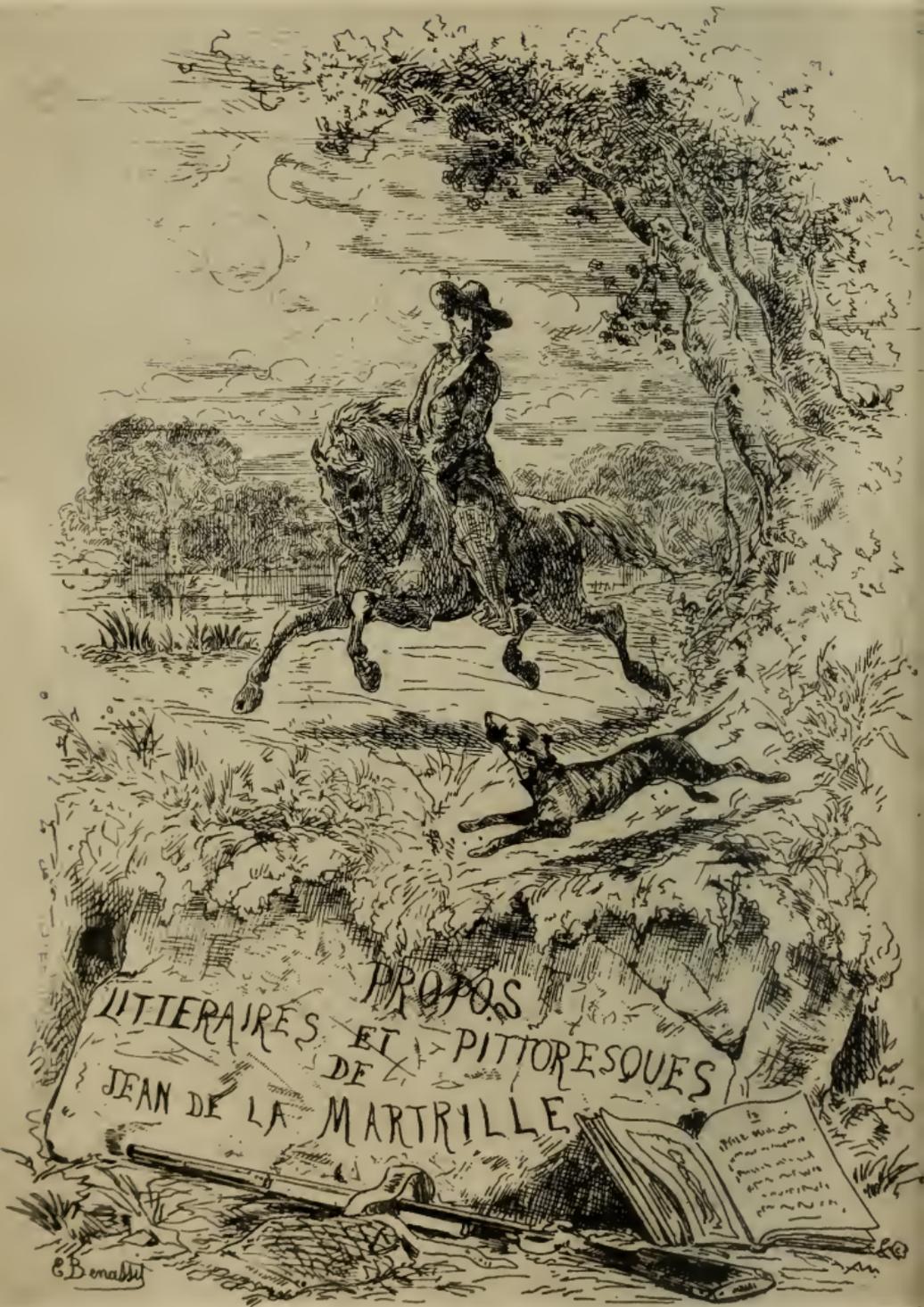
CECI N'EST PAS UN LIVRE. Un volume grand in-18 jésus de  
300 pages. (Poulet-Malassis et De Broise, 1861.)

J. BARBEY D'AUREVILLY, avec un portrait gravé à l'eau-forte  
par Alphonse Legros. Étude. (Dentu, 1862.)

NOS GENS DE LETTRES, leur caractère et leurs œuvres. Un vol.  
grand in-18 jésus de 300 pages. (Achille Faure, 1864.)

LES SPÉCULATEURS ET LA MUTILATION DU LUXEMBOURG.  
Brochure. (Librairie du Luxembourg, 1866.)





ALCIDE DUSOLIER

---

# PROPOS

LITTÉRAIRES ET PITTORESQUES

DE

JEAN DE LA MARTRILLE

---

*Avec un frontispice par Émile Bénassit*



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

---

1867

*Tous droits réservés*



PQ

282

.D884

7867

## AVANT-PROPOS

---

Des parents et des amis de province, faisant une aimable allusion à mes précédents ouvrages, lesquels ne sont ni drames ni romans, mais recueils d'impressions morales et critiques (ce qu'on appelait jadis des *Mélanges*), me demandent parfois avec intérêt « *quand donc je publierai QUELQUE CHOSE DE MON CRU.* »

D'autre part, quatre ou cinq vaudevillistes parisiens, qui songent à mon avenir littéraire, me pressent « *de faire enfin mes preuves et de montrer CE QUE J'AI DANS LE VENTRE.* »

Je suis bien reconnaissant d'une telle sollicitude...

Mais j'en ai dit assez sur mon compte personnel — et veux parler généralement.

\*  
\* \*

Or, si j'entends bien leur langage diversement figuré, vaudevillistes et provinciaux affirment la supériorité naturelle de certains « genres ». A leur avis, ce ne serait point le talent de l'écrivain qui déterminerait la valeur de l'œuvre, mais, au contraire, le « genre » de l'œuvre qui ferait l'excellence de l'écrivain.

Ainsi, de nos jours, la pièce de théâtre et le roman ont en eux une telle *vertu* que le dernier des littérateurs, sans style, sans idées, sans acquis, — par cela seul qu'il s'exerce dans le Drame ou le Roman, prend rang parmi les CRÉATEURS. Et de là-haut,

de l'estrade royale où il a été placé par la grâce du genre et sa propre volonté, il voit avec pitié, loin, bien loin au-dessous de lui, s'agiter misérablement Philarète Chasles, Jouvin, Levallois, Aubryet, Ranc, Frédéric Morin, toute la basse classe, enfin, des critiques et des moralistes!

« Que sont ces gens-là, je vous prie?

DES IMPUISSANTS. »

Ainsi parle le CRÉATEUR.

\*  
\* \*

De par cette classification ingénieuse, d'Émile Montégut et de M. Clairville, c'est Montégut qui est l'impuissant.

\*  
\* \*

Classification, d'ailleurs, toute nouvelle. Je ne lis, en effet, nulle part que

l'auteur Quinault méprisât l'écrivain La Bruyère, — un petit journaliste qui faisait de petits portraits en vingt lignes, — et qu'il l'ait invité jamais à composer quelque ballet ou quelque tragédie pour devenir un grand homme de lettres.

Aujourd'hui, c'est bien différent! Aujourd'hui, si Rivarol et Chamfort se contentaient de publier ces impressions vives et courtes, ces observations rapides qui sont comme le génie français procédant par éclairs, — on aurait traité bien vite leurs livres de « volumes », on dirait « qu'ils manquent de souffle », on les sommerait de montrer « ce qu'ils ont dans le ventre... » en écrivant quelque chose de vraiment sérieux, important et long, une féerie, par exemple. Car un auteur de féeries est encore un « créateur. »

## ENVOI DES PROPOS

A MM. ALPHONSE DAUDET ET LOUIS DÉPRET

Chers amis, qu'il m'est doux de réunir dans le même hommage fraternel, acceptez ce petit livre -- *qui n'est pas de mon cru.*

Je l'ai beaucoup travaillé ; j'en ai revu très-attentivement les moindres détails ; enfin, j'ai mis tout mon effort à le rendre digne d'être offert à deux lettrés de votre délicatesse. Recevez-le donc favorablement... Et peut-être, quand vous l'aurez lu, ne reléguerez-vous pas Jean de La Martrille trop au-dessous de M. de Jallais, qui, cependant, est un *créateur*.

ALCIDE DUSOLIER

Paris, ce 28 février 1867.



# PROPOS LITTÉRAIRES

## ET PITTORESQUES

---

### PREMIER PROPOS

M. DE LA MARTRILLE SE PRÉSENTE

A *Monsieur le Directeur du FIGARO* (1).

Celui que le sagace Vitet appelait, au cimetière, « un poète badin » pour avoir composé les *Nuits* et les *Stances à la*

(1) Tous ces *Propos* n'ont pas été publiés dans le *Figaro*; quelques-uns ont paru dans le *Nain Jaune* et la *Vie Parisienne*; d'autres sont inédits.

*Malibran*, Alfred de Musset dit quelque part :

Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.

Le joyeux auteur de *l'Espoir en Dieu* dit-il vrai? Je le saurai bientôt, car je m'ennuie — et je m'amuserais volontiers.

Le premier hémistiche du vers précité m'inquiète bien un peu : si je ne suis pas riche, en effet, je ne suis pas absolument dans l'indigence, et le poète semble affirmer qu'il est nécessaire d'être misérable pour s'amuser — en écrivant... Bah! j'ai délayé l'encre caillée depuis des éternités au fond de l'écritoire paternelle; mon papier est très-blanc, très-doux, d'un si beau grain qu'il inviterait à s'y promener les plumes les plus nonchalantes; enfin, je m'ennuie et ne risque point de m'ennuyer davantage.

Puis, n'attribué-je pas une signification bien stricte à ce premier hémistiche? Musset, il faut y penser, ne tient pas à l'expression rigoureuse; un certain vague même ne lui déplaît point. Si la phrase de Victor Hugo fait toujours corset à l'idée, la sienne se contente de flotter autour comme un peignoir : il semble que la grâce ait peur de la trop grande précision. Aussi, — et pour revenir, — il se pourrait bien que *lorsqu'on n'a pas d'argent* signifîât : lorsqu'on n'a pas vingt mille francs de rente, auquel cas je suis clairement désigné dans le premier hémistiche, et j'appartiens sans conteste à la grande famille de ceux qui peuvent s'amuser en écrivant.

Vous allez, monsieur, en juger par quelques détails. Je vous les dois à tous égards.

Quand on entre pour la première fois

chez une personne, il sied de lui dire d'où l'on sort.

\*  
\* \*

Et d'abord, monsieur, je confesse que, malgré l'antiquité de ma race, aucun de mes grands-parents ne fut guillotiné par la Terreur, ce qui semblera une infériorité à quelques délicats ; et, chose non moins regrettable, mon aïeul n'émigra pas. Faut-il tout dire ? non-seulement il ne fut pas guillotiné, non-seulement il n'émigra pas, mais, comme si cette double originalité ne l'eût point satisfait complètement, il prit à cœur de se singulariser encore en faisant le coup de sabre dans les armées républicaines. Je pourrais vous montrer sa cocarde et ses épauettes, — il était commandant, — conservées là-haut, dans l'armoire à linge de la chambre verte.

Je me souviens que, tout enfant, je

demandais à mon grand-père pourquoi donc il n'avait pas fait comme tous les grands-pères des petits gentilshommes mes voisins et rejoint M. le Prince : « Justement parce que j'étais gentilhomme », me répondit-il gravement. Je le regardais avec surprise. « Oui, mon enfant, parce que j'étais gentilhomme, parce que je devais continuer mes pères — *qui se sont toujours battus pour le pays...* Quoi que disent les voisins, ajouta-t-il avec un sourire, tu vois bien, mon petit Jean, que ce n'est pas moi qui ai manqué à la tradition. »

Mon aïeul avait raison. Faisant ainsi, il continuait les siens en droite ligne, il gardait vraiment l'honneur héréditaire! — Il gardait aussi, sans y penser et comme par surcroît, notre manoir de La Martrille : on ne brisa pas même les vitraux de la chapelle; ma grand'mère ne fut pas insultée,

et les paysans, qui persistaient à l'appeler « la Dame » en plein 93, ne brûlèrent pas les papiers de ma famille sur la place de la commune, ainsi que c'était alors l'usage respecté. J'ai tous nos titres, depuis les plus anciens. Mes voisins, par parenthèse, seraient fort embarrassés d'en montrer autant : ce dont ils enragent, et j'en suis bien aise, car ils ont toujours mal parlé de mon grand-père.

\*  
\* \*

En remuant l'autre jour ce tas de chartes, j'ai mis la main sur une pièce assez curieuse et qui vaut bien une mention pour le trait de mœurs qu'elle relate. Il y est dit, en latin de moine, qu'Antoine de La Martrille épousa, l'an 1325, Aude de Forquelaure, *parce qu'elle* lui apportait en dot cinq cents écus philips. PARCEQUE!

QUIA ! Il appert de ce *Quia* révélateur que cette Aude n'égalait pas en perfections l'amie de Roland, puisque l'historiographe semble chercher une excuse au consentement de mon ancêtre Antoine dans l'apport de tant d'écus philips ; cela prouve encore que les chevaliers faisaient quelquefois des mariages d'argent, quoique vivant à des époques peu éclairées, mais surtout que les La Martrille sont très-anciens et que nous avons du sang noble — à faire l'aumône aux fiers hobereaux qui m'avoisinent. Je ne suis pas fâché de jeter cette vérité, en passant, à ceux qui, après avoir mal parlé de mon aïeul, ont mal parlé de mon père.

Mon père, sous la Restauration, portait la *violette* à sa boutonnière et recevait le *Courrier français*. Il n'en fallait pas davantage aux castelets environnants pour que la gentilhommière de La Martrille fût

déclarée une jacobinière et ses tourelles indignes de conserver les girouettes ajourées de fleurs de lis ! Mais cela se disait bas et de loin ; nul n'osa jamais élever devant mon père une voix de blâme ou seulement d'ironie : il avait, dit-on, la mine haute et le regard sévère. *Dit-on*, car, pour moi, je ne me rappelle ses traits que fort vaguement. J'avais cinq ans à peine quand on le descendit dans le caveau de la chapelle où ma mère l'attendait depuis le jour de ma naissance et où mon aïeul devait s'aller coucher auprès d'eux quelques années plus tard. Mais, si mes yeux l'ont oublié, le grand renom d'honneur et de bienfaisance qu'il a laissé dans ce pays me le remet sans cesse devant l'âme. D'une vaste instruction, aussi droit d'esprit que de cœur, versé dans la science des misères du peuple, il était le conseil de tous : jusque dans les villages perdus au fond des

vallons limousins, les pauvres gens le nomment encore avec une sorte de piété.

\*  
\* \*

Je vous parle, monsieur, bien longuement de mes chers morts, je vous en fatigue peut-être. Il faut me le pardonner. La Martrille, voyez-vous, est moins gaie que le manoir des Osbaldistone, et je n'ai pas, moi, de miss Vernon à mes côtés pour me faire aimer l'avenir. La solitude, le silence où je vis me retournent naturellement vers le passé.

Et, d'ailleurs, vous parler d'eux, c'est toujours vous parler de votre nouveau collaborateur, si les personnes qui les ont connus disent vrai; or, elles assurent que je suis leur *portrait* à tous deux. Je croirais volontiers qu'à défaut d'une ressemblance parfaite, quelque chose d'eux revit

en moi. J'ai hérité de mon aïeul son tempérament enthousiaste et guerroyeur, et je tiens de mon père par mon goût très-vif des choses de l'esprit, ce qui fait en somme... que j'aime lire nos polémistes. La conséquence est rigoureuse, j'espère! Vous le voyez, M. Taine étend ses rameaux jusque sur le Périgord; et il y a ici, tout comme à Paris, des petits Deschanel qui jouent à son ombre.

Donc, si je déteste en bloc les doctrines de M. Louis Veuillot, et si je n'accepte qu'en partie celles de M. Proudhon, je me plais également à leurs indignations, même brutales; à leurs violences, même injustes; et leur beau dédain des opinions toutes faites me va droit au cœur. Ce ne sont pas mes hommes, mais ce sont des hommes. S'ils me mettent souvent en colère, je ne les méprise jamais. Ces deux fils de tonnelier ont le coup de maillet con-

vaincu ! Je n'en dirais pas autant de Paul-Louis, chez lequel je cherche en vain ce bon accent d'honnêteté. Voici, du reste, ce que je trouve écrit de la main de mon père, en marge d'une des pages de *son* Courier. Je reproduis ces quelques lignes, parce que la vraie physionomie de cet homme m'y semble parfaitement saisie et arrêtée :

« Courier a fixé dans un style admirable les pensées d'un triste sire. Il laisse voir à toutes les pages beaucoup d'esprit, mais un esprit étroit, — un cœur bas, haineux... sa prose est claire, coupante — et empoisonnée. » Ailleurs : « Courier fut l'*avocat de village* du parti libéral, et ces espèces déshonorent toujours un peu les causes qu'elles défendent. L'admiration, en le lisant, se tempère d'un certain dégoût. Je n'estime pas ce personnage... Venu trente

ans plus tôt, Courier eût été, j'en suis sûr, un des vilains hommes de la Révolution, ayant la haine des nobles bien plus que la passion de la liberté. »

Mon père avait coutume de commenter ainsi les auteurs sur leurs propres pages, — de leur dire chez eux-mêmes ce qu'il avait sur le cœur. Vous pensez quel prix tout particulier j'attache à ces volumes *abîmés*, et comme je les distingue dans la foule qui encombre le cabinet paternel. Bibliothèque considérable, monsieur, qui représente au moins une dizaine de mille francs ! Ne souriez pas. Dix mille francs sont une somme énorme dans notre Périgord où le châtelain rustique n'ensache guère, en toute une année, que les quatre-vingts ou cent pistoles de profit (nous comptons encore par pistoles) qu'il fait sur ses bestiaux. Il y a là, je vous assure, plus

d'un livre curieux, plus d'un elzévir rare à troubler les bibliophiles les mieux préparés ; car, au temps qu'il faisait son droit, mon père a passé bien des après-midi le long des parapets de la Seine, en compagnie de son respectable ami Dupont de l'Eure, — lequel était bouquineur d'un flair très-sûr, d'une patience à déconcerter les plus mauvais temps, et connaissait admirablement les bons coins... Pour ne citer qu'une de leurs trouvailles, avez-vous lu jamais les *Travaux sans travail* de Pierre d'Avity, gentilhomme vivarais ?

\*  
\* \*

Excusez, monsieur, l'importunité des souvenirs. Où que je regarde autour de moi, je revois ce père que j'ai si peu connu. La maison est pleine de lui. Voici son fouet de chasse appendu devant une

carte d'Europe, — ses guêtres en cuir jaune où manquent deux boucles, — son carnier aux mailles agrandies, au filet taché par le gibier sanglant, — et, sous le globe de la pendule, le sifflet d'argent avec lequel il appelait ses chiens... Voici la fenêtre où, vers ses derniers jours, il se faisait rouler dans son fauteuil pour lire (il lisait continuellement) plus près des champs et du soleil. Parfois il laissait pendre le livre pour visiter du regard l'étang qui fait nappe devant La Martrille; et, s'il avisait parmi les joncs remués quelque poule d'eau, quelque canard sauvage, il saisissait prestement son fusil, toujours à portée de sa main, et que ses pauvres bras affaiblis avaient peine à mettre en joue... Le coup partait... Partant à la fois, bondissant par dessus la fenêtre, s'abattant à grand tapage dans l'étang, le vieux Fox nageait vers la bête qu'il rapportait une minute

après en agitant la queue et laissant une traînée d'eau sur le parquet.

Moi, j'avais toujours ma part de ces chasses : avec les belles plumes ardoisées du canard, je pavoisais mon petit feutre, et j'allais ensuite me faire voir aux domestiques dans la cuisine !

Hélas !

C'est dans ce cabinet, assis dans le même fauteuil à la tapisserie fanée, où mon père s'est éteint en prenant son dernier soleil et faisant sa dernière chasse, que je passe les soirées d'hiver à lire au hasard de mon humeur. Mais j'ai soin, au préalable, d'allumer un grand feu et de déployer le paravent autour de mon fauteuil, car les battants de la porte ne rejoignent pas absolument le plancher, et le vent, qui file par dessous avec de petits sifflements vous saisit tout de suite aux jambes. Ah ! le pauvre manoir aurait

grand besoin de réparations ! Chaque jour l'éprouve, le délabre davantage. Si, de la route, vous aperceviez son toit qui s'affaisse par endroits sur la charpente fatiguée, comme si quelque Gargantua somnambule s'y fût assis et y eût moulé son empreinte ; reprisé de place en place de tuiles plus rouges, qui le font ressembler à ces vieux habits auxquels on remet de temps à autre une pièce neuve, — certainement vous plaindriez ma gentilhommerie, — et vous auriez tort : surtout maintenant que, outre mes chasses dans le jour et mes beaux livres le soir, je vais goûter de ce plaisir nouveau, écrire.

Écrirai-je longtemps ? Cela dépendra de vous, monsieur ; car vous avez, m'assure-t-on, un des rares journaux littéraires où l'on puisse librement s'exprimer. Or, je ne me sens pas suffisamment d'esprit, d'ambition ou de discipline pour me plier aux

mots d'ordre et pour écrire *au commandement*... Moi qui n'ai jamais pu suivre une chasse, qui m'échappe à la première occasion, au premier bouquet de bois favorable, loin de mes frères en Lefaucheux, je prise avant tout les directeurs qui ne prétendent pas diriger leurs collaborateurs!

C'est donc, monsieur, mon sentiment absolument personnel que je vous enverrai, mes impressions toutes nues, — tristes aujourd'hui, joyeuses demain, selon le vent qui soufflera sur mon âme et le temps qu'il fera dans mon esprit. Je rêverai, j'attaquerai, je rirai, j'observerai tour à tour. Observer? Je vis seul, il est vrai, les sujets d'étude semblent fort loin de moi; mais la meilleure façon d'observer les autres, n'est-ce pas encore de regarder en soi-même? Puis je lis habituellement les journaux et les revues — quand ils sont lisibles — et j'entretiens une correspon-

dance régulière avec certains de vos écrivains connus. Vous aurez affaire à un sauvage bien informé : ce Périgourdin des bois *se tient au courant*. Si je regarde avec plaisir mes rochers bleus, je me délecte parfois à contempler M. Henri de Pène, qui offre d'assez beaux points de vue à l'observateur contemporain, et la brise qui fait murmurer les joncs de l'étang de La Martille ne m'empêche point d'entendre passer dans le vent follet de la renommée les noms aimés de MM. Limayrac et Timothée Trimm, ces deux frères ! Je ne dédaigne pas Souly, mais je trouve les vaudevillistes très-grands : *ils savent charpenter* ! ce qui, par parenthèse, les autorise à s'appeler des manœuvres. Beau titre — auquel je ne puis, malheureusement, prétendre. Bien loin de ces admirables artisans, qui, sans hésiter une minute, emboîtent les situations les plus disparates, la moindre

transition m'embarrasse cruellement : je n'entends rien, mais rien du tout, à l'entrée ni à la sortie des phrases!

C'est avertir que ces *propos* ne garderont pas toujours les rangs et se répandront parfois à la débandade.

\*  
\* \*

Cela dit, comme il sied, en toute humilité, — je vais immédiatement faire mon premier essai de cette critique franche qui, délogée de partout pour ses nobles imprudences, se défend encore dans le *Figaro* — et je le ferai contre certains rédacteurs du *Petit Journal*.

N'ayez crainte, il ne s'agit point de M. Trimm.

Que M. Trimm soit à l'heure présente l'homme le plus lu de France, je n'y vois pas à redire, et cela ne me chagrine en

rien. M. Ponson du Terrail, aujourd'hui dégringolé dans l'adoration publique au-dessous de ce dieu tout neuf, a seul motif de s'affliger, et c'est tout au plus si ses chevaux peuvent, sans ridicule, se conformer à sa triste pensée.

Mais nous ! nous qui savons bien que la vogue d'un auteur est presque toujours en raison directe de sa médiocrité, en quoi la vogue de M. Trimm nous scandaliserait-elle ? A nous qui répétons après un critique nouveau que « les grands écrivains qui sont populaires ne le sont que par leurs côtés inférieurs », et que « la foule applaudissait les drames de Victor Hugo pour ce qu'ils ont de commun avec ceux de M. d'Ennery » ; à nous, qui comprenons le mot superbe de Goethe : « Raphaël et moi, nous n'avons jamais été populaires, » — la popularité de M. Trimm nous semble une chose normale, logique, fatale. Nous

n'avons pas la simplicité de nous en indigner.

Non. Ce qui nous peine, c'est de voir des écrivains distingués comme M. Charles Monselet, hardis et spirituels comme M. Assollant, probes, sincères et solides comme M. Sarcey, faire volontairement cortège à ce roi des halles littéraires; car, ils auront beau s'en défendre, ils marchent derrière lui, ils forment la suite de Celui qui partage maintenant l'empire avec César, — ils ne sont que les obscurs joueurs de flûte de ce triomphateur qui traîne après son char Ponson du Terrail vaincu et humilié!

C'est, il faut l'avouer, un spectacle étrange.

Il n'y a donc plus un seul journal où ces écrivains puissent écrire? *La Vie Parisienne*, le *Figaro*, la *Revue de Paris*, le *Courrier du Dimanche* repoussent donc

leur prose comme indigne, qu'on les voit, derrière la vitrine Millaud, tenir boutique de leur talent et le détailler sous l'œil approbateur de *monsieur le premier* Timothée Trimm?

Encore s'ils ne compromettaient qu'eux-mêmes! Mais ils valent trop pour ne pas compromettre un peu les Lettres avec eux, et je leur en veux doublement de ne pas mieux *faire observer les distances*.

Ah! s'ils gagnent quelque chose à cette besogne, ce n'est certes pas la considération littéraire! Le *Petit Journal*, il est vrai, n'y gagne rien de son côté, ou presque rien. Que Charles Monselet et Alfred Assollant, dans un bon mouvement de fierté, quittent la maison, M. Millaud ne vendra pas un exemplaire de moins; j'en fais le pari. Ce sont là rédacteurs de luxe, rédacteurs d'ornement, rédacteurs superflus, — qui ne pourront servir efficace-

ment l'entreprise que le jour où ils n'auront plus de talent... Supposons qu'ils soient enfin délivrés de ce talent importun, qu'ils aient enfin conquis la belle médiocrité dont le public raffole ; est-ce qu'ils atteindront jamais à cette vulgarité sereine qui est un présent du ciel, qui ne s'acquiert pas, et qui fait à Timothée Trimm comme une majesté naturelle? Même sans esprit, même sans style, ils resteront inaperçus, perdus dans l'ombre que fait autour d'elle cette Vulgarité géante!

Que font-ils donc là? Je le répète, ils n'y gagneront pas même la popularité, et ils risquent d'y perdre la considération.

Peut-être, monsieur, sourira-t-on de ce rigorisme par trop périgourdin? Mais peut-être aussi un honnête garçon a-t-il quelque motif de n'être pas complètement satisfait d'un temps où M. Alexandre Dumas peut

écrire à M. Paul Meurice la lettre publiée la semaine dernière (1), sans qu'il se trouve plus d'un ou deux journalistes pour la relever de la verte façon... tandis qu'il s'en trouve dix pour railler amèrement le *seul* membre de l'Association des auteurs dramatiques qui ait osé refuser publiquement les présents de Thérèse!

Conclurai-je de ces quelques faits à l'abaissement des mœurs littéraires? Non. Je veux attendre encore, bien qu'il soit notoire que les gens de lettres se préoccupent aujourd'hui d'avoir une voiture avant d'avoir une bibliothèque.

Pour MM. Assollant et Monselet, ils ne verront, je l'espère, aucune acrimonie dans ces lignes qui sont, au demeurant, un hommage — détourné — rendu à leur valeur littéraire. C'est de nous, lettrés,

(1) Voir l'Appendice.

qu'ils tiennent leur réputation : nous avons bien le droit de contrôler l'usage qu'ils font de leur talent !

Voilà, monsieur, une lettre abusivement longue. Pardonnez-moi d'avoir oublié que la première visite doit être la plus courte, et veuillez agréer l'assurance de mon respect.

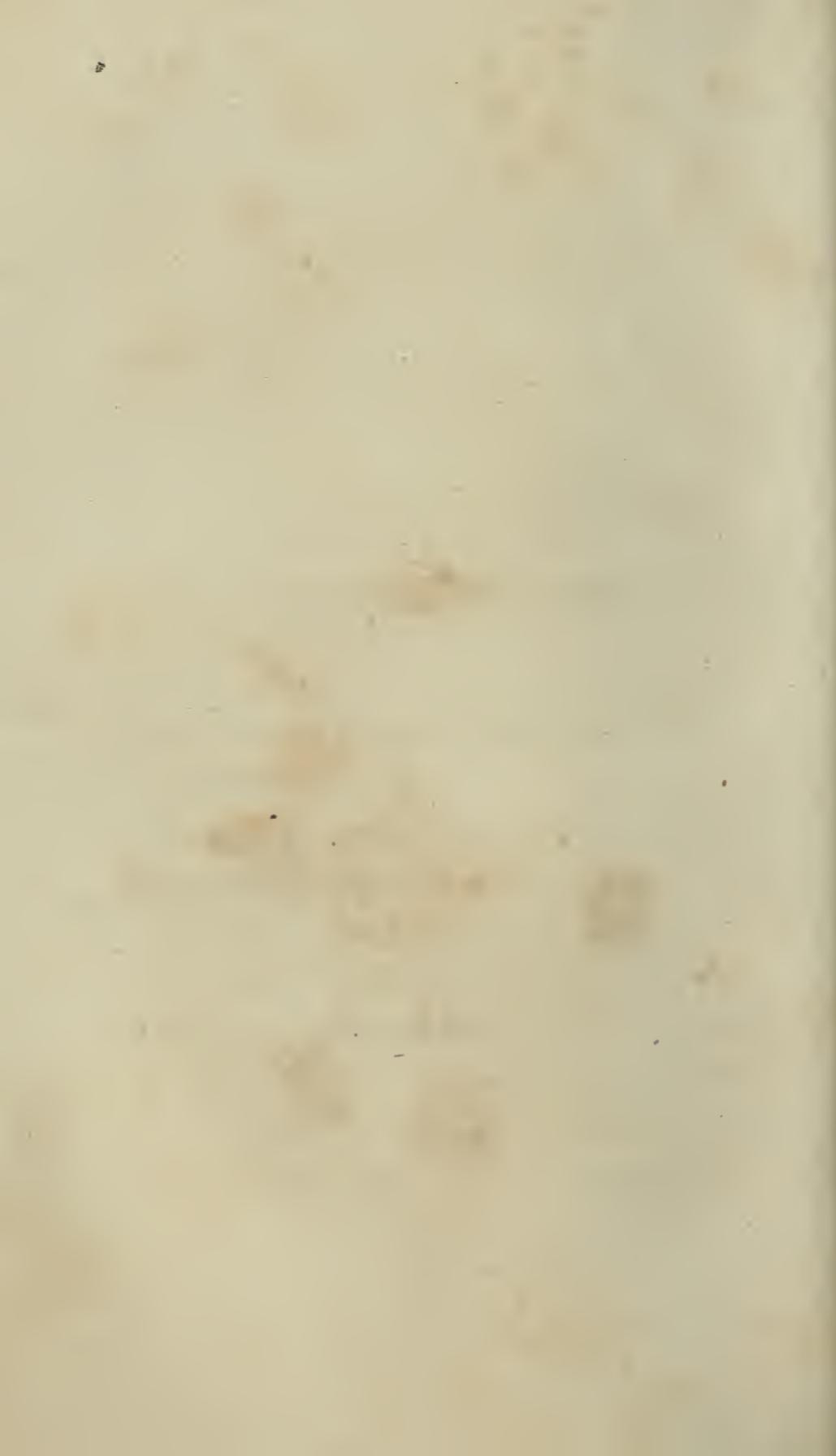
*Jean de La Martrille.*

La Martrille, ce 25 février 1865.



DEUXIEME PROPOS

LA CONFUSION DES LANGUES



## DEUXIÈME PROPOS

### LA CONFUSION DES LANGUES

Chaque année, vers les premiers jours de mars, mon ami le critique Victor ferme son feuilleton *pour cause de maladie* et m'arrive à La Martrille en parfaite santé. Vous pensez si je fais accueil au Parisien tout vibrant encore de Paris, qui m'apporte la grand'ville à domicile — et scandalise parfois si joyeusement les graves échos de ma vallée avec les éclats de sa verve tapageuse !

Le Périgourdin au bois dormant, fort

aise de ne plus dormir, ne saurait témoigner trop de reconnaissance à Victor.

Le temps est-il pesant et chargé, l'eau brouillée; les poissons viennent-ils bâiller à fleur d'air; la pêche, enfin, s'annonce-t-elle bien, vite je fais signe au vieux Jérôme, qui plante là sa pioche, va décrocher l'épervier, démarre la barque — et rapporte bientôt pour Victor une couple de perches fermes et grasses... pendant que mon garde bat les joncs à la queue de l'étang et tue — pour Victor — une brochette de bécassines.

Ordre général est donné de plaire à Victor, de réjouir Victor, d'engraisser Victor! — Pour qui ce cochon de lait, tendre comme rosée, qu'on entend crier dans la cuisine sous le couteau de Margari? Pour Victor. Pour qui ce confit d'oie truffée? Toujours pour Victor. C'est encore pour Victor que, chaque matin, je descends à

l'ancienne forge, qui sert de cave depuis qu'on ne fond plus de canons à La Martrille, et que je remonte avec quelques bouteilles de vieux *Baland*, — un vin ignoré de vos restaurateurs, mais aussi savoureux et parfumé que nos paysages — inconnus de vos peintres — sont pittoresques.

Je trouve, d'ailleurs, mon profit à gâter Victor.

Nature contemplative, retiré en lui-même, très-petit causeur à jeun, la bonne chère seule peut faire sortir le silencieux de sa Trappe ; — mais il en sort brusquement alors, avec éclat et scandale, à la façon d'un moine endiablé d'amour qui s'échapperait, en plein midi, par-dessus les murs du couvent ! — Un coup de *Baland*, c'est le coup de fouet qui précipite ses idées. Sur un mot, sur un nom, sur un rien, le voilà parti ! Et gare alors aux mé-

chants auteurs que son improvisation à bâtons rompus... sur les épaules des autres, touche dans sa course emportée ! Il a des sauts de côté imprévus et meurtriers. Si, pour cela, vous le jugez haineux, vous le jugez mal. Dans ses plus violentes sorties, dans ses invectives les plus cruelles, on le sent possédé de la folie des Lettres, qui, comme la folie de la Croix, a bien sa beauté. Seulement, Victor aime mieux faire des martyrs que de l'être lui-même.

Je n'ai garde, vous le pensez, d'interrompre à l'étourdie l'impétueux causeur. C'est à peine si, de temps à autre, je le coupe d'un mot rapide ; si, tous les quarts d'heure, je donne un coup de pincette dans cette improvisation bruyante et brillante qui, sous l'excitation, se met à petiller encore davantage, — et renvoie des jets de braise, en pleine figure, à ceux qu'on croyait le plus loin et le plus à l'abri.

Hélas ! comment vous représenter Victor ? Comment fixer cette mimique changeante, faire entendre cette voix mordante et profonde où passent dans la même minute l'enthousiasme, l'ironie et la colère ? Qui jamais a photographié l'éclair ? Balzac, je le sais : voyez *Bixiou*, *Blondet* et les autres ! Mais Balzac était plus qu'un homme.

\*  
\* \*

Donc, hier au soir, après dîner et les plats enlevés, comme Margari venait de poser devant nous un pot de ce genièvre âpre et fumeux dont je fais, chaque automne, une barrique avec les genévriers de mes coteaux, comme nous étions là, coudes sur la nappe, heureux, buvant, et causant doucement de nos poètes aimés, — le facteur entra. Il avait une lettre pour Victor.

A peine parcourue, Victor se leva bruyamment et arpenta la salle avec une telle violence que Phanor, qui ronflait en paix devant la cheminée, eut un sursaut et se mit à le suivre en jappant.

Victor froissait la lettre dans son poing fermé.

— C'est ignoble ! s'écria-t-il enfin.

— Quoi ? qu'est-ce qui est ignoble ?

— Tiens, lis.

Il me tendit la lettre. Je lus :

« Cher monsieur,

« Je sors à l'instant de chez M. N..., qui, grâce à votre recommandation, m'a fort poliment accueilli — et refusé net mon article. L'article, vous le savez, traitait des *Courbezou*, le beau roman de M. Ferdinand Fabre. Ce n'est pas que le rédacteur en chef du *M...* ait trouvé ma prose détes-

table, du moins il ne me l'a pas dit; — c'est *qu'il ne veut pas insérer de RÉCLAMES* : je vous rapporte ses propres expressions, etc., etc.

« Paul B... »

— Eh bien? fis-je en rendant l'épître à Victor.

— Eh bien ! eh bien ! ils m'exaspèrent, à la fin, avec ce mot de RÉCLAME qui revient à point nommé dans tous leurs discours. Il y a trop longtemps qu'ils nous en battent les oreilles... Les misérables ! voilà un garçon de talent et d'honnêteté qui écrit nettement sa pensée, sa pensée pure, vraie, désintéressée, sur l'œuvre d'un romancier supérieur. Cela suffit, sans doute? Non pas. Critique et romancier ont l'un et l'autre un grave défaut, un défaut mortel : ils ne sont pas répandus. Au lieu de no-

ter dans l'emploi de la journée : « A cinq heures, aller au café taper sur le ventre de X. », ils restent bêtement dans leur chambre à travailler ! Les niais s'occupent d'avoir du talent avant d'avoir des relations !... On ne les voit pas dans les bureaux de journaux, on ne les rencontre pas aux premières représentations. Trop fiers ou trop timides (la timidité, n'est-ce pas la cadette de là fierté ?), ils refusent d'entrer dans le concert du tutoiement universel. Aussi, quand le critique présente son article, il est bien reçu, va ! « Cher monsieur, désolé, mais je n'insère pas de réclames. » — Règle générale : écrire sur un homme peu répandu, c'est faire de la réclame. — Je te dis qu'avec ces façons-là nos Beaux du journalisme déshonorent la critique et qu'ils la tueront, si elle ne les châtie pas. Ils ne semblent pas comprendre l'influence des mots, ils n'ont pas l'air

de se douter que la bassesse des expressions précipite la bassesse des idées, et qu'à force d'appeler la critique « de la réclame », la critique finira par mériter ce beau nom ! Mais il s'agit bien de réfléchir ! La réflexion serait une fatigue pour ces bonshommes énervés. Qui sait même s'ils ne trouvent pas ingénieux et joli de confondre Sainte-Beuve et le sieur Panis dans la même appellation?... Ah ! je les déteste, et quelque jour je les clouerais tout vifs sur mon feuilleton, je les y clouerais sans pitié, comme le milan qui sèche — les ailes étendues — à la porte de ton écurie, et, comme à lui, je leur rabattrai le bec sur le jabot !

Ce qu'il y a de superbe, c'est qu'on voit ces bons journalistes se plaindre — sans rire — que le public ne rende pas justice aux jeunes talents et ne salue pas les soleils nouveau-nés : « Comment ! Paris n'a

pas honte d'enlever, par milliers d'exemplaires, les *Mémoires de Thérèse*, lorsque tant de livres éloquents ou charmants ne trouvent pas un acheteur, lorsque les poètes meurent de faim ! Etc..., etc... » et faire les vertueux, les indignés, et fustiger l'immoralité des temps, — mais sans oublier de tirer à la ligne, comme ils disent en leur langage exquis. En revanche, ils oublient toujours de citer les ouvrages des jeunes écrivains dont ils déplorent, avec tant de larmes, l'injuste obscurité. — Parmi les plus affligés, on n'aurait pas de peine à montrer l'inventeur de Rigolboche, l'inventeur de Cora Pearl et l'inventeur de Thérèse... Austères Jérémies qui ne se consoleraient jamais, si la catin en renom ne leur envoyait — de son coupé — un sourire affectueux ! Ils ont la moitié de son estime, l'autre moitié est pour le cocher. Partage équitable. Le co-

cher continuant le journaliste, tous deux doivent être égaux devant celle qui naquit de la Réclame !

Cette fois, le mot est bien à sa place, — il y est trop pour qu'on ne le déplace pas.

Un journal ou deux rapportent qu'Aurélien, ayant laissé par mégarde une bougie allumée sur sa table de travail, le feu a pris aux papiers et détruit une comédie, un roman, un drame. C'est affreux, n'est-ce pas ? Il y avait là de quoi se faire sauter ! Eh bien, sais-tu ce que disaient, le soir même, dans le café d'Aurélien, les amis d'Aurélien, à propos du malheur qui frappait Aurélien ? « Hein ! quelle réclame pour Aurélien ! » — En vérité, je te le dis, la réclame, c'est le mot-roi, c'est, à l'heure présente, la clef de voûte de la langue parisienne... Qu'est-ce que le livre de Renan ? une jolie réclame pour Jésus-Christ.

L'Encyclique ? une réclame superbe pour le Pape.

Hier, Paul a reçu dans le ventre un furieux coup d'épée. Si Paul en réchappe, s'il en est quitte pour trois mois de lit, — quelle réclame !

Je rencontre le mot partout. Je le respire, je le bois, je le mange... Si, demain, j'imprime que Machin est un idiot, Machin est capable de m'envoyer sa carte — pour me remercier « de la réclame. » Et Paris le verra se promener glorieusement, couvert du bonnet d'âne dont j'aurai coiffé sa tête vide !

Voilà, mon cher, la situation. Cela ne te donne-t-il pas une belle idée de nos mœurs publiques ?

\*  
\* \*

Encore si l'on nous épargnait le *mot*, à nous qui croyons aux lettres et à leur

dignité, et qui ne voulons pas apprendre la nouvelle langue des littér-à-terre ! N'est-ce pas assez, qu'une annonce impudente affirme, dans le journal même où nous écrivons, le succès d'une pièce que nous avons vue tomber la veille ? Ne suffit-il pas qu'on sonne les mérites éclatants d'un livre à la suite du feuilleton qui vient de prouver la pauvreté d'invention et de style de l'auteur ? Non, l'humiliation ne suffit pas. Il nous faut encore passer, pêle-mêle avec les industriels, sous le mot égalitaire : La Réclame ! — Oui, La Martrille, j'aurai beau me rebiffer, je suis le confrère de Dunan-Mousseux et de tous ces rédacteurs de prospectus que les voyous vous fourrent dans la main, au coin des Passages..... Montégut fait de la critique ? Allons donc ! il fait des réclames à Gautier, Pontmartin à Marie-Antoinette, Sainte-Beuve à madame de Sévigné.

Heureux si l'on ne m'accuse pas d'avoir reçu des présents de Laya pour écrire que ses ouvrages ne valent pas le diable (car, aujourd'hui, affirmer la non-valeur d'un livre, c'est encore une façon de le recommander), et si l'on accorde que je fais de la réclame gratuitement, — comme un imbécile d'honnête homme!

\*  
\* \*

Cela dit, Victor tomba, plus qu'il ne s'assit, dans un fauteuil, et se mit à piquer silencieusement la nappe de la pointe de son couteau. — Le feu se mourait, c'était le moment de l'aviver.

— Il y a du vrai dans tes paroles, mon cher Victor, dis-je négligemment; mais n'exagères-tu pas quelque peu?

— J'exagère! fit-il en bondissant; et, jetant le couteau sur la table, il reprit sa

promenade violente par la salle à manger... Au fait, tu as raison, j'exagère, continua-t-il ironiquement. Pourquoi les critiques feraient-ils les superbes et regimberaient-ils aux nouvelles appellations? Puisque aujourd'hui l'on ne compose plus, puisqu'on *charpente*, — puisqu'on n'écrit plus, puisqu'on fait de la *copie*, — puisque nos dramaturges les plus décorés parlent avec la meilleure grâce de leurs grandes *machines*, la critique peut bien s'appeler de la réclame! Soyons de notre temps, morbleu! prenons l'alignement général. Qu'est-ce que ce réactionnaire de Sarcey qui rêve de critères autres que celui-ci : « Une pièce fait ou ne fait pas d'argent? » Caissier, prince des critiques, je te salue!

Devant moi, l'autre jour, un directeur de théâtre n'a-t-il pas donné — très-naturellement — du « cher maître » au mar-

chand de capsules qui le commandite? Je trouverais, après cela, Victor Hugo bien osé de se fâcher qu'on l'appelât « cher garde national. » — Vraiment, je me sens d'une outrecuidance rare lorsque je réclame des égards pour les lettres outragées! Des égards? de quel droit, grands dieux! et que sommes-nous pour les exiger? Nous ne sommes rien, — nous ne sommes que la risée des éditeurs, quand nous ne sommes pas leur ruine! Écoute ce que me disait récemment un libraire célèbre : « Je vous admire, vous autres lettrés, de déplorer le succès des *Confessions d'une biche japonaise*, des *Mémoires de Thérèse*, des *Treize nuits de Jane* et autres kockineries galantes. Vous faites les purs, — mais vous n'avez pas le sens commun! Si vous l'aviez, au lieu de gémir, vous pousseriez énergiquement à la vente, vous applaudiriez — dans votre intérêt. Car c'est

l'argent que nous gagnons à publier ces choses qui nous permet d'imprimer vos livres honnêtes et littéraires... què, sauf votre respect, nous vendons très-peu. Al-  
lons, rendez grâce à la biche et bénissez le scandale : sans elle et sans lui nous se-  
rions obligés de fermer boutique demain,  
et l'on vous verrait, triste spectacle, pu-  
blier vos ouvrages à vos frais.. Votre in-  
dignation, convenez-en, n'est que de l'in-  
gratitude. »

Que penses-tu de l'argument, et mon  
Ladvoat ne te paraît-il pas un grand mo-  
raliste? — Une seule chose m'étonne de  
nos seigneurs les libraires, c'est qu'ils con-  
sentent à nous payer cinq cents francs un  
livre qui nous a coûté deux années de re-  
cherches et de rédaction. On ne saurait  
vanter assez tant de générosité! Car, ils  
disent vrai, nous sommes de bien mau-  
vaise défaite... J'ai, le mois dernier, acheté

*en bloc*, pour quarante sous, les *Libres opinions* de Montégut, la *Virginie de Leyva* de Philarète Chasles, et les *Lettres satiriques* de Babou... Sainte-Beuve lui-même s'épuise avec une lenteur ! S'il n'avait pas le journal, s'il n'avait que le livre, je doute qu'il pût vivre, — même pauvrement, — de sa plume admirable.

Oui, mon cher, les éditeurs mourraient de nos ouvrages... si MM. Henry de Kock et C<sup>e</sup> n'étaient là, toujours prêts à sauver la librairie française. Non-seulement la librairie, mais le journal aussi doit se méfier de nous. Sais-tu bien que les *Parents pauvres* valurent au *Constitutionnel* de nombreux désabonnements (1) ? *On trouvait Balzac ennuyeux !*

(1) Les *Paysans* eurent le même succès de feuilleton : « Les *Paysans*, ce chef-d'œuvre, provoquèrent un grand nombre de désabonnements à la

Et, tout récemment, Barbey d'Aurevilly, qui, sans avoir le génie de Balzac, est certainement une puissance intellectuelle, n'a-t-il pas, avec son *Prêtre marié*, pensé donner au *Pays* le coup du lapin ? Chaque feuilleton amenait cinq ou six désabonnements, et raisonnés, je te prie ! La situation devenait si menaçante que Grandguillot, respirant la vengeance, jura d'imprimer les lettres de ses désabonnés et de stigmatiser publiquement ces Philistins...

Il est vrai que Grandguillot n'a rien publié du tout : Grandguillot est un homme d'ordre...

Je ne te dis rien des poètes.

*Presse*, où en parut la première partie. On dut interrompre la publication ; tous les jours arrivaient des lettres qui demandaient qu'on en finît. »

(*Honoré de Balzac*, par Th. Gautier.)

— Et tu fais bien, interrompis-je. Ils reprennent faveur, et les *Figures jeunes* de Louis Ratisbonne prouveraient au besoin contre toi...

— Le barde Ratisbonne est un mystère... Ami La Martrille, ne parlons pas du barde Ratisbonne qui cultive les muses — et se fait plus de trois mille francs de rente en élevant des alexandrins, la joie des enfants et la tranquillité des parents ! Ratisbonne est très-grand, Hetzel aime ses vers, et pour lui Claye n'a pas d'assez beaux *caractères*. La gloire sourit à Ratisbonne. Ratisbonne est du bois... du bois mort dont on fait les académiciens. Non, ne parlons jamais du divin Ratisbonne qui charme, par ses accords, les tigres féroces du journalisme — et qui pourra justement s'enorgueillir un jour d'avoir hâté les temps où la Critique ne sera plus, en effet, que la Réclame !

— Plaignons le public, alors, terrible ami.

— Non pas! le public est ravi de la situation.

\*  
\* \*

Sur cette boutade, Victor avala un grand coup de genièvre, siffla son camarade Phanor (lequel l'avait, tout le temps, fort gravement écouté), et nous allâmes tous les trois saluer la lune qui se levait douce et claire sur l'étang, tout retentissant du concert des grenouilles.

Phanor aboyait, dans la nuit, après des passants imaginaires.

Victor, accoudé sur la bonde, laissait flotter sa pensée... loin, bien loin de Ratisbonne et des libraires d'ici-bas!

22 mars 1865.



## TROISIÈME PROPOS

LE THÉÂTRE ET L'INTELLIGENCE



## TROISIEME PROPOS

### LE THÉÂTRE ET L'INTELLIGENCE

Lors d'un récent voyage à Paris, j'assistai à la première représentation d'une pièce absurde et fort émouvante, intitulée : *Madame Aubert*. Le succès fut grand. Les femmes, toutes frissonnantes, secouées par la violence des situations, pleuraient ouvertement, sans se cacher derrière leurs mouchoirs; — les hommes s'agitaient avec des hum! hum! dans leurs stalles et se forçaient visiblement à sourire pour n'en pas faire autant. A certains mo-

ments, de l'orchestre au cintre, hommes et femmes, tout le monde applaudissait, comme si la salle eût été pleine de Limayracs.

On vit même des critiques s'oublier jusqu'à battre des mains.

Pour moi, qui n'avais pas à craindre de compromettre, en ma personne, l'auguste impassibilité du Feuilleton, il va sans dire que je me laissai emporter *gaiement* au torrent de l'émotion universelle, et que, la farce jouée, j'acclamai le nom de M. Édouard Plouvier.

M. Plouvier m'avait subjugué. Impossible de n'en pas convenir, M. Plouvier était un foudre de théâtre !

L'Odéon se vida.

J'étais seul.

Quel travail soudain se fit alors dans mon esprit ? Quelle réaction inattendue ? Je venais d'applaudir librement — n'étant

ni parent, ni ami, ni au service de l'auteur — et voilà que, cinq minutes à peine écoulées, je me sentais mécontent de moi-même et comme honteux de l'émotion éprouvée! Éprouvée?... non, subie.

Une voix instinctive m'avertissait qu'on venait d'abuser de moi, qu'on m'avait trompé, qu'on avait surpris mon approbation. Pour un peu, je serais allé trouver l'auteur au foyer — et retirer mes applaudissements.

Encore une fois, d'où ce retour?

J'errais sous les galeries, m'interrogeant et ne répondant pas, lorsque je vis un groupe de critiques entrer au café Voltaire. « Eh! parbleu, voilà ma réponse, pensai-je, ces messieurs causeront et m'apprendront — sans le vouloir — le motif de mon revirement. » Et j'allai m'attabler tout près des experts dramatiques, bien décidé à les écouter avec la plus entière

indiscrétion : ce qui n'exige pas une oreille très-fine, les gens de lettres ayant coutume de s'exprimer fort bruyamment. L'habitude d'être imprimés leur donne l'insouciance d'être entendus : ils causent pour le public, naturellement et sans y songer, comme ils écrivent pour lui. Aussi peut-on dire que, sous ce rapport, presque tous les gens de lettres sont avocats, avec cette différence que les gens de lettres parlent beaucoup mieux que les avocats, lesquels, en revanche, écrivent beaucoup moins bien.

Car, pour le remarquer en passant, rien ne nuit plus au bien dire comme au bien écrire, à l'expression juste, nette, précise, que « l'habitude de la parole. » Dix ans de plaidoirie désapprennent admirablement la langue française.

Ces critiques-là, du reste, ne m'éclairèrent pas comme je l'espérais. Sautillant sans cesse d'une idée à l'autre avec la légèreté parisienne, passant brusquement de l'analyse d'une situation à la toilette d'une actrice, ils essoufflaient, ils déroutaient mon attention provinciale.

Je ne perdis cependant pas tout à fait leur *conclusion*.

L'un dit : « En somme, c'est *corsé* ; »

Le second : « Cela ne manque pas de *chien* ; »

Le troisième assura « qu'il y avait du *tempérament*. »

Et les trois feuilletons allèrent, chacun de son côté, faire l'opinion parisienne du lendemain.

La conclusion, je le répète, était loin de combler mes désirs, bien que je comprisse la valeur des termes où ces messieurs avaient résumé leur opinion, et que

je ne fusse pas absolument étranger à cette formule, sacrée aux critiques du jour :

« Il y a du tempérament,

« Il n'y a pas de tempérament. »

Avez-vous du tempérament, ami romancier ? Et vous, ami dramaturge ? Tout est là ! Votre œuvre est-elle *vécue* ? est-elle *sincère* ? ... Oui ? Parfait alors ! ... Car on voit, dans cette époque de peu de raison, beaucoup de gens qui se vantent de *juger* avec leurs nerfs : ce qui revient à penser avec son cœur et à sentir avec son esprit.

Ainsi je réfléchissais à la fortune singulière de certains critères, — ainsi je me disais qu'il serait peut-être louable aux romanciers comme aux dramaturges de s'adresser un peu à notre *intelligence*, — quand ce dernier mot me donna soudainement la clef de la réaction qui s'était faite en moi contre *Madame Aubert*. Plus de doute ! m'écriai-je. Le motif de ma

volte-face, le voici : je suis mécontent, je me sens humilié, parce que M. Plouvier *ne s'est pas adressé à mon intelligence*. J'ai ressenti une émotion bête. On m'a traité comme un animal!

La découverte, vous en conviendrez, n'avait rien de bien flatteur pour moi et mes co-spectateurs.

\*  
\* \*

Rien d'aisé comme de communiquer une émotion, car il n'est rien de plus difficile que de se défendre contre elle. Une émotion ne se fait pas accepter, elle s'impose.

J'ai déjeuné de façon exquise, en compagnie d'un musicien lettré, d'un peintre instruit et d'un sculpteur spirituel. Je me promène, par un vent frais, dans une allée pleine de femmes élégantes, bercé de

penseurs heureux, rêvant que M. Buloz me demande un roman avec promesse de ne point faire intervenir l'imagination de M. de Mars dans la correction des épreuves... En un mot, tous les bonheurs possibles et impossibles traversent en chantant mon esprit. — Soudain, à dix pas de moi, un gamin trop pressé cogne une échelle appuyée contre un réverbère : l'allumeur, précipité, se crève sur le trottoir. De cette chute, je reçois un contre-coup violent. Je suis retourné, bouleversé jusqu'au plus profond de mon être. Je pâlis, mon âme calme et joyeuse s'emplit d'une immense pitié. L'imprudente folie d'un enfant a suffi pour me transformer en un clin d'œil !

Cette révolution intérieure, la nature la veut, — il est impossible qu'elle ne soit pas, et même il est légitime qu'elle soit.

Mais ce que je reconnais légitime et moral dans la réalité devient duperie et sottise devant une fiction littéraire.

Faut-il insister là-dessus ? Faut-il donc établir que l'émotion dramatique doit pouvoir se raisonner après coup, *se déduire*, résister enfin à l'examen de l'intelligence, sous peine de ne pas être, de ne pas exister artistiquement ? Il le faudrait, tant les dramaturges paraissent l'oublier, — et les critiques prennent peu souci de les en faire souvenir ! — Le théâtre actuel se préoccupe-t-il de nous conduire à la catastrophe par des situations successives et logiques, se renforçant l'une l'autre nécessairement ? Non. Au lieu de mettre le feu au bout de la traînée de poudre qui doit, insensiblement, déterminer l'explosion, il met le feu au baril même. Il ne nous mène point à l'émotion, il nous y jette. Son but, impudemment avoué, c'est de jouer avec les

nerfs du spectateur, d'exaspérer en nous la sensibilité physique : à parler net, il nous donne des sensations — comme on donne un coup de poing par derrière !

Et cela réussit toujours... sur le moment.

Intercalez à l'imprévu, entre deux scènes qui ne s'y rattachent par aucun bout, une scène pathétique : *Le duel de deux frères qui s'ignorent*, par exemple, ou toute autre situation connue, mais extrême, vous êtes sûr d'enlever la salle ! Et les plus intelligents seront enlevés avec le reste du public. C'est seulement votre pièce achevée et leur raison revenue, qu'ils auront conscience d'avoir été dupés.

« Comment ! direz-vous, les spectateurs intelligents eux-mêmes ! On peut les dompter, on peut les surprendre aussi facilement que la tourbe imbécile ! » Oui, et la raison en est que la personnalité de l'homme intelligent mêlé à la foule se diminue for-

cément et s'efface. Peu à peu, à son insu, il se fait comme une désagrégation, comme un éparpillement de son être. Il se fond dans le gros de l'auditoire, il ne demeure pas *quelqu'un*, il arrive, par une sorte d'alluvion morale, à faire partie d'une masse où lui-même ne pourrait se retrouver, et dont il suit le mouvement général. Expliquer par quel prodige physiologique, par quelle loi des courants le phénomène se produit, je ne le saurais ; mais il ne se produit pas moins : nous avons pu le constater sur nous — et sur d'autres.

La preuve, à défaut de la cause, en est d'ailleurs facile à donner (et ce que je dis des gens de théâtre peut se dire aussi des gens de tribune) :

*Il est plus aisé d'avoir de l'action sur trois cents personnes que sur dix.*

Avec un lieu commun vous influencerez toujours une masse.

Qu'un dramaturge (j'y reviens), en dépit de la raison publique et de la logique de la pièce, jette brusquement dans les bras de son père un fils disparu depuis vingt ans ; — qu'un orateur de budget, empêtré dans les chiffres, la tête perdue, et ne sachant plus comment *retrouver* sa discussion, agite tout à coup devant l'assemblée le drapeau tricolore : tous les deux, orateur et dramaturge, triompheront de leur auditoire. Et, je le répète, les plus intelligents seront gagnés ! Mais — et c'est ce qui prouve que la foule *diminue* l'intelligence — vous, orateur, vous, dramaturge, trieZ dans ce public dix personnes intelligentes, celles-là mêmes qui viennent de vous acclamer ; puis, essayez sur ces dix personnes isolées vos effets de scène ou de patriotisme, et vous verrez si elles ne haussent pas les épaules à ce qu'elles applaudissaient tout à l'heure !

Voilà où gît le secret de la facilité déplorable qu'ont les médiocrités à remporter des succès dramatiques ou oratoires — et à forcer l'assentiment, éphémère, il est vrai, d'hommes qui, la réflexion revenue, rougiront d'avoir donné leur approbation.

Ce sont là surprises pures.

\*  
\* \*

Quelle distance du théâtre au livre, et combien le triomphe est plus difficile à ce dernier ! Le livre, il doit vaincre chaque lecteur tour à tour, un à un ; pas moyen ici de surprendre, d'éblouir l'adversaire qui reste armé de toutes ses facultés, qui peut, quand il veut, interrompre le combat, prendre des pauses, et que l'intelligence protège sans cesse contre les coups de jarnac de l'émotion. Ah ! pour sortir de

cette épreuve à son honneur, il faut autre chose que des moyens de vaudevilliste !

Franchement, combien, parmi les pièces actuelles, la supporteraient ? Combien en savez-vous de *lisibles* ? Et par qui sont achetées toutes ces brochures, sinon par les comédiens obligés de reprendre les rôles en province ? Être lu, bonheur ou plutôt malheur rare pour nos dramaturges ; résister à cette lecture, chose presque miraculeuse. C'est, encore une fois, qu'ils ne donnent rien à notre intelligence. Ils l'oublient ; — elle se venge en infirmant leurs succès d'un soir.

Ajoutez à cette raison celle-ci : les auteurs dramatiques écrivent, généralement, beaucoup moins bien que le plus humble gazetier. Je défie M. Augier de me nommer quarante de ses confrères (il en a huit cents !) capables de tourner proprement une lettre de vingt lignes... Repor-

tez-vous aux épîtres adressées, de temps à autre, au *Figaro*, par ces messieurs, pour réclamer la priorité d'un titre ou signaler un directeur aux vengeances de l'Association.

Que de travail il faudrait au plus grand nombre pour devenir des journalistes médiocres ! Et que d'études à faire ! Car, la question de style réservée, la plupart sont des puits d'ignorance.

\*  
\* \*

Nos dramaturges me répondront, je le sais, et d'un grand air de triomphe : « Vous oubliez, cher monsieur, que les lois de l'art dramatique diffèrent essentiellement de celles du livre... Les pièces de théâtre ne sont pas plus faites pour être lues que les décors pour être regardés à deux pas. Les pièces de théâtre sont faites

pour être représentées — et vous pour les entendre... Vous n'avez donc pas la moindre notion de perspective? »

Voilà, sous de fausses apparences de raison, une doctrine fort commode en vérité — et qui n'a pas le sens commun.

Les œuvres dramatiques sont écrites pour la représentation, je ne l'ignore pas, mais où est la contradiction qu'elles soient écrites en même temps pour la lecture? Il fut une époque où les auteurs ne pensaient pas de la sorte et montraient plus de fierté. Ces auteurs-là s'adressaient à notre sensibilité, mais ils s'adressaient encore à notre goût et à notre raison. Ils n'étaient pas *auteurs* seulement, ils étaient écrivains; ils ne se contentaient pas de l'approbation d'une minute, ils regardaient au delà de la salle et voulaient que notre assentiment survécût à notre émotion; en un mot, ils s'inquiétaient d'être

lus après qu'on les avait représentés : aussi n'avaient-ils garde, en écrivant, d'oublier notre intelligence qui, reconnaissante, leur ouvrait ses bibliothèques et donnait la durée à leurs œuvres (1).

Ah ! ce n'est pas de leur temps qu'on eût intitulé un livre : *l'Année littéraire et dramatique*, faisant entendre par là que Littérature et Théâtre sont deux !

(1) Les critiques du lundi distinguent soigneusement du gros drame ce qu'ils nomment : *des pièces littéraires*. Ils ont raison. On ne peut nier l'existence de la *pièce littéraire*, puisqu'il nous est donné d'entendre parfois des phrases de cette sorte — qui font pâmer le spectateur délicat :

« *Ma conscience est bégueule pour moi et sœur de charité pour les autres.* » (MADAME AUBERT.)

Voilà ce qu'on appelle au théâtre de la prose littéraire.

Pour les pièces en vers, il n'en faut parler qu'avec respect, depuis que MM. Camille Doucet et Legouvé ont relevé le genre.

Il s'agissait alors de nous intéresser — il ne s'agit plus que de nous secouer et de nous surprendre. Le théâtre d'autrefois plaçait Orgon sous la table, *devant nous*, il nous mettait dans le secret avec une sorte de bonhomie; — nos habiles, eux, fourrent à l'avance Orgon sous la table, et l'en font jaillir à l'improviste, comme un diable à ressorts de sa boîte en carton peint. Sommes-nous assez étonnés!

Toute la distance, on le voit, est : de la sensation à l'intelligence (1).

\*  
\* \*

Je ne voudrais pas exalter outre mesure « le bon vieux temps » dramatique. Disons-le tout de suite, à l'honneur de nos con-

(1) Voir, à l'Appendice, une lettre de M. Victorien Sardou.

temporains, ils *charpentent* beaucoup mieux que leurs pères. Cela ne fait aucun doute.

Seulement, j'ai vainement interrogé auteurs et critiques, nul d'entre eux n'a pu me donner une explication satisfaisante du mot *charpenter*.

— Veut-on, demandai-je, exprimer par là que les situations se mêlent, s'emboîtent, se superposent avec une logique inattaquable; que, parties de la *donnée*, elles aboutissent si directement à un dénouement nécessaire, fatal, qu'elles forment un édifice dramatique d'une solidité à défier les boulets de la critique?...

— Non, ce n'est pas cela, me répondaient les gens de l'art. Ce n'est pas cela... Il faut *être du bâtiment* pour se faire une idée de la charpente... Vous ne comprendriez pas!

J'en suis toujours à comprendre, en

effet. Mais ce ne m'est pas un motif suffisant de nier que nos hommes de théâtre charpentent à ravir, et que la charpente soit « une conquête toute moderne. »

J'en connais qui sont fiers de cette conquête.

\*  
\* \*

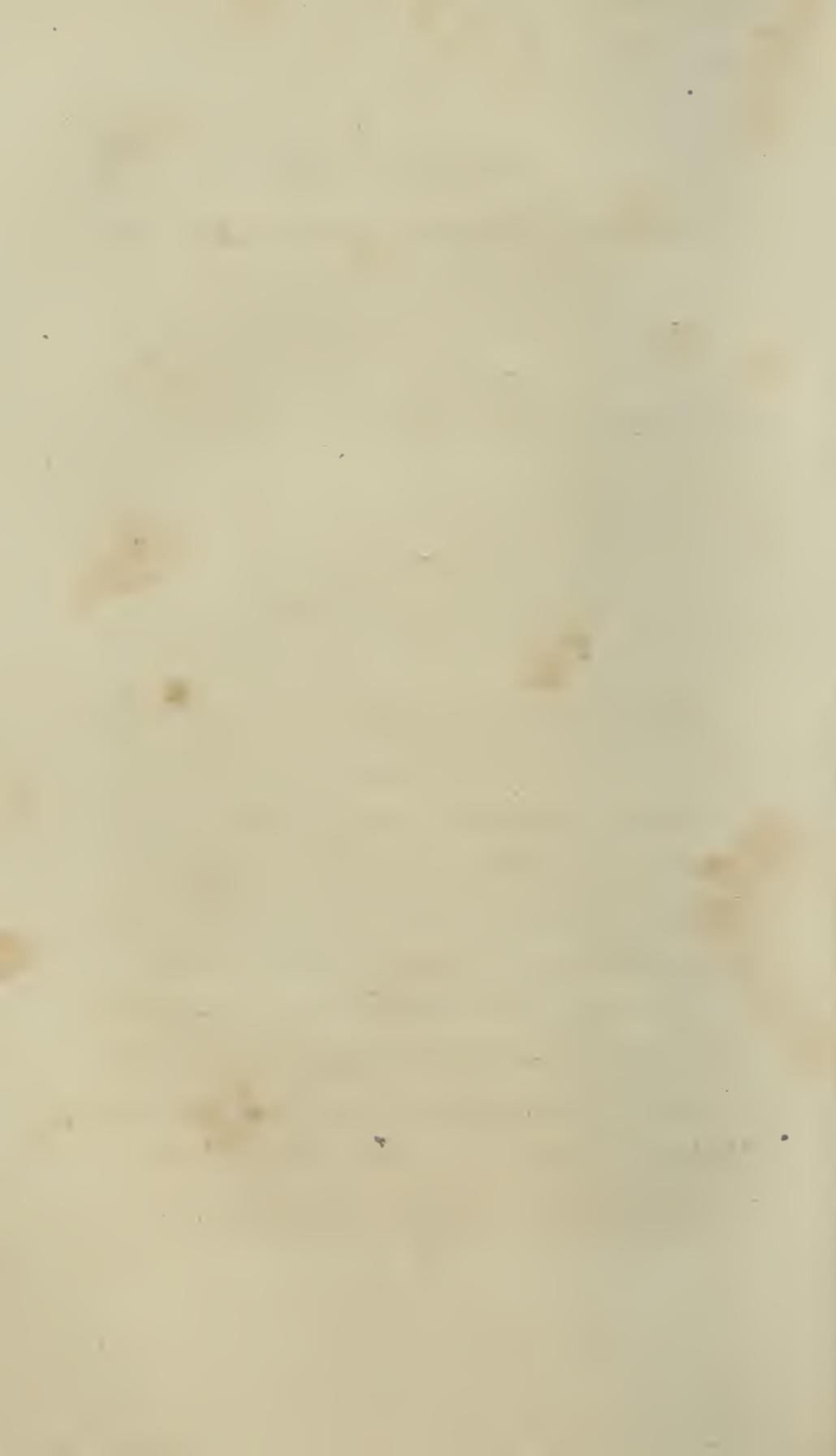
Pour résumer ces observations, — en me répétant, — la principale raison à donner de la place infime qu'occupe le théâtre dans la hiérarchie littéraire est celle-ci : le théâtre a perdu le souci de l'intelligence.

Les critiques spéciaux (et je m'en étonne) n'insistent pas assez sur cette cause de la décadence de l'art dramatique... L'*art*? le *métier* dramatique, veux-je dire, — un métier qui, pour être exercé fructueusement, n'exige aucune aptitude littéraire!

13 juillet 1865.

QUATRIÈME PROPOS

SOIR D'ÉTÉ



## QUATRIÈME PROPOS

SOIR D'ÉTÉ

Hier, comme je dînais, des roulements lointains me firent dresser l'oreille.

L'air s'échauffa tout à coup. — Une odeur de *renfermé*, de moisi, propre à l'orage, et que les gens de campagne connaissent bien, se répandit dans la salle.

Le vent courait comme un fou par les corridors ; les contrevents battaient les murailles... Au premier étage, une porte claqua de façon à se briser, lançant sa clef par-dessus la rampe de l'escalier.

Les vitres frissonnaient dans leurs cadres.

J'allai vers la fenêtre : une immense nuée, noire au centre, orangée aux bords, qui encombrait l'horizon, et d'où jaillissaient à la fois vingt éclairs faisant comme une mêlée d'épées flamboyantes, marchait rapidement sur La Martrille.

Jérôme, qui me servait, hocha la tête :

« *Le Diable remue ses noix*, dit-il.....

Pourvu que ça nous saute, nôtre monsieur, et que ça ne crève pas sur nous !

— En attendant, répondis-je, ferme les contrevents, allume les bougies, — et va dire à Margari qu'elle monte s'assurer s'il n'y a pas quelque fenêtre ouverte dans le grenier. »

Au même instant, la nuée fit sa première décharge de grêle : les contrevents sonnèrent sous la mitraille, — tandis qu'une averse de grêlons, se précipitant

par la cheminée, rebondissaient autour de moi jusqu'au bout de la salle et sautaient jusques dans mon assiette.

Phanor, cinglé, vint, criant et tremblant de tout son corps, se serrer entre mes jambes. Le bon Dieu tirait sur nos blés.

Ce massacre dura vingt minutes !

---

Enfin, le ciel délivré de l'orage qu'il portait et nos vitres n'ayant plus rien à craindre, Jérôme ouvrit les contrevents — et je regardai.

Les coteaux et le vallon, tout était blanc, blanc comme après une grande neige. Janvier avec des arbres verts ! Un paysage fantastique, invraisemblable, et charmant dans son étrangeté, — tel que je n'avais jamais rien vu de pareil !

J'admirais silencieusement. Jérôme se désolait.

« Un bled qui s'annonçait si bien ! Dru, serré, un vrai mur !... Un poulet n'aurait pu y entrer... Et nos vignes ! Ah ! nôtre pauvre monsieur, tout est perdu. »

Cette plainte me réveilla de ma contemplation... J'eus presque honte : c'était un désastre que je trouvais pittoresque, — je me laissais charmer par ma ruine !

« Peut-être, mon ami, dis-je à Jérôme, le mal n'est-il pas si grand que tu crois... Sortons, du reste, nous allons voir. »

Sortir ? Impossible. Dix pouces de grêle couvraient la terre, et cette grêle s'ouvrait sous le pied. Au premier pas, j'enfonçai jusqu'à mi-jambe.

---

Ce matin, la grêle étant fondue aux trois quarts, j'ai pu visiter les champs ravagés. Mes pauvres métairies ! Dans les prés, qu'on allait faucher au premier soleil un

peu franc, l'herbe gît, coupée menu, hachée en petits brins comme avec une hachette de cuisine; — les blés, frappés à l'épi, décapités, sont bons tout au plus maintenant à faire une mauvaise litière aux bestiaux; — les vignes, complètement dégarnies, ont leurs feuilles et leurs grappillons tassés au bas de chaque plant, et l'on ne voit plus, ainsi qu'en hiver, que les squelettes noirs des ceps qui, sur les coteaux, prolongent, à perte de regard, leurs lignes désolées. — Pour les taillis, chênes et châtaigniers sont tout contusionnés, tout *mâchés*, comme disent les paysans, — et il faudra bien deux ou trois années pour guérir ces blessures des bois.

... Vu des cadavres d'oiseaux au pied des arbres; — à l'orée de la lande, une hase sanglante et morte sur ses petits levraults morts... Car il est tombé des grêlons énormes! J'en ai ramassé quelques-uns,

plats, ronds et tranchants comme des palets, larges comme la paume de la main.

---

En revenant à La Martrille, j'ai rencontré Tintiri et sa femme, qui tiennent une borderie au Genest.

« Ah ! monsieur Jean, m'a dit la femme toute pleurante, *il faudra que nous allions aux portes cet hiver !* »

L'homme, lui, ne pleurait pas. Il était là, muet, bras pendants, laissant errer un regard stupide sur son malheur... Enfin, n'y tenant plus et éclatant à son tour :

« *Boun Dî ! boun Dî !* » a-t-il crié en se prenant les cheveux.

Et deux larmes ont roulé sur le rude visage de ce travailleur dont le « bon Dieu », — le Dieu des armées — vient de faire un pauvre.

30 mai 1865.

CINQUIÈME PROPOS

LA CRITIQUE S'AMUSE



## CINQUIÈME PROPOS

### LA CRITIQUE S'AMUSE

#### I

Nos critiques, il faut l'avouer, ne s'intéressent guère aux destinées de la littérature et de l'art. Satisfaits d'être, parmi la foule des auteurs, à peu près les seuls qui sachent encore *écrire*, bien plus artistes et poètes que moralistes, ils semblent avoir à cœur d'isoler l'œuvre — tableau ou livre — offerte à leurs réflexions. Au lieu d'y voir une occasion naturelle d'in-

terroger les tendances contemporaines, ils se jouent paresseusement autour d'elle... Au lieu d'élargir le sujet, ils le circonscrivent et se réduisent volontiers à cet examen stérile : « L'œuvre est-elle bien ou mal faite ? » Ils ne regardent point au delà.

Les plus laborieux, les plus réfléchis, ceux qui passent pour avoir des habitudes d'esprit sérieuses, fuient le présent de parti pris. L'avenir se fera tout seul, comme il pourra, c'est leur moindre inquiétude !

Pour eux, ils se retirent dans leur cabinet ; et là, la targette poussée, après avoir matelassé les fenêtres de peur qu'aucune rumeur du dehors les vienne déranger, ils se mettent à fouiller pieusement une vieille malle, un vieux coffre rempli de papiers anciens, et arrivés, la veille, de je ne sais quel grenier de province... Puis, tout à coup,

on les voit sortir dans la rue, agitant avec triomphe quelque chiffon épistolaire d'une femme de chambre plus ou moins historique ! Et les autres critiques de tambouriner, à travers journaux et revues, que l'admirable Trois-Étoiles a découvert deux lignes et demie « qui ouvrent un jour tout à fait imprévu sur une des périodes les plus intéressantes de nos annales. »

Vous rappelez-vous l'émotion profonde et burlesque de la critique, lorsque parut le *Cahier des purgations* (est-ce bien le titre ?) de Sa Majesté Louis XIV ? Le grand roi se purgeait très-souvent, le grand roi prenait des lavements en quantité, son trône était... percé ! — Cette médication acharnée, cette seringue infatigable expliquaient bien des choses, et ne fallait-il pas récrire l'histoire du règne ?

Ingénieux, piquants, d'un vif attrait pour les blasés et les sceptiques, ils le sont,

ces messieurs, je n'y contredis pas. Mais que leur devra l'avenir?

La critique s'amuse.

Sans doute, les *petits côtés* d'Autrefois ne sont pas inutiles à connaître. Mais qu'on ne fasse pas du curieux et de l'anecdotique la préoccupation principale et la première considération; qu'ils viennent en leur rang — et qu'ils le gardent; qu'on ne donne pas sans cesse au plus mince renseignement l'importance d'une Révélation qui va renouveler la face de l'histoire! Enfin, que la critique y songe : ses extases prolongées devant une note de pharmacien ou un « *menu* » retrouvés finiraient par la rendre parfaitement ridicule.

On la voudrait plus virile, c'est dire plus féconde. On voudrait qu'elle se montrât ce qu'elle fut en 1830, mais d'une façon plus large, plus humaine, plus philosophique : l'initiatrice, le héraut de la littérature et

de l'art nouveaux que chacun appelle dans l'impatience de son esprit, et qui viendraient plus vite, sommés par elle!

## II

Que fera cette génération? Quels fruits donnera-t-elle? Voilà le point d'interrogation qui sollicite impérieusement la critique. Elle n'y trouvera pas tout de suite une réponse. Mais (n'est-ce pas M. de Girardin qui l'a dit?) l'important est de poser des questions. Une question posée est une question à moitié résolue.

Poser une question, c'est amasser autour d'un même point les efforts intellectuels, centraliser l'étude publique; c'est provoquer, rapprocher l'avenir! Et voilà, — pour le dire en passant, — voilà pour-

quoi, charriant des aperçus faux ou vrais, ce torrent d'idées, le livre : *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, me paraît une manifestation esthétique de première ligne, et, compétent ou non dans la discussion de certains tableaux, Proudhon, le critique d'art le plus sérieux de l'époque présente. — « Où vont la peinture, l'architecture et la statuaire? » s'est-il demandé. Et rien que de se le demander c'était faire une chose hardie, unique, incroyable !

Voyez, en effet, les appréciations des salons annuels. Quelle pitié ! Quelle pauvreté !

Où sont les idées générales, les visées, l'inquiétude de l'avenir ?

Lequel, dans le tas des critiques influents, a *pensé* à l'art et sur l'art autant que ce démocrate brutal, cet utilitaire en souliers lacés, si lestement plaisanté par

les jolis coureurs d'ateliers *qui s'y connaissent*? Partout, absence complète de vues. Théophile Gautier, pour qui toute réflexion serait désormais une fatigue, en est arrivé à faire des salons PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, se montrant ainsi du dernier sans-gêne envers le lecteur. Sa critique, aujourd'hui, c'est exactement le livret de l'Exposition, avec une petite note pittoresque au bas de chaque nom. Que le Gautier de *l'Art moderne* est loin de nous!

Paul de Saint-Victor, lui, pour ne pas employer ce procédé de haute impertinence, n'en écrit pas moins, comme son illustre ami, des articles purement extérieurs, s'adressant à l'œil, nullement à l'esprit. Il se borne à faire les portraits des tableaux — et attrape, il faut le dire, admirablement la ressemblance : on pourrait envoyer le feuilleton chez l'encadreur! Mais c'est tout. Accompagne-t-il, par ha-

sard, ces reproductions très-précises de quelques réflexions personnelles, elles ont cette portée :

*Jacques a de la pâte, Charles a du flou, Pierre peint solidement;*

Ce qui rappelle la profondeur de l'universitaire Julien Travers annotant ainsi les *épîtres* de Boileau :

*Beau vers, image heureuse, tour ingénieux.*

Eh ! monsieur, il importe sans doute de nous enseigner que M. Gérôme a correctement couché à plat ventre les *Ambassadeurs Siamois* et dessiné dans la perfection ces derrières asiatiques. Mais la plus rapide appréciation des tendances de M. Gérôme, empereur de la peinture française, ferait encore mieux notre affaire !

## III

La critique littéraire militante, celle qui prétend nous tenir au courant du mouvement des idées, et qui, tout au plus, nous tient au courant du mouvement de la librairie, en est presque au même point que la critique d'art. Elle fait des comptes rendus à la queue-leu-leu, quand il faudrait des articles d'ensemble, et perd son temps et le nôtre à nous mener par les petits sentiers de quelque aimable intrigue, mêlée artistement comme un jardin anglais, lorsqu'il faudrait nous porter — d'emblée — sur la hauteur d'où l'on embrasse le spectacle général d'une littérature.

Reprenez, au hasard, les journaux et revues de ces dernières années, vous sor-

tirez de la lecture des critiques aussi léger d'idées que vous y êtes entré. Parfois, de ci, de là, perce bien un timide désir d'examiner si nous nous traînerons longtemps encore, avec la résignation d'intelligences esclaves et abruties, des petits romans de mœurs sans émotion, sans style, sans composition, aux poésies incroyables de MM. les *formistes*. Mais c'est velléité pure, l'écrivain n'insiste pas. — « Où allons-nous? » s'écrie-t-il avec désolation. Seulement, au lieu de commencer l'article par cette question, c'est par elle qu'il le finit; au lieu d'essayer d'y répondre, il signe.

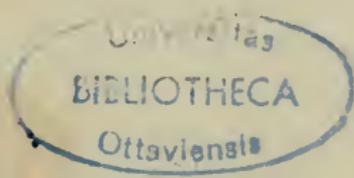
## IV

Et, cependant, cette recherche fut-elle jamais plus nécessaire? L'heure où nous

sommes ne l'ordonne-t-elle pas impérieusement? Partout des aspirations qui ne s'orientent point, qui ne se précisent pas, qui ne se groupent pas. Personne ne tient plus à personne. Nul lien. Plus d'associations intellectuelles.

Je ne mentionne que pour mémoire l'École romantique, depuis longtemps morte pour tout le monde, hormis pour M. Viennet, qui doit forcément croire à son existence, puisqu'il se croit lui-même un classique... Mais elle est morte et bien morte! Il ne reste plus d'elle que la folie du cstume et du décor, — juste punition de ces grands imprudents qui firent abus du pittoresque et préférèrent un pourpoint à un homme! *La Tour de Nesle* a logiquement et fatalement abouti à la *Biche au bois*. Oh! la tragédie est assez vengée!

Pour le Réalisme (tel, du moins, qu'on l'a *pratiqué* jusqu'à présent), ou, si vous



aimez mieux, l'étude de la *petite bête* et des petits bourgeois, ses beaux jours sont passés, comme dit la romance. On ne prendra plus un lecteur intelligent avec cette glu : la description de mœurs et de sensations minuscules. Toutes les sous-préfectures se ressemblent, faisant cadre aux mêmes ridicules, aux mêmes puérités. En avoir peint une seule, c'est les avoir toutes représentées. Quelque talent, quelque patience qu'ils dépensent à cette besogne, les réalistes reproduiront sans cesse les *Bourgeois de Molinchart*, à quelques nuances près, et saisissables à peine : on peut intéresser éternellement avec les mêmes passions, non avec les mêmes manies ou les mêmes travers. — Les romanciers réalistes, désormais, ne doivent pas se borner à n'être que les *teneurs de livre* des mœurs ; il leur faut embrasser la Vie moderne d'un plus vaste regard, d'un regard philoso-

phique, — s'ils ne veulent que l'attention publique les délaisse tout à fait.

Malgré les *blagues* épiques d'Alexandre Dumas, qui l'a compromis aux yeux des gens superficiels, le roman historique est peut-être (vu le grand besoin d'éclairer et d'élever le peuple, de l'associer enfin à notre vie intellectuelle) une des formes prédestinées de la littérature. Mais il y faudrait un cœur de citoyen en même temps qu'un génie de poète. L'écrivain, pour être fécond et pour être nouveau, devrait choisir dans le passé les époques qui font écho à l'âme contemporaine, — les seules, d'ailleurs, dont il puisse être *impressionné* et, partant, qu'il puisse évoquer à nos yeux, — nous montrer nos pères selon l'esprit, et non pas seulement nos ancêtres *matériels*, comme s'est réduite à le faire, pour son malheur et sa perte, l'école romantique. Oui, le roman

historique ou national (1), voilà une des sources... ferrugineuses où les lettres françaises épuisées retrouveront leur vitalité qui s'en va.

Car il est temps de nous fortifier, de nous renouveler; il est temps de refaire des hommes avec ces dilettantes énervés que nous sommes, et de faire des intelligences avec ce peuple, moins entamé que

(1) On s'étonnera peut-être de ne pas voir mentionnés, à propos de roman national, les noms des auteurs de *Madame Thérèse*, du *Conscrit* et de *l'Invasion*. Nous rendons hommage, comme il convient, au talent de MM. Erckmann et Chatrian. Mais, tout en louant chez eux, outre le charme et l'énergie des détails, le choix des sujets, nous nous plaignons qu'ils rapetissent ces sujets. La fierté manque à leurs accents. Ces poètes sont trop *pratiques*. Si la guerre est détestable et s'il faut aimer la liberté, ils laissent trop voir que c'est parce que tout homme a le droit de manger en paix sa choucroute. C'est le *sursùm corda* du pot-au-feu.

nous, mais que la basse littérature travaille et pénètre chaque jour davantage; sinon, il n'y aura bientôt plus : en haut, que des délicats; en bas, que des brutes!

## V

Roman ou drame historique, drame ou roman contemporain, qu'importe après tout? Le principal est que nos critiques insistent sur ce point : que, désormais, la littérature doit *s'imprégner* de l'humanité, jaillir de l'inspiration générale! La renaissance, le salut est à ce prix.

Tant de jeunes imaginations, anxieuses et flottantes, qui se débattent, s'épuisent dans le vague, ne sachant où tourner et appliquer leur effort, accepteraient d'eux une direction et l'accepteraient avec gra-

titude ! Car, chacun le sent bien aujourd'hui, la réflexion et l'examen doivent précéder la création, et la critique être l'institutrice de la poésie. Cela est bon, cela nous évitera bien des étourderies funestes et nous sauvera de lamentables avortements.

Mais quels sont les critiques dont nous pouvons attendre cette excitation salutaire ? Il les faut à la fois jeunes et mûrs, ardents et réfléchis, joignant au sens littéraire le plus fin et à l'intelligence de la situation présente un grand, un ferme amour de l'avenir. Encore un coup, quels sont-ils ?

Est-ce Émile Montégut ? Hélas ! le souci de nos destinées littéraires ne semble pas le dévorer. Quand on l'a suivi de près, on voit trop que c'est lui-même qu'il a confessé dans les *Confessions d'un hypochondriaque*. Vraiment, cet écrivain qui se plaît dans son dandysme mystique, por-

tant sa croix avec une charmante mélancolie d'artiste, laissant transparaître à travers ses articles, avec je ne sais quelle grâce douloureuse, les souffrances d'un poète délicat et blessé, n'est point le critique d'action qu'il nous faut... Il nous fait rêver, et nous avons besoin de penser!

H. Taine, lui, a la plus sereine insouciance de l'avenir, avenir littéraire ou autre. Il est curieux de nous, mais ne nous aime pas. Il nous explique et ne saurait nous exciter. C'est un critique en *arrière*, un critique sans initiative, un critique *après coup*, — et, malgré tout son talent, un critique stérile! Ne serait-il pas insensé d'attendre un encouragement de celui qui supprime notre âme, c'est-à-dire notre liberté, comme pour s'éviter la fatigue de nous mépriser, et nous déclare à jamais les serfs de notre organisme?

Jules Levallois se dit — et l'est certai-

nement — ami de l'avenir. Mais il s'enlève à chaque instant dans les nuages d'une vague métaphysique religieuse, où sa pensée nous reste à peine distincte, où son style perd le contour et la netteté. Il nous fuit et nous échappe sans cesse. Il y a, je le crains, en lui, comme en Émile Montégut, une âme lasse du Présent, une âme profondément ennuyée... Ennuyée! J'ai intitulé ce propos : « La critique s'amuse », j'aurais pu l'intituler aussi bien : « La critique s'ennuie ». Mais n'est-ce pas même chose? Et la critique ne s'amuse-t-elle pas, justement parce qu'elle s'ennuie — et qu'elle désespère?

1<sup>er</sup> mars 1866.

SIXIÈME PROPOS

UN PAYSAGE DISPARU



## SIXIÈME PROPOS

### UN PAYSAGE DISPARU

De la plage d'Arcachon.

Ce n'est certainement pas ici que, vers 1880, le vénérable laird d'Aurevilly bâtit la tour où il veut mourir en regardant la mer; et ce n'est point dans les Pinadas qu'il *reviendra* pendant cent mille années pour avoir écrit *Une vieille maîtresse*.

Cette solitude n'est plus.

Quelle retraite, il y a quinze ans! Et comme Arcachon était bien alors un de ces « bouts du monde » que rêvent les

vieux poètes pour y finir silencieusement! — Ma mémoire a gardé le paysage disparu. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois cette lande désespérée, toute nue et sombre, brillantée par endroits de petits lacs salés; je revois ces rudes pâturages qui maigrissaient les troupeaux, comme d'autres les engraisent; et, tout là-bas, tout au loin, surgissant parmi les moutons faméliques, hissé sur des échasses démesurées, figurant je ne sais quel personnage fabuleux moitié homme et moitié héron, le berger, immobile dans son capet...

Nul bruit. Rien que le frémissement des pins et le tressaillement continu de la mer : les deux soupirs de la nature qui s'accordent le mieux et s'éteignent le plus harmonieusement l'un dans l'autre. — Nul mouvement. Parfois, seulement, un galop de chevaux sauvages filant dans un nuage de sable.

Le regard erre par l'immensité plate, ne rencontrant pas un accident où s'accrocher.

A perte de vue! à perte de vue!

Peu à peu, l'Infini se limite. Insensiblement l'horizon s'élève, à la façon de ces décors qu'on voit, dans les féeries, émerger avec lenteur du plancher. L'œil peut enfin se reposer sur de vertes dunes où gravissent les premiers arbres de cette forêt qui semble monter de la mer, — de cette austère forêt qui n'entendit jamais chanter un oiseau, et qui s'en va ainsi, dans le silence, à trente lieues de là, jusqu'à Bayonne!

\*  
\* \*

La Teste passée, on longe une plage plus douce, plus fine, plus légère que les plus tendres pieds de femme qui s'y soient jamais indiqués.

C'est là.

Hélas! *c'était* là. Bâtir *sa tour* sur le rivage de cette petite mer paisible (un véritable Océan pour dames), s'y installer avec un fusil et deux chiens d'Écosse, — et chasser jusqu'au bout de la vieillesse, quel rêve! et quel rêve irréalisable aujourd'hui!

Oui, laird d'Aurevilly, voilà un emplacement à souhait pour votre tour.

Les Testrines en jupon rouge vous apportent, au matin, les mules et les aloses harponnées, la nuit dernière, par « leurs hommes » dans le golfe de Gascogne; — votre vieille Marthe va d'une femme à l'autre, affairée, bavardant, tournant et retournant le poisson dans les corbeilles avec des hochements de tête, des airs de mépris, et critiquant les plus belles pièces... Enfin, quand elle a fait choix d'une mule admirable et d'une magnifique

alose qu'elle déclare détestables et d'un prix qui n'a pas de bon sens, elle rentre à la cuisine préparer ses grils, embroche un gigot de pré-salé tout parfumé d'ail; — et, comme le Médoc n'est pas loin, qu'il vous est arrivé par le golfe une barrique de Saint-Émilion, nous déjeunons épiscopalement... avec un appétit renouvelé des Osbaldistone!

Qu'importe alors que le grand critique Lagenevais déclare, dans la *Revue*, que vous n'avez ni imagination ni style, et que, tout bien considéré, en son âme et conscience, devant Buloz et devant les hommes, l'auteur de *l'Ensorcelée* et du *Prêtre marié* est une bête?

\*  
\* \*

Eh bien! non, mon pauvre laird, la tour ne se bâtira pas, nous ne déjeunerons

jamais dans la salle ronde, jamais les chiens d'Ecosse n'appuieront leurs pattes sur le bord de la nappe en nous quémendant le manche du gigot...

Que viendriez-vous faire ici maintenant?

Les wagons ont effarouché les chevaux sauvages et les ont chassés devant eux jusque dans le pays basque; on a défriché la lande; la solitude austère s'égaie lourdement de hameaux fabriqués sur les derniers modèles et qui s'appellent *Facture* et *Marcheprime*! Avant peu, nous aurons la sous-préfecture *Trois pour cent*.

Encore une fois, que viendriez-vous faire ici — et que diriez-vous au sous-préfet?

\*  
\* \*

Ce désert *rappelle* beaucoup aujourd'hui, le prix de la térébenthine ayant

décuplé, grâce à la guerre d'Amérique et « à la facilité des communications », et les résiniers sont dans la joie. Rien de plus légitime, assurément, que le contentement, fils du bien-être. Mais Arcachon est joli, et il était superbe! Mais ce pays, naguère digne d'un grand poète, mérite un chroniqueur tout au plus!

Arrière, Walter Scott, l'étoile de Gustave Claudin s'est levée sur les Landes.

Certes, je pourrais, d'un trait de plume, biffer M. Claudin du Livre de Vie et remettre Arcachon dans sa pittoresque misère, que je ne le ferais pas, reconnaissant que, si l'imagination a des appétits, la chronique et les résiniers ont des droits; mais il me sera permis de ne pas admirer tant de beautés utiles.

Il est triste, n'est-ce pas? que, pour améliorer la nature, il faille toujours la réduire et la *mesquiniser*?

Or, au train dont s'améliore Arcachon, encore quelques années, et il n'y aura plus rien de Dieu dans ce pays... Si : la mer ! Le sol obéit aux millionnaires. Ils peuvent le retourner, le bouleverser à leur gré ; remplacer les forêts par des jardins anglais et « créer des sites » tant qu'il leur plaira ; — il peuvent faire porter à la terre les architectures les plus grotesques... Mais la mer, la mer lès défie ! Jamais ils ne pourront la rendre ridicule.

\*  
\* \*

Mais je le prends de bien haut.

Au lieu de pleurer (ce qui semblera tout à fait risible) sur la perte récente d'un paysage original, je ferais mieux, sans doute, de célébrer la bonne fée Émile Pereire (les fées modernes ont de singuliers noms !) à qui les Arcachonnais

doivent un Casino éclairé à la lumière électrique. Après tout, c'est le progrès, *cela*, et je ne suis pas, comme dirait finement un membre du Caveau, ennemi... des lumières.

Le Casino, d'ailleurs, mérite des éloges. La salle des concerts, avec ses murailles peintes, rehaussées de pourpre et d'or, où courent de fines colonnettes d'un travail exquis, est un fort joli chef-d'œuvre à la façon moresque.

Si j'étais M. Claudin, je n'hésiterais pas à déclarer que cette salle « présente aux lumières un coup d'œil vraiment magique ».

On fait là de la musique excellente; et (ce dont il faut les remercier) les artistes bordelais y jouent Beethoven et Rossini, de préférence aux compositeurs *savants*, aux Berlioz laborieux et tourmentés qu'adorent les prestidigitateurs du violon qui

mettent leur gloire à escamoter la mélodie.

\*  
\* \*

Regarder une jolie femme aide, sans contredit, à goûter la musique. Or, on peut se *reposer l'œil* fort agréablement aux soirées du Casino ; et, suivant une expression hardie, « la femme n'y est point une imposture. »

Hélas ! l'œil de mon ami B..., un avoué périgourdin bien calme d'ordinaire et de sens rassis, s'est reposé trop longtemps sur une veuve toulousaine.

Ce sont des soupirs, des lamentations incessantes.

— Eh ! mon cher, déclarez-vous, lui ai-je dit, impatienté de ses jérémiades, et que cette guitare finisse !... Tenez, *elle* se promène chaque matin sur la plage, — vous êtes sûr de la trouver, vers neuf

heures, assise au pied du château, sur un monceau de varechs que, pour vous faire plaisir, j'appellerai un trône... Allons ! un peu de nerf, que diable ! abordez l'ondine, offrez-lui nettement votre étude et votre cœur — et n'en parlons plus.

— Je n'oserai jamais, a répondu l'avoué transi. Vous connaissez ma timidité... et puis...

— Et puis ?

— *Elle* porte de si vastes crinolines qu'on ne sait jamais si elle est seule !

On comprendra que nous ne commentions pas cette réponse. Les gens timides ont, pour la plupart, l'imagination terriblement hardie !

\*  
\* \*

Tout n'est pas amour et mélodie au Casino. Les tempéraments nerveux, parti-

culièrement, y sont exposés à de redoutables épreuves.

J'entre ce matin dans le salon de lecture.

— Garçon, le *Temps*?

— Le TIMPS?

— Oui, le TIMPS.

— Eh ! mais, est-ce que vous croyez qu'on peut s'y abonner, à tous les journaux?... Il y en a bien assez, des journaux, ici, comme cela !

Je saluai respectueusement le garçon et descendis au café.

— Garçon, une chope?

On me sert de la bière affreusement piquée.

— Garçon, cette bière est aigre.

— Peut-on dire ! cette bière...

— Est aigre.

— Elle est aigre, cette bière ! Les autres, ils ne s'en plaignent pas.

Je m'inclinai devant ce deuxième garçon. Pour un peu, je l'aurais assommé!

\*  
\* \*

Un trait de plus, qui montrera que, si M. Émile Pereire a fait défricher les Landes, il a tout à fait oublié de faire cultiver les Landais.

La gare d'Arcachon a, naturellement, comme toutes les gares, sa petite Bibliothèque-Hachette abonnée *aux principaux journaux de la capitale*. J'y vais, l'autre jour, chercher *la France*.

— Hé! nous ne la recevons pas, la *France*, me répond en traînant la voix le jeune Landais préposé à la vente.

— Comment! je l'ai vue dix fois à votre étalage.

— A l'étalage? Hé! non. Nous ne la recevons pas, quand je vous dis!

Je m'éloigne. — Je n'avais pas fait dix pas :

— Hé! monsieur, *la France*, la voilà.

— Pourquoi ne me l'avoir pas donnée tout de suite?

— Hé! C'ÉTAIT POUR RIRE UN PEU.

Envoyez donc ici les gens qui ont des névroses!

\*  
\* \*

Heureusement, les Bordelais affluent, le dimanche, dans Arcachon — qui n'est plus guère aujourd'hui que « l'environ » de Bordeaux — et les Bordelais sont parfois bien réjouissants.

Dimanche passé, comme j'allais prendre mon bain, j'avise sur la plage deux gros hommes en caleçon, qui donnaient des signes évidents de perplexité. Trois fois ils se dirigent vers le flot, mais sans entrain, mollement, comme à regret; trois

fois ils reviennent devant leurs cabines. Enfin, à la quatrième fois, ils entrent — et je les vois sortir, tenant chacun à la main une magnifique paire de bottes vernies et flambant neuf.

Les cabines ne ferment point ici. Craignaient-ils qu'un passant indélicat?...  
« Ces Parisiens, on ne sait pas ! »

Toujours est-il qu'ils se baignèrent, les bras en l'air et maintenant avec religion leurs bottes hors de l'atteinte de la vague.

Voilà une *marine* pour Daumier, ou je ne m'y connais point.

\*  
\* \*

Il me resterait à vous énumérer les personnes distinguées et les personnages de distinction (ce qui n'est pas du tout la même chose) dont le bassin d'Arcachon amollit, à cette heure, les cors illustres.

Mais le soleil se couche, et c'est bien autre chose à regarder que la *liste des étrangers*.

C'est superbe! le bassin resplendit. Il est tout rouge, il brûle. Parfois un boat déchire — en filant — cette pourpre vive, dont les pans séparés se rejoignent aussitôt derrière l'embarcation comme ceux d'un rideau entr'ouvert une minute et qui se refermerait tout de suite.

Puis le rouge s'amortit, les teintes se dégradent jusqu'à l'orange — qui pâlit à son tour. Le crépuscule s'épand. Tout là-bas, à l'horizon, les dunes vaporeuses et bleuâtres ondulent avec une douceur infinie; — et, plus près, les cordages du brick stationnaire, prenant au regard une légèreté idéale, semblent tenus comme fils d'araignée.

\*  
\* \*

Enfin, tout se fond et s'efface, on ne

distingue plus les détails. C'est la nuit... c'est l'heure où les marins de La Teste se préparent pour la pêche et allument à l'avant de leurs bateaux ces petits feux qu'on avive avec des éclats de pin — et qui, dans un instant, s'éparpilleront follement sous la brise. Et je les suivrai de l'œil, en maudissant ma névrose qui m'attache au rivage, ce pendant que les baigneurs qui se respectent s'empresseront autour des *loteries* à deux sous le carton.

Mais je tourne à l'ode, il est temps de finir.

Voilà une sottise ligne, et que j'ai grande envie de biffer. --- D'où nous vient cette rage de railler sans cesse nos plus saines impressions? Pourquoi nous plaisons-nous à frapper sur la tête de nos sensations les meilleures, sitôt qu'elles se lèvent en nous, et pourquoi cette hâte à les y renfoncer?

Nous semblons honteux du peu de poésie et d'enthousiasme qui nous reste!

C'est une chose vraiment triste qu'il y ait un ricaner au fond des plus nobles d'entre nous.

12 août 1865.

SEPTIÈME PROPOS

DE OMNI RE SCIBILI...



## SEPTIÈME PROPOS

DE OMNI RE SCIBILI...

Rien de plus commode qu'une conviction : cela dispense de savoir un traître mot du sujet qu'on entame. Vous ignorez l'histoire, vous ignorez l'économie politique, vous n'avez jamais réfléchi deux minutes sur l'état présent des mœurs et des idées ; les renseignements, les points de comparaison, — tout vous manque... Bagatelle ! Vous avez une *conviction*, laquelle supplée à tout sans difficulté.

\*  
\* \*

Dieu nous préserve de la société des hommes à conviction ! Il n'est pas d'êtres plus irritants avec leurs superbes façons de prononcer d'emblée sur les choses et les personnages en vue. Ils jugent d'un mot, c'est assez de leur sourire pour éclairer les plus obscurs problèmes ; un haussement d'épaules leur suffit pour jeter à bas l'échafaudage compliqué des sophismes qui, presque toujours, dérobent le plein aspect des questions.

C'est le ton infailible et tranchant de la sottise.

Et n'allez pas les contredire, n'essayez point de les amener tout doucement à raisonner avec vous. Efforts perdus. Ils vous arrêtent net et court par cette riposte infranchissable : « Vous aurez beau parler, *c'est ma conviction.* »

Pour les hommes à conviction, les nuances n'existent pas, — cela va sans

dire : « Moi, voyez-vous, je suis *carré!* » Impossible de tirer autre chose de leur intelligence.

\*  
\* \*

Rions, mes amis, rions des hommes à conviction, — mais en dedans. Ne leur rompons pas ouvertement, ne les brusquons pas... Peut-être, l'heure venue, pourrons-nous les employer (car Dieu n'a point créé d'êtres inutiles) au triomphe des doctrines dont ils ont la « conviction », mais dont ils n'ont pas conscience.

\*  
\* \*

A ce propos, combien de fois n'ai-je pas lu cette phrase, que M. de Pontmartin, un esprit libre et fin cependant, réimprimait sérieusement dans une de ses récentes *Semaines littéraires* : « Toutes les convic-

tions sont respectables quand elles sont sincères ! » Outre qu'il ne m'est pas absolument prouvé que toutes les convictions soient respectables, je demanderai sans détour à M. de Pontmartin comment une conviction pourrait s'y prendre pour n'être pas sincère ?

---

La plupart des oraisons funèbres se terminent ainsi : « Adieu, cœur d'élite, adieu, toi qu'on ne remplacera pas, et qui emportes dans la tombe les regrets universels ! » Ne serait-il pas temps de ridiculiser cette formule chère aux parleurs solennels et de l'envoyer rejoindre les *convictions sincères* ? Car, ô discoureurs étourdis ! veuillez y réfléchir : si le mort emporte avec lui tous nos regrets, il ne nous en laisse aucun.

Que penser aussi des graves journalistes qui, sans hésitation, écrivent : « Nous applaudissons des DEUX mains à cette réforme, etc.? » — Il serait donc possible d'applaudir avec une seule main? M. Limayrac lui-même, le plus infatigable des applaudisseurs fameux, ne le pourrait, malgré sa grande habitude. Manchot, il lui faudrait nécessairement — pour applaudir — frapper de son unique main contre une de celles de M. Boniface, qui se ferait, d'ailleurs, un vrai plaisir, un patriotique plaisir, de contribuer à cette manifestation joyeuse.

---

Certains gens ne trouvent pas de plus bel éloge à faire d'un jeune homme que celui-ci : « C'est un garçon qui a du bon sens. » Savez-vous ce que signifie, dans l'espèce, *avoir du bon sens*?

C'est : commerçant, gagner le plus et le plus vite par tous les moyens possibles ; — si l'on veut se marier , regarder la femme, non pas au cœur, non pas au visage, mais à la dot ; — lorsqu'un pauvre vous demande un sou, passer rapidement avec un « je n'ai pas de monnaie, » ou s'arrêter pour lui dire « qu'on n'aime pas les paresseux. »

. Avoir du bon sens, c'est encore mépriser l'imagination, rire des poètes, hausser les épaules au seul mot de « liberté. »

Je ne sais pas d'engeance odieuse comme les jeunes gens qui ont du bon sens.

\*  
\* \*

L'odieux, ici, n'exclut pas le ridicule.

Si vous causez littérature avec un jeune homme de bon sens, il vous répond inva-

riablement : « Tout ce que vous voudrez, mais *ça ne restera pas.* »

S'agit-il de Balzac? vous vous écriez d'admiration devant cette force et cette richesse, devant cet esprit si profond que les plus fermes ne peuvent le fixer sans éprouver comme une sorte de vertige! « D'accord, fait avec assurance le jeune homme de bon sens, Balzac a du génie, mais Balzac ne restera pas. »

Pourquoi? L'on n'a jamais pu savoir! Ceux qui tiennent à s'expliquer ajoutent avec un soupir : « Ah! s'il avait *écrit* comme Fénelon, je ne dis pas! »

\*  
\* \*

Pour Scribe, c'est différent! Il *restera*, parce qu'il a *tracé des caractères.*



Nombre d'auteurs estimés ont usé —

sans l'user — de la métaphore *Essuyer une défaite*.

L'origine de ce trope se perd dans la nuit des temps, et elle fait bien, l'ombre lui étant certainement plus favorable que la lumière. L'explication raisonnée de sa formation ne me semble pas, en effet, des plus aisées; et, pour ma part, j'honorerais infiniment la pénétration de la personne capable de me faire connaître par quelle filière d'idées a passé l'écrivain qui, le premier, maria ces trois mots : essayer une défaite.

\*  
\* \*

« Essuyer une défaite » est un trope fort usité chez nos *modèles*. — J'éprouve certaine joie à rappeler que, juste au moment où les classiques ultramontains parlaient de brûler les novateurs de 1828 pour attentat à la littérature orthodoxe, ils se li-

vraient, eux, aux images les plus désordonnées et les moins justifiables. Non contents d'avoir inventé « essayer une défaite, » ils risquaient encore les *épaules d'albâtre*.... Vous représentez-vous Madeleine Brohan avec des épaules d'albâtre? Être fière de ses épaules d'albâtre équivaut à se vanter d'avoir le teint blanc comme un faux-col.

Le style des *modèles* prescrit aux lycéens fourmille de ces métaphores vénérables, mais corruptrices, sur lesquelles les journaux de l'opposition devraient bien appeler la sévérité de M. Duruy.

---

Il est sans doute agaçant d'entendre applaudir aux paroles d'un imbécile, mais il l'est beaucoup plus d'entendre railler cet imbécile par un plus imbécile encore.

Je fais cette réflexion à propos du *Siècle*.

Il est devenu classique, vous le savez, de trouver ce journal « illisible... », au point que le dernier crétin de la dernière bourgade n'hésite pas à maltraiter hautement le style consulaire de M. Havin.

Encore un an ou deux, et nous serons fatalement amenés à déclarer M. Havin un écrivain nerveux et spirituel — pour ne pas rester en sottie compagnie.

Les plaisanteries sur *le Siècle* sont, d'ailleurs, bien usées aujourd'hui; il me paraît qu'on en devrait, désormais, abandonner la jouissance aux malheureux qui raillent encore M. Viennet, Carpentras, Carcassonne, l'Odéon et Joseph Prudhomme.

Renouvelez, messieurs les journalistes, renouvelez!

---

Beaucoup de littérateurs se plaignent

de manquer du loisir que donne la fortune, d'être hâtés sans cesse par la pauvreté, — de ne pouvoir enfin *travailler à leurs heures*. « Ah! s'ils avaient de la fortune! ils ne prématureraient point leurs idées, ils ne les produiraient en public qu'arrivées à leur plein développement, vêtues d'un style à la trame serrée, au dessin riche et sobre, que les plus difficiles auraient plaisir à regarder! Au lieu de ces volumes *courus*, au lieu de cette littérature de confection — qui fait de nos librairies autant de *Belles-Jardinières* — ils nous donneraient, tous les deux ans, un petit livre, rien qu'un petit livre, mais un vrai livre! Au lieu de n'être que des auteurs, ils seraient des écrivains! »

Je ne dis pas non.

Mais la fortune a bien aussi ses inconvénients. Les gens de lettres pauvres se lamentent de n'avoir pas assez de loisir;

— l'homme de lettres riche pourrait se plaindre d'en avoir trop. Comme *il a le temps*, bien souvent il n'en profite pas — et la vie s'écoule pour lui à se demander quel sujet il traitera de préférence : « Celui-ci? non, la fable en est vulgaire... Cet autre? pas davantage. Le cadre ne comporte pas tous les développements que réclame l'idée : elle le ferait éclater... » Et c'est ainsi qu'on le voit aller sans trêve de la comédie, dont il a le *scenario* fait et parfait, au roman pour lequel il a rassemblé des monceaux de notes et d'observations. — Il est riche, l'infortuné! il peut ne pas se presser! — *il a le temps* de choisir!

On l'appelle impuissant, ou paresseux tout au moins. On se trompe. Il est simplement — et fatalement — un difficile, un délicat, et un délicat incorrigible. La critique de son œuvre est toujours faite

dans son esprit, avant même qu'il ait entamé cette œuvre. Car il *a eu le temps* de réfléchir.

C'est une chose dangereuse que d'avoir le temps.

\*  
\* \*

O mes amis pauvres, n'enviez pas l'homme de lettres chargé de rentes : ce fardeau le retarde, ce fardeau l'écrase. La Nécessité, croyez-m'en, est une muse aussi. Pour tous ces romans chétifs et ces comédies malingres qu'elle met au monde à toute heure, ne la voit-on pas enfanter quelquefois — et sans plus de travail — une œuvre saine, forte, belle, et qui vivra?... tandis que l'écrivain opulent ne s'arrête jamais sur une *donnée* le temps de la féconder ; — il court tout de suite après une autre qu'il ne fait qu'effleurer, et ainsi de suite, toujours!

On peut dire de lui qu'il est le don Juan des idées.

Et don Juan n'a pas laissé d'enfants.

---

Les imbéciles ennuient les gens d'esprit ; mais, comme tout se compense ici-bas, les gens d'esprit sont méprisés des imbéciles.

---

Voilà quarante ans et plus que les traités de dévouement, les livres de vertu et les histoires de la Révolution à l'usage des collèges ecclésiastiques proposent à l'admiration de l'adolescence l'*héroïsme* de mademoiselle de Sombreuil. — Je ne vois pas bien, je l'avoue, comment on est une héroïne en avalant un verre de sang — fût-ce du sang humain — pour sauver la vie à son père. Quel fils, et j'entends le plus tiède aussi bien que le plus enthousiaste, quel fils hésiterait, sauf à vomir

ensuite ce breuvage désagréable ? Je ne m'écrierai point qu'il est immoral d'enseigner aux enfants qu'il faut avoir une âme de héros pour préférer la vie de son père à un haut-le-cœur ; mais on me permettra bien de trouver cet exemple d'*héroïsme* assez mal choisi et même quelque peu niais.

---

Comme j'époussetais, ce matin, le rayon où s'aligne mon Voltaire, prenant chaque volume à son tour, il a glissé d'un entre-pages un numéro du *Courrier français*. Je trouve dans ce numéro (jeudi 4 mars 1824) un petit morceau fort intéressant, écrit d'un style incisif et clair, et qui pourrait bien être de Paul-Louis. Je transcris cette page en appelant sur elle la loupe des experts en littérature, qui diront, après examen, si, en effet, elle est du Vigneron.

Pour moi, je ne saurais prononcer en si délicate matière et passe prudemment la parole à MM. Sainte-Beuve et Jouvin :

« On prétend qu'un employé de préfecture, qui est en même temps l'homme d'affaires d'un préfet, a reçu de celui-ci la lettre suivante :

« Monsieur, je m'empresse de vous  
« payer le tribut d'éloges qui vous est dû  
« pour votre conduite dans les élections,  
« et de vous envoyer la gratification pro-  
« mise. Vous avez rempli avec autant  
« d'habileté que de zèle vos devoirs poli-  
« tiques : tous les moyens vous ont sem-  
« blé bons pour arriver au but qui les  
« légitime et que vous avez heureusement  
« atteint. Homme public, je vous loue, je  
« vous estime et je saisirai toutes les oc-  
« casions de vous recommander à l'auto-  
« rité supérieure; mais, comme homme

« privé, je me vois à regret obligé de re-  
« mettre mes intérêts en d'autres mains.  
« Pardonnez une détermination qui est  
« un nouvel hommage rendu à vos talents  
« dignes d'une plus vaste carrière. Je  
« vous ai vu soutenir avec tant de calme  
« et de fermeté la chose que vous saviez  
« n'être pas; je vous ai vu retenir, sous  
« des prétextes si adroits, des actes qu'un  
« autre eût délivrés; accueillir des titres  
« suspects, en rejeter d'excellents avec des  
« formes si honnêtes; augmenter ou di-  
« minuer si à propos des cotes de contri-  
« bution; prodiguer ou refuser des cartes  
« d'électeur avec tant de choix et de dis-  
« cernement; altérer des noms et des  
« dates par une méprise si opportune;  
« faire des additions et des omissions si  
« utilement involontaires; commettre des  
« erreurs si ingénieuses, interpréter les  
« lois avec tant de sagacité, et vos instruc-

« tions avec tant de latitude ; je vous ai  
« vu enlever un succès douteux avec tant  
« d'audace et d'intelligence, et parvenir  
« à la fin proposée par des voies si di-  
« verses et si certaines, que je vous ai  
« jugé trop évidemment appelé aux af-  
« faire d'État pour vous confier plus  
« longtemps les miennes.

« Suivez, monsieur, au milieu de cir-  
« constances favorables, le cours de vos  
« destinées ; j'ose vous prédire une for-  
« tune brillante ; déjà j'ai pour vous la  
« promesse d'une place importante ; et si  
« mes services ont aussi leur récompense,  
« si je suis promu à de plus hautes fonc-  
« tions, croyez que je vous appuierai de  
« tout mon crédit, et que je sollicite en  
« votre faveur la survivance de ma pré-  
« fecture, dont je vous dois les plus beaux  
« fleurons. Mon département prospérera  
« sous votre administration ; mais pour

« que celle de vos biens prospère aussi,  
« faites choix d'un administrateur qui ait  
« toujours vécu loin des bureaux ministé-  
« riels. Je vous salue cordialement. »

\*  
\* \*

Voici, pour faire pendant à cette lettre imaginée, une vraie lettre d'un vrai préfet, copiée dans l'instructive et cruelle *Revue rétrospective* de M. Taschereau (1).

« Périgucux, le 23 juin 1842.

« *M. Romieu, préfet, à M. Génie, secrétaire particulier de M. Guizot.*

« Mon cher ami,

« Les choses s'arrangent à merveille  
« pour M. de Saint-Aulaire. Ce matin

(1) *Revue rétrospective*, n° 9, p. 144.

« même j'ai eu occasion de constater  
« que trente-trois voix lui seraient par-  
« faitement acquises à la condition d'un  
« petit sacrifice des fonds du budget ,  
« article « Subvention aux routes départe-  
« mentales ; » que M. Legrand me donne  
« d'ici à dix jours les moyens de pu-  
« blier une adjudication sur la route  
« numéro 14, et je répons du chiffre  
« votal que je viens de dire, dans le canton  
« de Mareuil. — C'est un traité passé dans  
« mon cabinet, et avec de vrais *Anglais*  
« de nos meilleurs *bourgs*. M. Guizot s'in-  
« téresse trop à cette élection pour ne pas  
« intervenir directement en pareille cir-  
« constance, et je vous prie de lui de-  
« mander une démarche. Si *Legrand* (1)

(1) Ce monsieur Legrand, sous-secrétaire d'État aux Travaux publics, avait, de par le monde politique d'alors, un renom d'honnêteté.

« qu'on soit, il faut bien écouter et  
« faire.

« Je suis en train d'un beau tour de  
« force avec M. de Liancourt. S'il voulait  
« s'y prêter un peu, je répondrais de ne  
« pas m'y casser les reins. Le seul argu-  
« ment que M. de Garraube jette contre  
« lui, comme mot d'ordre à ses séides,  
« c'est que le duc est étranger aux inté-  
« rêts de l'arrondissement. J'ai conseillé  
« à M. de Liancourt de s'engager, s'il  
« était élu, à acheter des vignes dans le  
« pays, et à se lier par là aux mesures lo-  
« cales, de sorte à devenir visiblement  
« intéressé à leur cessation. La question,  
« dite vinicole, est toute la politique de  
« ces gens-là; et il y aurait une majorité  
« presque certaine attachée à un engage-  
« ment de ce genre... Mais on m'a dit  
« qu'on y réfléchirait. C'est bien la peine  
« d'être duc et possesseur de deux cent

« mille francs de rente pour vouloir être  
« député sans efforts! A sa place, mon  
« Dieu! comme j'annulerais bientôt et  
« M. de Garraube et le reste! — Cepen-  
« dant, je vois encore quelque moyen de  
« succès par-là.

« Au chef-lieu, gâchis complet. Les  
« plus actifs soutiens de M. de Marcillac  
« devraient être envoyés à Cayenne pen-  
« dant l'élection pour les empêcher de lui  
« ôter des voix, seule besogne à laquelle  
« ils soient propres. J'en suis réduit à  
« m'éloigner d'eux pour garder quelque  
« crédit sur le reste.

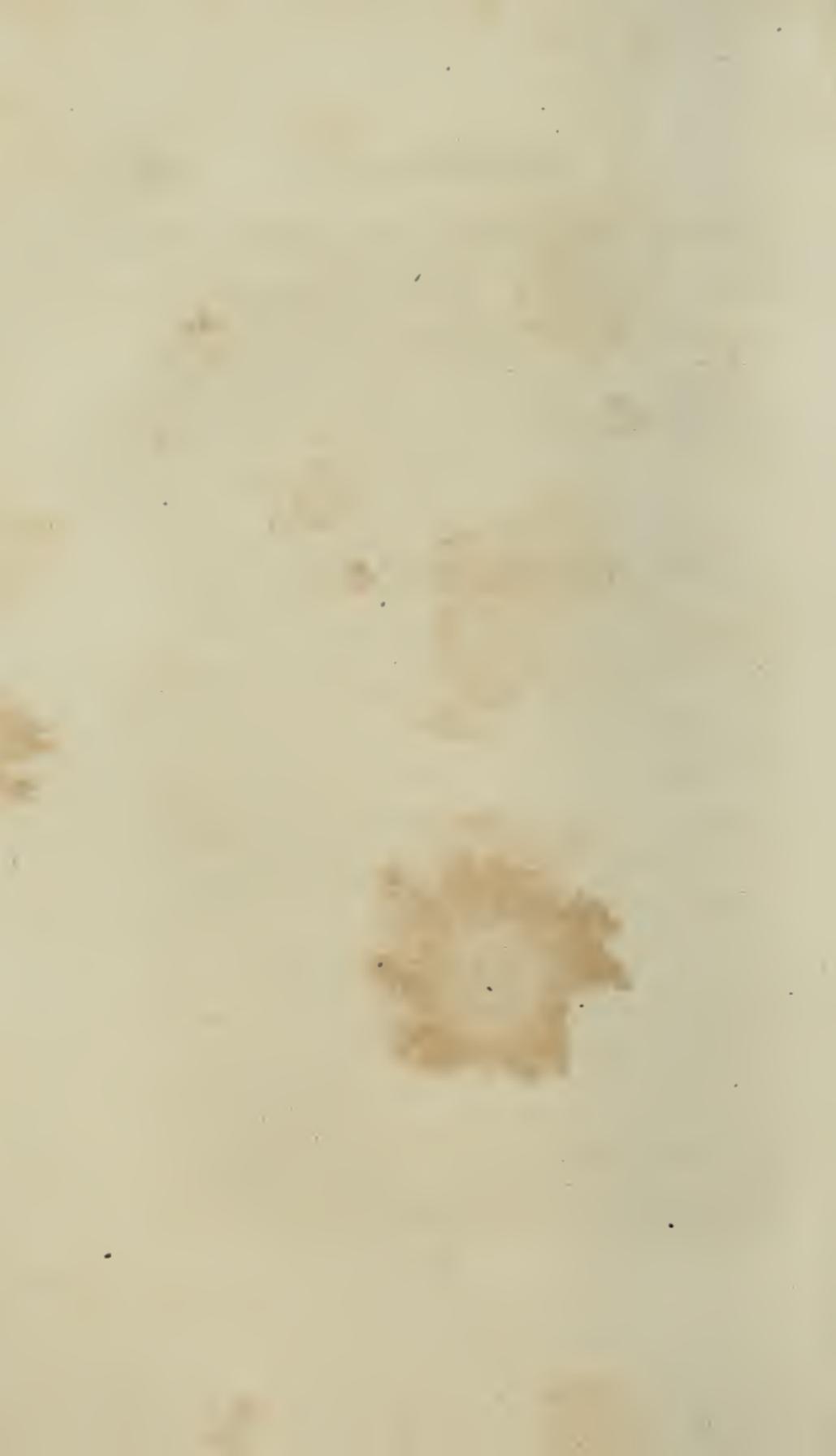
« A vous de tout cœur,

« ROMIEU. »

Si j'exhume cette lettre, c'est pour aver-  
tir les jeunes libéraux, sincères mais mal

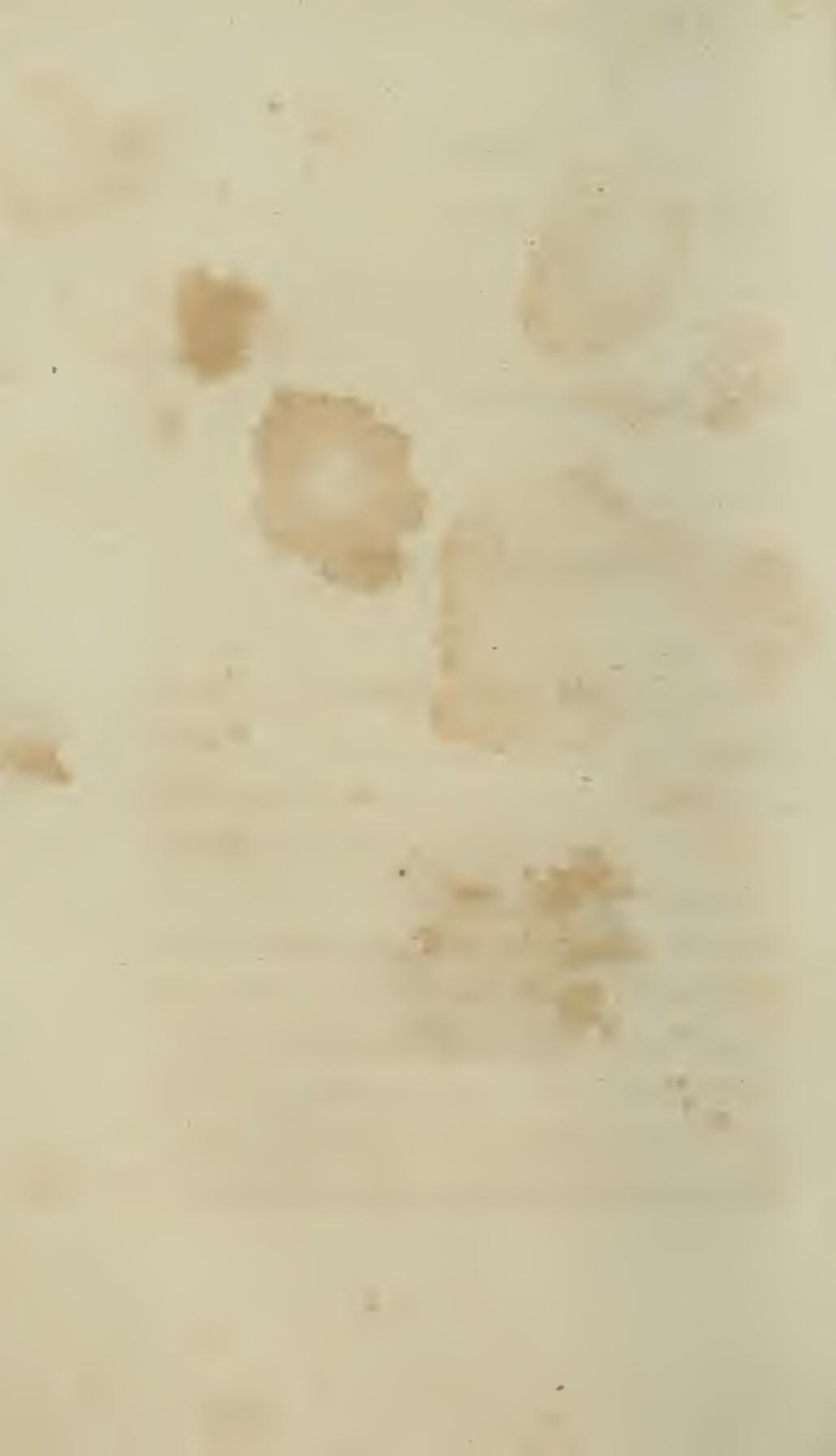
instruits, qui, lorsque reviennent les élections, pleurent — si comiquement — les préfets de Louis-Philippe.

23 avril 1865.



HUITIÈME PROPOS

LE VIEUX SALON



## HUITIÈME PROPOS

### LE VIEUX SALON

Je suis allé, vers dix heures, dans le salon de compagnie, ouvrir ses quatre fenêtres à un de ces vivifiants soleils de la Saint-Martin qui ragailardissent les vieilles chambres comme les vieilles gens. — Les chambres de La Martrille gagnent particulièrement à recevoir ce beau visiteur aux charités magnifiques; car le brouillard, qui fume presque sans trêve sur l'étang, pénètre les murailles, fait suer les papiers et gonfle les bois de telle sorte

qu'il faut se battre avec les portes pour les ouvrir.

Je vais rarement dans le salon — et n'y séjourne jamais : je le redoute. Rien ne penche à la tristesse un isolé comme ces vastes pièces inhabitées. A regarder les fauteuils rangés en fer à cheval autour d'une cheminée glaciale d'où Margari a (depuis combien de temps!) enlevé les cendres pour quelque lessivé, je me sens tout oppressé, tout mal à l'aise : il me semble voir des tombeaux qui n'auraient plus leurs morts.

Il saute, de reste, aux yeux que le misérable salon est abandonné. L'humidité étend chaque jour davantage ses taches jaunâtres au plafond — comme si quelque limace gigantesque s'y fût traînée — et brouille de plus en plus les personnages de « Gil Blas » imprimés sur le papier de tenture : une bonne moitié du ventre de

l'oncle-chanoine a déjà coulé jusque dans les souliers à boucles...

Les baguettes du pastel qui représente ma petite bisaïeule à dix ans avec une rose à la ceinture, une rose grosse comme sa tête, se disjoignent aux angles et retiennent à peine la vitre... Tout s'en va, dans le salon, tout se ruine. Je ne reconnais plus, dans cet affreux bonhomme sali, taché de vert-de-gris, le beau sonneur de trompe en cuivre rouge qui, gaillardement campé sur la pendule Louis XV, luisait si bien autrefois ! Pour la pendule, c'est une vieille folle qui ne sait plus ce qu'elle sonne. Elle se tait des semaines entières ; puis voilà qu'elle se prend à sonner deux et trois cents fois de suite, à la hâte, à coups pressés, comme si elle voulait se rattraper ! Enfin, il n'y a plus trace de dorure aux grands vases à fleurs où ma sœur, mariée aujourd'hui, — partie, —

disposait en éventail cette bruyère violette et rose qui diapre nos landes en septembre.

Comprenez-vous maintenant que je redoute le salon de compagnie?

Mais, ce matin, le soleil se précipitait par les quatre fenêtres avec une telle richesse que, soudain, le morne salon s'est égayé de toutes parts. Sous cette prodigalité de rayons, les fauteuils fanés riaient de toutes leurs fleurs, comme au temps passé; — le parquet étincelait par endroits, comme si on l'eût ciré la veille. La pendule elle-même, retrouvant sa jeunesse et sa raison dans cette gaieté, a sonné dix heures — avec treize coups seulement!

C'était comme une fête des meubles.

Heureuses, et pour remercier le soleil, trois ou quatre mouches, engourdies à la rosace du plafond, se sont mises à bour-

donner et à voleter faiblement par la salle rajeunie, — tandis qu'au dehors, devant les fenêtres, une troupe de passereaux, s'échappant à grand frou-frou d'ailes d'un amas de fagots, sautillaient dans la lumière avec de petits cris.

A la tristesse avait succédé la mélancolie souriante des choses.

Aussi, voilà qu'au lieu de m'en aller tout de suite, selon mon habitude, je me suis adossé contre le clavecin, dont la boîte caverneuse a résonné longuement sous cette pression. Je dis « le clavecin », Madame. La date 1804 ne serait pas placée sur le bois en chiffres ornés faisant relief, qu'à ses pieds droits, aux lyres qui décorent les angles, on reconnaît bien vite un contemporain de Corinne auquel l'appellation nouvelle de « piano » ne saurait vraiment convenir.

Pauvre vieille ganache d'instrument, si

ridicule... si touchante ! j'ai le cœur gros en regardant la petite clef de vermeil où pend encore une faveur bleue passée, bien passée, et que ma grande sœur retirait soigneusement chaque fois pour sauver le clavecin de mes barbares invasions dans le pays des gammes... L'oubliait-elle par hasard, c'en était fait d'une corde au moins, — il fallait appeler l'accordeur de la ville.

Depuis quinze ans la clef est oubliée.

Mais qu'importe ? le clavecin n'a plus rien à craindre aujourd'hui, et tous les *drôles* des métayers pourraient, sans le blesser, le frapper de leurs petits poings impitoyables. Les touches ne répondent plus à l'appel du doigt. A peine si trois ou quatre rendent encore un maigre *dzin* plus funèbre mille fois que le silence de leurs compagnes et les folles sonneries de

la pendule. Détraqué, fêlé, désorganisé, le clavecin n'est plus qu'un cadavre de clavecin d'où la gamme — l'âme ! — s'est envolée.

Mortes aussi sans doute, mortes comme le clavecin, les voix si gentiment fausses dont s'émerveilla ma douzième année ! Muettes désormais, comme les touches d'ivoire, toutes ces mélodieuses amies de ma sœur qui chantèrent naïvement, en s'accompagnant à la diable, tant de romances prétentieuses !

Hélas ! quelles petites mains tourneront encore les pages de l'album intitulé *le Goût du jour* (le goût du premier Empire, Seigneur !), où l'on cherchait si vivement *le morceau qu'on savait le mieux*, — et qui, là-bas, sur une antique table de jeu, moisit dans l'abandon, n'ayant plus pour fermoirs que des toiles d'araignée ?

Chacune avait sa romance.

Jeanne, blonde, rose, grassouillette et rieuse, était pour les plaintes désolées :

Vous me disiez : « Si je perds la lumière,  
Trahi par toi, victime de mes feux,  
Tu me verras, à mon heure dernière,  
Pour ton bonheur former encor des vœux. »  
Vous le disiez ! votre cœur m'abandonne.  
Je touche, hélas ! à mes derniers moments...  
Soyez heureux, Corinne vous pardonne,  
Et c'est ainsi que je tiens vos serments !

*Les adieux d'Isaure à la brigantine* étaient le triomphe de Marie, — laquelle, il faut le dire, se montrait vaine de ses roulades.

Aussi Dieu l'a-t-il châtiée en permettant qu'elle épousât un juge parfaitement sourd.

Rosa, vierge de trente-cinq ans, s'est cloîtrée dans la dévotion et prépare tristement son salut... Vous souvenez-vous,

pauvre sainte ennuyée, quand vous chantiez :

Ah! comme il lui ressemble!

Ah! comme il est joli!

Ah! vraiment, il me semble

Revoir mon bel ami!

Hélas! le « bel ami » s'est fait attendre si longtemps qu'elle ne l'attend plus.

Et vous toutes, Valérie, Adeline, Aimée, n'évoquez-vous jamais ces lointaines soirées de septembre, où l'on partait en troupe de La Martrille pour aller surprendre en son pigeonnier crénelé le vieux Jacques des Estries?... Armand précédait, en jouant du violon, notre file bruyante qui s'engageait dans le sentier montant, serré entre des murailles de rochers d'où pendaient à foison les végétations folles qui accrochaient les robes et fouettaient les visages... Et c'était, tout le long de la

route, des éclats de gaieté, — une chanson commencée et vite abandonnée pour une autre, — un cri terrible arraché par un crapaud qui traversait le chemin en sautillant lourdement. — Parfois, on s'arrêtait sur quelque tertre. Et, de là, ces demoiselles provoquaient, de leur voix la plus vibrante, les échos familiers qui, bondissant de colline en colline, se prolongeaient indéfiniment à travers la nuit sonore.

Enfin, après bien des effrois charmants, des terreurs mêlées de rire, nous arrivions aux Estries, et tout à coup on entonnait en chœur :

Frère Jacques, dormez-vous?

Sonnez les matines!

Sonnez les matines!

Armand violonnait toujours.

M. le chevalier Jacques des Estries ne

tardait pas à venir ouvrir lui-même. Car, pour rien au monde, il n'eût osé troubler sa vénérable et hargneuse Cati, qui s'était endormie dans la cuisine à tricoter des bas de laine pour le « monsieur. »

On se reposait dans la salle à manger, mais quelques minutes seulement. S'attarder était une imprudence, M. Jacques ne perdant jamais une occasion de raconter son fameux procès avec « le roi de France. » Ce procès, engagé à propos de je ne sais quelle livraison de canons faite à l'État (Les Estries, comme La Martrille, avaient autrefois une fonderie), et gagné devant les juges parisiens par M. Jacques, était l'orgueil du bonhomme; si bien que, pour en transmettre le souvenir aux races futures, il s'était fait peindre tenant une branche de laurier à la main droite, et de l'autre montrant une inscription latine commémorative de sa victoire ! Ce portrait

comique n'aurait point séduit un connaisseur, mais il était pour le visiteur d'une utilité réelle : il avertissait du danger, il tenait en éveil.

Un original, comme vous voyez, M. Jacques des Estries, un caractère fait de manies et de singularités. Ainsi, vous n'auriez pu le décider à monter dans un wagon, et savez-vous pourquoi? « parce que, monsieur, en diligence on ne risque que sa vie, tandis qu'en chemin de fer on risque celle de tout le monde. »

Raison mystérieuse et que nul ne pénétrera jamais!

Il était souvent onze heures, minuit quelquefois (les soirs de *procès*), quand nous redescendions vers La Martrille. M. Jacques avait du reste un pineau fort agréable qui faisait couler le fameux récit, et que ces demoiselles buvaient très-bien, ma foi, non sans protester « que c'était

affreusement fort. » Aussi en redemandaient-elles.

. . . . .

Mais un vent frais a soufflé tout à coup, qui vient de faire battre avec violence la porte entr'ouverte; le brouillard se reforme et se lève peu à peu sur l'étang, — il sera bientôt au ras des fenêtres. Il est temps de les fermer.

Adieu, souvenirs, adieu jusqu'au soleil prochain!

4 novembre 1866.



# NEUVIÈME PROPOS

LA DERNIÈRE ÉCOLE



## NEUVIÈME PROPOS

### LA DERNIÈRE ÉCOLE

J'avais récemment qu'il n'y a plus d'École littéraire en France. (Voir page 99.)

Le groupe dont je vais parler n'en est point une, si l'on veut qu'une école s'impose au dehors, s'appuie sur un public. Mais si, la question d'influence écartée, on entend par là toute famille d'écrivains ayant sa poésie spéciale, ses dogmes particuliers, s'affirmant à l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle, proclamant qu'elle seule possède la vérité littéraire, le

groupe des IMPASSIBLES forme certainement une école. Peu nombreuse, sans doute. C'est l'église réduite aux proportions de la chapelle, et d'une chapelle où le Célébrant n'aurait guère pour auditoire que les enfants de cœur nécessités par les répons — et par l'encensoir...

Aussi, parler d'une semblable école, c'est presque pénétrer dans la poésie privée. Mais si l'influence extérieure est nulle, la prétention est considérable, monstrueuse, inouïe, et, par là, vaut qu'on la signale. Je ne sais pas, dans l'histoire des littératures, un cas pathologique plus étonnant.

\*  
\* \*

Les Impassibles (le mot le dit) excluent la *passion* des ouvrages d'art et de poésie.

« Sans insensibilité, point de chef-d'œuvre. »

Comme il arrive pour les plus absurdes et les plus vaines théories, celle-ci part d'un principe d'esthétique tout à fait incontestable, mais faussé, perverti. Ce mensonge a pour tige une vérité. La vérité, la voici :

Que le sens du livre ou du drame sorte naturellement et de lui-même, sans que l'écrivain l'en tire, des situations exprimées. — Expose, ne plaide pas. Distribue la terreur, la pitié, le comique d'une main invisible. Gouverne le combat du haut de la colline et n'y descends jamais. Sois maître de toi pour rester maître des acteurs — et du public. Domine ton œuvre. Sois *impersonnel*.

La supériorité de Shakspeare, de Molière et de Balzac vient de leur impersonnalité.

Le poète, pour cela, ne serait-il que cerveau ? Mais, alors, comment nous passion-

nerait-il? D'où partiraient ces cris suprêmes qui traversent le drame et où l'humanité éperdue se reconnaît? Le poète, rien qu'un cerveau! Non pas; mais une âme aussi, une âme avant tout, immensément impressionnable et vibrante... Le poète *est* réellement tous ses personnages (Eh! peut-on observer les autres ailleurs qu'en soi-même?); par un privilège divin, il souffre la passion universelle; mais il lui est donné de se dédoubler, pour ainsi dire, d'assister à ses propres déchirements avec impartialité, de se faire le critique de ses plus violentes sensations : en lui le moraliste et l'artiste travaillent parallèlement à l'homme qui éprouve, —et avec une clairvoyance désintéressée qui, mettant chaque chose à son point juste, chaque personnage à son rang logique, établit l'harmonie de l'œuvre; si bien que, l'œuvre terminée, on n'aperçoit plus que l'artiste.

L'homme a disparu. Seulement, tout vient de l'homme, il est la source.

Les Impassibles, eux, se refusent à commencer par être des hommes :

Non-seulement ils ne veulent pas qu'on soupçonne en eux ombre d'émotion, mais ils ne veulent pas être émus ; — bien plus, ils seraient désolés d'émouvoir ! « Un poète qui passionne est un poète inférieur ; un chef-d'œuvre qui touche, un chef-d'œuvre manqué. »

Le suprême de l'art, suivant eux, consiste à provoquer une approbation purement intellectuelle, — *abstraite*, dirais-je, s'il y avait un grain de philosophie dans ces têtes vides.

Un jeune écrivain de nos amis combattant ces doctrinaires de l'insensibilité :

« Monsieur, interrompit sévèrement un d'entre eux, le Parthénon ne m'a jamais fait ni rire ni pleurer. »

Comme le jeune écrivain insistait et, pour montrer que la douleur inspire d'admirables poèmes, citait la *Lettre à M. de Lamartine* d'Alfred de Musset :

« Alors, riposta le même Impassible, l'omnibus qui écrase un petit enfant fait de la poésie? »

Et voilà comme on foudroie un adversaire ! Notre ami, cela va sans dire, resta bouche close devant cette belle raison et se tint pour foudroyé.

\*  
\* \*

Ce qui rend particulièrement curieux le cas de messieurs les Impassibles, c'est qu'ils appliquent leur théorie justement dans la poésie lyrique, tout à fait passionnée de sa nature et dont on pourrait dire qu'elle est la sensibilité mise en strophes.

Ils n'ont point d'indignation, d'amour

ni de haine (et s'en vantent) : de là leur supériorité lyrique.

« Soyons sereins, mes frères ! Jouons de la lyre sur les hauteurs inaccessibles à l'âme humaine ; exprimons le vide et le néant, n'exprimons rien ! — Faisons des vers comme en feraient les cadavres, s'ils pouvaient écrire... Notre Parnasse n'est pas de ce monde. »

Il n'est pas de ce monde, en effet. Rien de ce qui s'y passe et nous impressionne, aucune joie, aucune douleur n'altèrent la sérénité de ces lyriques à l'envers. — N'allez pas, en leur présence, faire acte d'enthousiasme ou de colère, gardez de vous intéresser tout haut à la grande infortune d'un peuple qu'on tourmente, — refoulez toute plainte, toute espérance, fermez votre âme ! Sinon, préparez-vous à subir leur étonnement hautain. Prononcez-vous le nom de Rome avec une sollicitude

douloureuse : « Pardon, monsieur, interrompent-ils froidement, n'est-ce pas un nommé Bismark qui est roi d'Italie? » vous signifiant ainsi d'avoir à taire devant l'Olympe les choses basses de la politique.

Les mots de *patrie* et de *liberté* ont le privilège de leur dédain.

Ils n'aiment donc rien? ils ne croient à rien?

Si.

En politique, ils croient au rythme ;

En philosophie, — au rythme ;

En morale, — au rythme ;

« Le rhy-y-ythme ! le rhy-y-y-thme ! »

Oh ! les Brid'oison du Pinde !

\*  
\* \*

Quelque ferme résolution qu'on ait de ne pas s'émouvoir, de ne se départir jamais de cette insensibilité superbe à laquelle on

reconnaît les forts, cela n'est point aisé dans un sujet contemporain. Bon gré malgré, le Présent nous passionne. Aussi, les Impassibles, décidés à ne pas compromettre leur impassibilité, s'adressent-ils de préférence à des temps et des pays tellement éloignés qu'on est, en les traitant, sûrement prémuni contre les « surprises du cœur ».

Voilà d'où sont nés tant de petits négres, et pourquoi nous avons eu, dans ces dernières années, une resucée de mythologie, bien inattendue après tous les poèmes antiques de Théodore de Banville.

Théodore de Banville, au moins, se jouait dans les sujets païens avec la grâce, un peu mignarde et précieuse, mais française après tout, des peintres et sculpteurs du dix-huitième siècle. Il restait moderne et de son pays quand même.

Ses déesses sont vraiment femmes,

quelques-uns disent Parisiennes... Anachronisme, si l'on veut, mais piquant et qui donne leur originalité à ces odelettes brillantes et légères où triomphe le caprice. Et le caprice, ici, n'exclut pas la passion : sous le vent brûlant de l'inspiration lyrique on voit parfois les marbres anciens palpiter et frémir comme une chair vivante !

\*  
\* \*

Ce n'était pas le compte de messieurs les Impassibles, qui, tout au rebours de Banville, se glorifient de faire des marbres avec des hommes et tiennent la passion pour ennemie de la beauté, la beauté, suivant eux, n'allant pas sans l'*inexpression*. Aussi résolurent-ils de rendre aux Olympiens leur immobilité sereine, troublée, profanée par un poète impie. Nymphes et Faunes, Amadryades et Sylvains,

Sous-Dieux et quarts de Dieux, pas une Flore, pas une Pomone, réduite au rôle d'épouvantail à moineaux dans les vergers bourgeois, pas un Vertumne rouillé par la pluie, écaillé par la grêle, devant qui les Impassibles n'aient fait amende honorable — pour cette grande profanation — en vers pompeux, compassés, vides et d'un emportement didactique.

Ce fut un véritable déluge d'odes expiatoires, déluge où se noyèrent tous ces poëteaux que l'originalité ne portait point, à moins qu'on ne soit original pour appeler Vénus : Kypris ; Jupiter : Zeus ; Bacchus : Dionysos ; Hercule : Héraclès ; Sapho : Sappho (avec deux p).

Ah ! comme cet étalage d'érudition pittoresque, venant de gens dont la plupart ne sauraient lire, dans le texte, une demi-page d'Homère ; comme cette affectation de mots grecs fichés, en guise de grains

de beauté, sur la poésie française, nous eût amusés et fait rire, — si les pédants n'étaient toujours si profondément ennuyeux !

\*  
\* \*

Quelques Impassibles, amis de la variété, faisaient alterner la Chine avec la Grèce, les tours de porcelaine avec les *blancs* Parthénons, et les mandarins avec les nymphes, décrivant le tout avec la patience la plus minutieuse... Car ce n'est pas une des moins folles prétentions de cette école, qui vise pourtant à l'exactitude plastique, que de peindre ce qu'elle n'a jamais vu.

\*  
\* \*

Certes, l'Olympe est vaste, et la Chine a bien des mandarins, tous plus jolis les uns que les autres en leurs robes multi-

colores et se prêtant à merveille aux épithètes voyantes.

Mais, comme disent les paysans, il n'est pré si dru qui ne se tonde.

Les mythologistes les mieux informés, les *magomanes* les plus retors ne surent bientôt plus de quel foin nourrir leur Pégase.

Que faire? Revenir à la poésie vivante, exprimer l'amour tout naïvement, un amour qui ne s'appellerait pas Eros, qui ne serait pas de marbre ou de pierre? Y pensez-vous? Et voulez-vous donc abaisser « l'art divin » jusqu'à l'âme humaine?

Assurément non. Aussi, ne méconnaissons-nous point la beauté des motifs qui viennent de pousser les néo-grecs à se faire... devinez... *poètes indiens*.

M. Leconte de Lisle est le grand-prêtre de la pagode où se célébreront désormais

les mystères du Rhythme sacré... Voilà que, sur un signe de ce vénérable richi, les Impassibles plongent au plus profond des théogonies asiatiques, et chacun remonte avec sa demi-douzaine de petites idoles, qu'il parera tout à l'heure de bibelots et de verroteries lyriques, — mettant à cette besogne la gravité d'un bambin qui fait toilette à sa poupée neuve.

Puis, quelle gloire d'introduire dans la poésie française une foule de mots exotiques et de noms à consonnances bizarres qu'elle ne connaissait point encore!

A Zeus et Dionysos ont déjà succédé (sans compter les Dieux) quelques centaines de héros qui se nomment Rama, Çunacépa, Daçaratha, Lakçmana, Civa, Cwarga, Uheldéda... Et le laurier-rose a fait place au lotos, — entendez-vous? Lotos. On ne disait plus Cypris, on disait Kypris; on ne dit plus lotus, il faut dire

lotos, ou l'on n'est que le dernier des Impassibles.

\*  
\* \*

A choses mortes, langue morte. Les Impassibles, gens logiques, professent le culte de la période roide, figée. Ils *frappent* leurs strophes. Un de ces messieurs proclamait, l'autre jour, l'auteur de *Salammbô* un prosateur bien supérieur à Diderot, Diderot ayant cette infirmité :

La vie et le mouvement dans le style.

Ce qui revient à préférer M. Leconte de Lisle à La Fontaine.

Ils préfèrent, en effet, M. Leconte.

Ainsi, M. Flaubert en prose, M. Leconte de Lisle en poésie, voilà les modèles de ces jeunes gens qui se disent « formistes ».

De la *forme*, ils en ont, je l'accorde; mais de style, point.

Tous font très-facilement des vers difficiles. Le malheur est qu'ils les font *également* : rien ne se ressemble comme deux *formistes*, et cela par la raison toute simple que la forme est chose artificielle et convenue qui s'apprend comme l'orthographe ou le trapèze. Une aptitude spéciale, native, n'est point nécessaire, il suffit de *s'exercer*. Au bout de quelques mois d'exercices, le moindre fabuliste de province disloquera son vers très-convenablement, je le lui garantis, et fera des effets de césure ou de rejet — comme on fait des effets de muscles — à ravir toute une galerie de gobe-mouches littéraires.

Procédé, procédé pur.

La « Grande Lyre » a pour corde des *ficelles* qui n'échappent à personne.

Et dire qu'on voit, mêlés à ce troupeau ruminant des Impassibles, quelques jeunes gens d'une réelle intelligence ! N'est-il pas triste qu'ils se dépensent à ces niaiseries rythmées et mettent leur orgueil à exprimer le néant ? N'est-il pas déplorable de les entendre se déclarer, à vingt-cinq ans, les ennemis de la passion ?

Pauvres dupes qui, par horreur de la banalité, par la rage de vous distinguer quand même, arrivez à l'égalité devant la forme !

Pauvres cerveaux qui vous emplissez à la hâte d'une érudition baroque, — puisée dans les dictionnaires ou dans les relations de voyage, et dont sourirait le concierge de l'Académie des Inscriptions, — pour la verser ensuite dans des odes uniformément moulées et qui se ressemblent toutes !

Pauvres garçons, qui nous méprisez

parce que nous ne disons pas KYPRIS et LOTOS !

Mais cette folie, cette folie froide ne durera pas. Beaucoup d'entre ces messieurs, je le répète, beaucoup ont de l'intelligence ; plusieurs même ont de l'esprit et font, j'en suis sûr, des poèmes indiens purement par dandysme. Ceux-là ne tarderont pas à s'apercevoir de la vanité de leur œuvre ; comprenant quel danger il y aurait, pour l'avenir de leur talent, à continuer ce jeu puéril, ils s'empresseront de redevenir des hommes — pour devenir des poètes.

Ce jour-là, la dernière Ecole aura vécu. Et je ne la pleurerai certes pas, car qui dit École dit Écoliers.

29 avril 1866.

DIXIÈME PROPOS

UN POÈTE CITOYEN



## DIXIÈME PROPOS

UN POÈTE CITOYEN

### I

Un critique démocrate, M. Émile Zola, remarquait, ces jours derniers, — et très-justement à mon avis, — que l'auteur de *Calendau* est « chef de parti » en même temps que poète. Chef de parti? Entendez par là que Frédéric Mistral commande un groupe littéraire qui regrette... activement les vieilles franchises provençales. — Or, après avoir loué le félibre pour ses beaux vers, M. Zola croit démocratique

de railler les ardentcs espérances du citoyen.

N'est-ce pas railler mal à propos ?

Si l'on pouvait, à l'heure présente, traiter sans précautions ce grand sujet, le moins expert aurait, ce me semble, bientôt fait de prouver que les mêmes gens qui vantent les décrets centralisateurs de la République doivent aujourd'hui pousser à l'émancipation des provinces. Quoi que prétende certaine École à courte vue, la centralisation révolutionnaire, en effet, était, dans la pensée de ceux qui l'accomplirent, un moyen seulement, une *arme* — et non un but : elle ne fut pas dirigée contre les provinces mêmes, mais contre les influences aristocratiques, — influences qu'on ne pouvait frapper mortellement qu'en retirant, des provinces à Paris, toute la vie politique. Ce pendant, l'idée moderne d'égalité s'interrogerait,

prendrait connaissance d'elle-même, se préparerait, deviendrait apte enfin à s'emparer du pays — pour le renouveler.

La République ne supprima donc pas et ne voulut pas supprimer, elle *suspendit* simplement l'action provinciale.

La conclusion est facile à tirer :

Maintenant que la Démocratie a pour elle le nombre et l'élite, que rien plus ne la peut soumettre, — émanciper les provinces, c'est, naturellement, fatalement, mettre à l'œuvre démocratique une foule d'énergies toutes neuves et, partant, se montrer le fils intelligent et fidèle de la Révolution.

Tel nous apparaît Frédéric Mistral. Et je m'étonne qu'un écrivain révolutionnaire ait pu traiter aussi légèrement le poète agitateur. « Il rêve », dites-vous. Soit. Mais il rêve avec le pays tout entier !

Je ne saurais non plus approuver M. Zola quand il reproche à Mistral (fort doucement, il est vrai) de n'avoir pas choisi les personnages de son poëme parmi les contemporains. Ce faisant, le félibre n'aurait-il pas dérobé le but que visait le citoyen? N'était-il pas naturel, n'allait-il pas de soi que Mistral évoquât les temps où la Provence jouissait de ses franchises, où le peuple nommait lui-même ses consuls, où chacun enfin se mouvait à son gré dans les institutions municipales? Il me semble lire sous chaque strophe de *Calendau* : « Voilà ceux que vous étiez, ô mes compatriotes ! Devant ce tableau des libertés anciennes excitez-vous à la fierté civique, ô vous que je conjure de ne pas désespérer encore... Un jour, les Parisiens donneront la volée aux franchises prisonnières ; et, ce jour-là, comme vous bénirez les Parisiens, amis qui ne

voulez point vous détacher de la France, mais qui la voulez servir avec toute la ferveur des hommes libres! »

## II

Grâce à l'idée obstinée de centralisation, toujours placée devant nos esprits et à travers laquelle nous avons coutume de regarder toutes choses, que de fois (je touche ici le point littéraire) n'ai-je pas entendu demander « pourquoi Mistral n'écrit pas en français? » On part de là pour le nier, — on le traite avec superbe de poète *patois*, croyant le déshonorer littérairement, croyant l'écraser de cette épithète! Sans rechercher comment une langue dans laquelle Dante écrivit les deux premiers chants de *l'Enfer* peut être ainsi

méprisée, je répondrai par ces quelques lignes d'un critique très-pénétrant : « Vous rendez-vous bien compte de ce qui constitue une langue et de ce qui fait un patois? Quelle différence admettez-vous entre l'une et l'autre?... Ruines d'idiome ou retards de langage, est-ce que le génie, lorsqu'il naît au sein des patois, ne les relève pas si ce sont des ruines, ne les avance pas si ce sont des retards (1) ? »

Mistral, un *patoisant* ! — Moi je vous dis que lorsqu'un patois réfléchit la Nature en ces images brillantes et nettes ; qu'il exprime, tantôt avec cette grâce, tantôt avec cette énergie, les situations les plus diverses, les sentiments les plus fins comme les plus violents ; qu'il montre

(1) *Les OEuvres et les Hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly, t. III.

avec ce relief les hommes et les choses ; qu'il unit cette ampleur à cette fermeté ; -- je vous dis qu'un tel patois est une langue et (consécration définitive pour une langue !) une langue qui convient merveilleusement au peuple ardent qui la parle, au paysage éclatant qu'elle décrit.

Ce paysage, Mistral l'a fixé dans *Calendau* avec une précision, et, tout à la fois, une magnificence incomparable, — chaque strophe est comme un lac où se regardent le soleil et les forêts ! — Mais ce qu'il a de particulier, de caractéristique, c'est l'enthousiasme qui le saisit devant la Nature : de là un mouvement, un emportement de style qu'on ne trouve guère chez les descriptifs. La Nature l'enivre, il ne se possède plus, et ses vers se précipitent avec la fougue d'une déclaration passionnée...

Ce vif amour pour les choses n'absorbe

pas le poète, et l'on peut dire que, si Mistral aime ardemment le paysage, nul aussi n'a parlé des paysans et ne *leur* a parlé d'une âme plus émue. Car ils sont pour eux surtout, ces admirables livres : *Mireille* et *Calendau*, — pour eux qu'il sait bien trempés et qu'il veut libres, et que sa poésie exhorte sans cesse à tous les fiers sentiments. Non, je n'imagine pas de plus vraie et de plus heureuse gloire que celle de ce félibre qui s'inquiète de faire des citoyens en faisant de beaux vers !

C'est le moment de citer un fragment de lettre intime, où l'on verra quelle est la sollicitude incessante de ce tendre et vigoureux génie pour les ouvriers de la terre. Donc, le 3 novembre 1864, Frédéric Mistral écrivait de la sorte à certain ami qui, dans une étude littéraire, avait traité sans indulgence les paysans limousins :

« ... Une question sur laquelle je crois

devoir vous combattre est celle des *pay-  
sans*. Il m'est impossible d'admettre que  
nos paysans — qui, après tout, parlent la  
langue d'Oc et sont fils du soleil — soient  
mauvais et abêtis comme ceux que vous  
peignez ! Prenez garde, mon bon ami, ne  
vous fiez pas au dire des petits bourgeois  
de province (ennemis-nés du paysan), ne  
vous laissez pas rebuter par la senteur de  
l'ail et la rudesse de l'écorce, allez manger  
et boire avec eux, et vous serez ravi des  
qualités humaines qui sont encore en eux.  
Me ferais-je illusion ? Les courses de tau-  
reaux, la conservation vivace de la langue  
provençale, les fêtes grecques en plein air  
(lutte, saut, course, etc...) et nos vieilles  
traditions municipales — toutes choses  
qu'on nous reproche et qu'on nous arrache  
avec la peau --- auraient-elles contribué à  
sauver les paysans de Provence de l'hu-  
miliation morale que vous trouvez chez

les vôtres ? Je ne sais ; mais, pour moi, les vrais hommes, dignes de ce nom, les seuls qui offrent encore à l'artiste des mouvements naturels, des lignes gracieuses, des couleurs accentuées, des passions indomptables, ce sont les hommes de la terre. Ils aiment la terre avec rage, c'est vrai ; mais quel homme, s'il n'avait pas au cœur cette passion sauvage, pourrait subir toute une vie cette lutte harassante avec le sol pour quarante sous par jour ? Et puis, pour arriver à l'indépendance, quelle autre voie ont-ils que la conquête de la glèbe ? Allons, mon beau, ne soyez pas si dur aux nourriciers de notre espèce, — et, pour aujourd'hui, restons-en là... Vous m'avez mis en colère. »

## III

Les plus secs s'attendrissent à cette cordialité pour les pauvres gens ; — les plus sceptiques se sentent pénétrés de respect devant le poète, s'ils ont l'heur de le rencontrer et de causer avec lui : tant les *naïfs* comme F. Mistral dégagent je ne sais quoi de grand, de vénérable, de presque auguste qui, tout d'abord, déconcerte la mauvaise ironie parisienne. En désirez-vous la preuve ?

Au printemps de 1864, Mistral ayant fait le voyage de Paris pour entendre sa *Mireille* mise en opéra par Gounod, quelques écrivains voulurent fêter, verre en main, l'illustre félibre. Rendez-vous fut pris à la Maison-Dorée.

On causait, on cancanait à la parisienne, quand Mistral, qui souriait — un peu par bienséance, je crois, et sans trop les comprendre — à ces jolis riens artificiels, à ces folies froides, se leva tout à coup et, tendant sa coupe de champagne à travers la table, dit simplement : « Mes amis, je bois à la sainte poésie. »

LA SAINTE POÉSIE !

C'était là, n'est-ce pas, une « énormité », comme il n'en arrive plus des bourgades même les plus lointaines ? Et, sans doute, cette quinzaine de gens de lettres parisiens, dont les plus nobles sont toujours vaudevillistes par quelque endroit et qui, poursuivis par l'idée fixe du ridicule, se moquent vite de tout de peur qu'on ne se moque d'eux, sans doute Lousteau, Blondet et leurs amis durent bien rire ! Erreur. Tous, Bixiou même, choquèrent avec émotion leur verre

contre celui de ce paysan qui venait, en plein Paris, dans un salon de la Maison-Dorée, de porter un toast à la *sainte poésie*.

Tel est le privilège de la naïveté, telle est la puissance des hommes simples qui, vivant filialement avec la Nature, gagnent à cette habitude des grands spectacles et des sensations saines une autorité devant laquelle demeurent étonnés, devant laquelle font silence les artificiels et les corrompus !

Un dernier mot.

Ce beau poëme de *Calendau* me semble une œuvre très-opportune et d'un excellent exemple. Nous lisons Mistral avec une sorte d'admiration honteuse. En face de son livre si plein et si riche, nous rougissons de nos pauvres volumes où s'agitent misérablement des semblants de mœurs et des semblants de passions ; nous

comprenons que ce Paris affaibli, ce Paris effacé, sans caractère et sans relief, n'a plus rien qui puisse tenter des imaginations un peu hautes — et que, décidément, il faut regarder ailleurs ! Car l'inspiration littéraire est bien malade ; sous peine de mourir, elle doit se déplacer au plus vite et chercher un air plus pur. Que les poètes, qui gardent un reste d'espérance, un reste de fierté, se retournent vers la Nature, toujours nouvelle, et vers le peuple rustique, chez qui seul persistent encore les mâles sentiments, les passions vigoureuses et le rude courage. Tout le monde s'en trouvera bien. Nous recevrons du paysan autant que nous lui donnerons : si nous lui révélons sa puissance, il rendra la santé à nos œuvres ; en même temps que les talents se retrémperont, l'énergie populaire prendra conscience d'elle-même ; et quelque jour — un jour

qui n'est pas très-éloigné, *si nous le voulons bien* — on verra revenir, se tenant par la main, la Poésie et la Liberté.

... « Allez, mes beaux, et ne vous laissez pas rebuter par la senteur de l'ail! »

15 février 1867.



ONZIÈME PROPOS

PHANOR



## ONZIÈME PROPOS

PHANOR

Ami, n'épuise pas ton flacon de genièvre :  
Quand on boit, le coup d'œil n'est pas sûr au tiré.  
Viens ! Je sais les retraits où se tapit le lièvre,  
Viens ! J'entends les perdrix chanter dans le fourré.

Les guêtres au mollet ! Boucle ta carnassière !  
Le gibier tiendra bien par ce temps chaud et clair.  
C'est l'heure où les vieux coqs flânent dans la bruyère,  
Nous prendrons bien le vent, — et Phanor a du flair !

Le bon chien ! Du regard il te gronde et te flatte ;  
Son fouet impatient et dur bat le plancher...  
Il gratte, en gémissant, la porte de sa patte...  
Mais tu ne comprends pas ! Il revient se coucher.

Oui, le sommeil est doux et la chaleur est lourde,  
Mais le lièvre est au gîte — et tu marches sans bruit...  
Ton fusil ! Le genièvre est déjà dans la gourde...  
Et la crosse au soleil, qui la chauffe, reluit !

Les métayers ont fait, hier, lever une bande  
De cailletaux dodus, en coupant le maïs :  
Nous les retrouverons sur le bord de la lande ;  
Alerte, compagnon, et battons le pays !

Lorsque nous aurons bien fouillé mont et vallée,  
Quand Phanor haletant n'aura plus de jarret,  
Que sa langue pendra de sa gueule essoufflée,  
Et qu'il hésitera pour tomber à l'arrêt,

Je sais là-bas, à l'ombre, une fontaine fraîche  
Qui sort, en frissonnant, d'un bouquet de cresson :  
Tu ragaillardiras — d'un trait — ta gorge sèche,  
Et puis, Phanor et moi, nous te ferons raison.

La source, un peu plus loin, s'épanouit en flaque.  
Là viennent, jupe au vent et cheveux en fouillis,  
Les laveuses d'Aza dont le battoir qui claque  
Fait sauter — par moments — l'écho dans les taillis !

Dans la mare Phanor, s'abattant ventre à terre,  
Les éclaboussera d'un flot, — mal à propos;  
Elles crieront bien fort! Et, pour les faire taire,  
Nous, nous embrasserons les Vénus en sabots.

Nous rentrerons enfin au logis — par les vignes  
Que rasant, vers le soir, les engoulevents gris...  
En suivant les sentiers tracés entre les lignes,  
Car la grappe est sacrée — et le vin hors de prix.

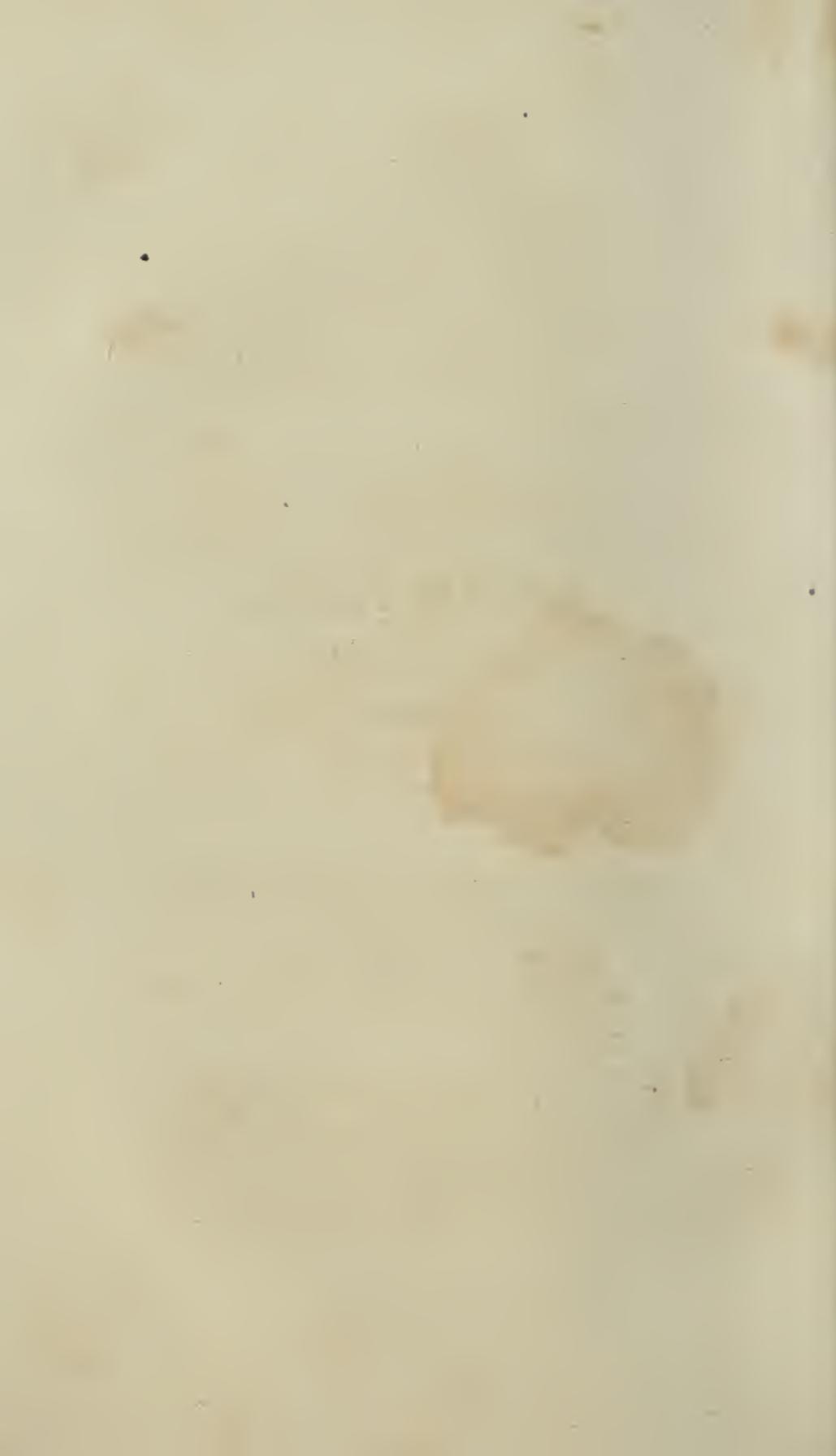
Lève-toi, compagnon, lève-toi! Phanor jappe  
Et flaire ton fusil qui se rouille au repos.  
Il nous faut, pour dimanche, un civet sur la nappe :  
Les guêtres au mollet! La carnassière au dos!

Septembre.



**DOUZIÈME PROPOS**

**DIANE**



## DOUZIÈME PROPOS

DIANE

Les soirs d'octobre, après la chasse,  
Quand j'ai bien gagné mon repos,  
Jérôme dans la salle basse  
Allume un amas de copeaux.

Le temps est froid, — la flamme monte  
Par soubresauts irréguliers :  
Sur les massifs landiers de fonte  
— Au feu — j'allonge mes souliers ;

Et, le corps las, content de vivre,  
Ne pensant à rien, et les yeux  
A moitié fermés, je m'enivre  
D'un bien-être silencieux...

Le bout des pattes dans la cendre,  
Tressautant aux éclats de bois,  
Diane, qui vient de s'étendre,  
Dans un songe jappe à mi-voix ;

Elle pense et moi je rumine,  
Quand des rires long déployés  
Se répandent de la cuisine  
Où sont attablés les bouviers.

J'ouvre un œil ; laissant là son rêve  
Interrompu soudainement,  
Diane en grondant se soulève,  
S'étire avec un bâillement,

Et par la salle veut s'ébattre,  
Pour se réveiller tout à fait,  
Avec un chat acariâtre,  
Qui se blottit sous le buffet.

Le poil du matou s'ébouriffe !  
Elle s'obstine... Le butor  
Sabre son nez d'un coup de griffe :  
*Ne troublez pas le chat qui dort !*

Diane alors bat en retraite  
Et vient, d'un air honteux et doux,  
Se plaindre à moi, frottant sa tête  
Intelligente à mes genoux ;

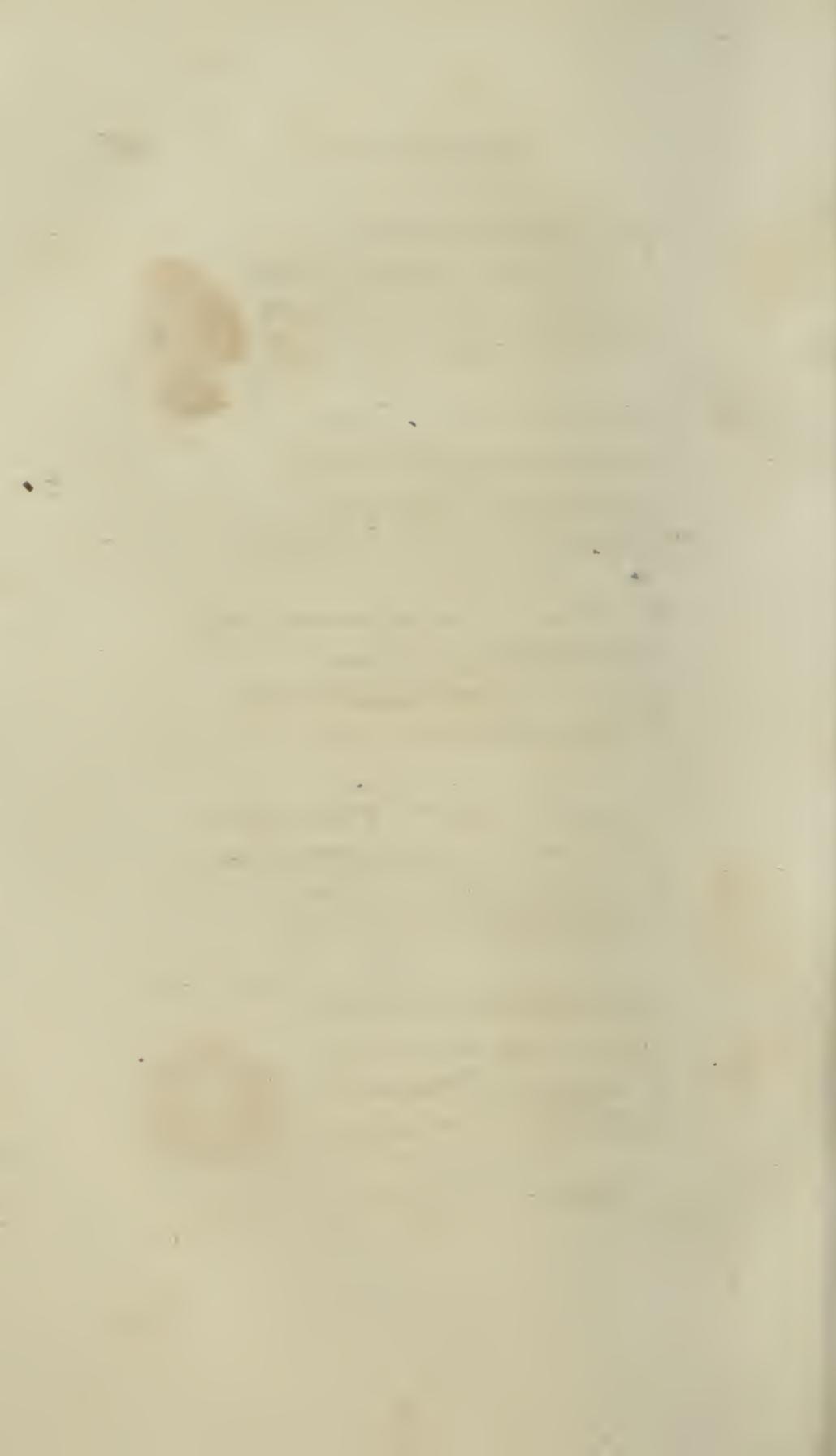
Et, pour la consoler, je passe  
La main sur ses reins paresseux,  
Songeant quelle superbe race  
Elle et Phanor feraient tous deux !

Car elle est chienne noble — et compte  
Dans les chenils patriciens ;  
Phanor, lui, serait au moins comte  
Si l'on anoblissait les chiens !

Les chasseurs, pour voir cette *suite*,  
Viendraient de La Rochebeaucourt...  
Mais elle manque de conduite,  
Honte et malheur ! Diane court.

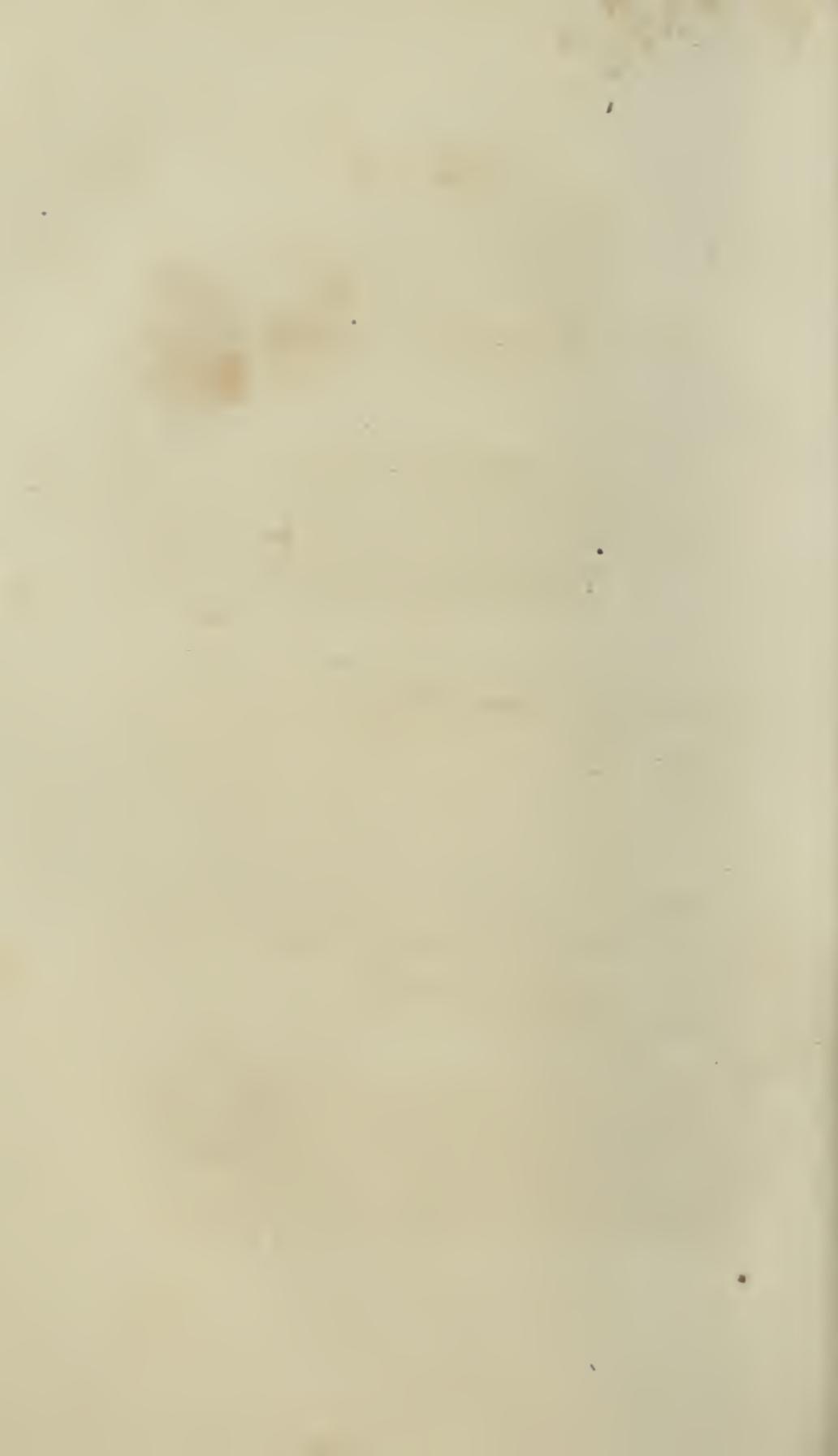
Comme Parabère ou Navaille  
Elle a des amours roturiers,  
Et souvent elle s'encanaille  
Avec les chiens des métayers !

Octobre.



TREIZIEME PROPOS

MA POULICHE



## TREIZIÈME PROPOS

### MA POULICHE

#### I

J'ai moi-même haché la paille dans sa crèche,  
J'ai moi-même épongé son poitrail ruisselant;  
Étendez sous son ventre une litière fraîche,  
Car la course fut longue et l'air est accablant.

Elle dort. — Au premier rayon, chez la dormeuse,  
Avec l'orge doré moulu dans le blutoir  
Jérôme versera l'avoine savoureuse,  
Et puis il mènera la bête à l'abreuvoir.

Il siffle. Éparpillant la paille qu'elle emporte,  
Ma pouliche se lève en sursaut — au signal...  
Elle s'arrête, avant de sortir, sur la porte,  
Heureuse, et longuement humant l'air matinal!

On peut venir la voir alors ! Sa tête fine,  
Qu'étoile vers le front une tache de lait,  
S'allonge, son œil blond s'allume... Sa poitrine  
Frissonne de plaisir sous la main du valet !

Crinière frémissante et l'oreille dressée,  
Les quatre pieds fichés en terre, — l'on dirait  
Un lutteur qui s'apprête ; — et sous la peau forcée  
Tous les muscles tendus bossellent le jarret.

Allons ! Frappant le seuil de son sabot sonore,  
Elle part au galop... Et par la basse-cour  
Trois coqs graves et fiers, qui saluaient l'aurore,  
S'échappent, en battant des ailes, alentour !

L'abreuvoir est au bout des marronniers. Frileuse,  
Elle hésite, et d'abord risque un pied seulement,  
Puis se lance à plein corps ! L'eau, qu'elle bat, se creuse  
Et jaillit autour d'elle avec emportement !

Elle jouit ! Le bain enivre cette bête !  
Quand elle a, par trois fois, avec un ronflement  
Voluptueux, plongé jusqu'aux deux yeux sa tête,  
Ses naseaux dilatés respirent bruyamment !

## II

Et maintenant, adieu l'ombre de l'écurie,  
Adieu la poutre obscure où l'araignée étend  
Son hamac, — adieu l'auge et l'ennui ! La prairie  
Est pleine de soleil, et l'herbe jeune attend.

Va, ma pouliche, va. Quand la faux, en septembre,  
A dans les prés touffus pris le foin de l'hiver,  
Les prés sont aux chevaux. Assez gardé la chambre !  
Hennis et roule-toi, les quatre fers en l'air !

Licou flottant, voyez comme elle caracole,  
S'enlevant sur les reins pour franchir les fossés...  
Tantôt c'est de l'art pur et de la haute école,  
Tantôt la fantaisie et les bonds insensés !

Parfois, elle s'arrête immobile. Elle écoute  
Peut-être, dans le vent, à travers les halliers,  
Les chariots lointains qui sonnent sur la route  
Parmi les claquements de fouet des rouliers ;

Peut-être qu'elle rêve aux courses de l'année  
Où, nerveuse, d'un bond distançant les rivaux,  
De floquets éclatants la tête pomponnée,  
Elle filait, fumante, au milieu des bravos;

Peut-être à l'étalon, amant sauvage et rude,  
Qui lui meurtrit les reins au haras Pompadour...  
Et qu'elle entend passer dans cette solitude  
Comme un vague et mourant hennissement d'amour!

## III

Sois sage maintenant, ô ma pouliche folle.  
Bien... Promène-toi, calme et magistrale, au pas.  
A tes flancs soulevés ton poil moite se colle :  
Garde-toi pour ce soir, ne te fatigue pas.

Car ce soir nous irons — par les landes stériles  
Dont deux étangs sans pelle avivent les bas-fonds —  
A Bor, le vieux moulin aux toitures sans tuiles,  
Où les chambres n'ont plus ni planchers ni plafonds.

Tu passeras sans peur sur l'étroite chaussée :  
Plus de vive cascade écumant avec bruit ;  
De mousse et de lichens la roue embarrassée  
Ne geint plus, depuis bien longtemps, sous l'eau qui fuit...

Et tandis que, le col incliné vers l'écluse,  
Toi, tu mordilleras les têtes de roseau,  
Éveillant sur les bords une rumeur confuse  
De sarcelles plongeant parmi les poules d'eau,

Moi, le cœur grave et plein d'une chère pensée,  
— Pour peupler la ruine, égayer l'abandon —  
A genoux dans un coin, sur la meule cassée,  
Avec un clou rouillé je graverai *son* nom !

## IV

Quand nous passons ainsi par la lande, à la brune,  
Au retentissement de ses sabots ferrés  
Les lapins amoureux, qui jouaient sous la lune,  
Pour s'accoupler en paix replongent aux fourrés ;

Et quelque braconnier, pris de peur singulière,  
Qui rêvait de gendarme et de chasseur chassé,  
Cachant mal sous sa veste un vieux fusil à pierre,  
Se tapit à plat ventre au profond d'un fossé.

Nous allons ! Nous allons ! Phanor, qui nous escorte,  
Clame notre passage avec des aboiements...  
Et, dans plus d'une ferme, aux carreaux de la porte  
De subites lueurs regardent par moments !

Septembre.

QUATORZIÈME PROPOS

... ET DE QUIBUSDAM ALIIS



## QUATORZIÈME PROPOS

... ET DE QUIBUSDAM ALIIS

On a dit : « La mode est un tyran. » Je trouve l'aphorisme un peu vague et voudrais — pour plus de précision : « La mode est un tyran égalitaire. »

La mode, c'est une manière de s'habiller, de paraître, imposée à tous : tyrannique, elle proscriit la fantaisie, c'est-à-dire la liberté; égalitaire, elle déteste la distinction, c'est-à-dire l'originalité.

S'habiller comme tout le monde, *faire comme tout le monde*, voilà ce qu'on exige, ne songeant pas que — pour cela — il

faudrait d'abord *être*, physiquement et moralement, comme tout le monde.

\*  
\* \*

Proudhon, en 1848, refuse de se mettre à la mode démocratique d'alors... De là, quelles haines et quelles calomnies!

Si l'on creuse cette parole, inoffensive à la surface : « Fais comme tout le monde », on trouvera — tout au fond — l'horreur des hommes supérieurs.

*Fais comme tout le monde*, c'est le cri de guerre de la médiocrité. « Ne sois pas distingué, misérable! ta distinction nous insulte. »

---

Un bas-bleu parisien, causant avec Dickens, s'étonnait « qu'il n'y eût pas d'Académie française en Angleterre ».

---

Signe certain de servitude chez un peuple quand on voit, dans les discours et les écrits politiques, ce mot « L'AUTORITÉ » mis sans cesse où il faudrait « LA LOI ».

---

Victor Hugo s'était *préparé* d'abord à l'École polytechnique : on doit toujours s'en souvenir lorsqu'on le veut juger.

Ayant commencé par faire des équations, il a continué en faisant des antithèses, — ce qui est tout un.

C'est le plus grand poète que nous aient valu les mathématiques.

---

Pourquoi distinguer sans cesse entre le « Droit » et le « Devoir » ?

*Droit* et *Devoir*, ce me semble, ne se peuvent séparer. On est tenu d'exercer l'un comme de remplir l'autre, — absolument

par les mêmes raisons : le droit est « ce qui est juste », et chacun a le *devoir* de contribuer à l'accomplissement de la justice. Donc, nul ne peut abandonner son droit, sous peine de manquer à son devoir.

---

En art et dans les lettres, qui dit *sincérité* dit *originalité* : l'expression originale étant celle qui fixe le mieux la personnalité et, si je puis ainsi parler, note le plus exactement l'accent propre de votre sensation ou de votre pensée.

---

Très-souvent, la timidité est une fierté qui s'ignore encore : elle est alors à la fierté ce que la vierge est à la femme.

---

— Après vous le journal, s'il vous plaît?

— Le voilà... *Du reste, il n'y a rien.*

Il y a : dans les *Débats*, trois colonnes de cet incomparable moraliste humoristique Philarète Chasles ; — dans la *Presse*, un feuilleton de Saint-Victor ; — dans le *Constitutionnel*, une causerie de Sainte-Beuve... Et, pour quatre-vingt-dix-neuf lecteurs sur cent, IL N'Y A RIEN DANS LE JOURNAL.

---

Sois libre. Être libre, c'est pouvoir être juste.

---

La plupart de nos romanciers de mœurs détaillent une *figure* à merveille : chaque trait, les grains de beauté ou de laideur, tout enfin, jusqu'aux moindres *accidents* du visage, est minutieusement reproduit... Mais combien nous donnent les *physionomies*?

Un tas de photographes, bien peu de peintres.

---

J'ai toujours observé l'éloignement des esprits *distingués* de ce temps-ci pour la forme dramatique. Cela n'était pas autrefois. C'est qu'autrefois lecteurs et spectateurs étaient mêmes gens; le public (peu nombreux) ne se dédoublait pas; — quand on avait réussi dans le livre, on pouvait, — fût-on l'écrivain le plus délicat, — en sortir et tenter la scène, sans crainte de se trouver dépaysé dans ce nouveau domaine.

Maintenant, au contraire, nous avons au théâtre deux publics bien distincts, deux publics ennemis : l'un, studieux, lettré, *liseur*, mais ne comptant pour rien dans les chutes ou les succès, tant il est en minorité; l'autre, qui ne lit pas, d'une

intelligence non dégrossie, mais qui est *tout le monde* et qui fait la loi.

\*  
\* \*

Je n'entends point dénigrer la forme dramatique en elle-même; je constate simplement ici que, vu la composition du public actuel, les esprits distingués font sagement de ne pas s'aventurer au théâtre. On ne peut, en effet, emporter le suffrage de la foule qu'à force de génie ou de médiocrité, la foule ne se donnant qu'à ceux qui la domptent en l'étonnant — ou qui la flattent en ne s'élevant pas au-dessus du vulgaire niveau.

Quant à la charmer par la délicatesse des sentiments et la finesse des nuances (ce qui serait le propre des esprits *distingués*), voilà une chose parfaitement impossible. Les esprits distingués ont donc

raison de ne pas sortir du livre : ils répugnent au théâtre autant que le théâtre leur répugne.

\*  
\* \*

« On ne peut réussir à la scène, ai-je dit, qu'à force de génie ou de médiocrité. » Je me trompe de moitié, peut-être. Qui sait si les grands hommes, qui sont populaires, ne le sont pas pour leurs côtés médiocres?... Qui sait si la foule n'applaudit pas les drames de Victor Hugo seulement pour ce qu'ils ont de commun avec ceux de M. d'Ennery?

---

Une image juste et neuve, trouvée par un enfant qui regardait neiger : « Vois, père ! le bon Dieu qui émiette les nuages ! »

---

« Oui, la République est le plus enviable

des gouvernements, — le seul conforme à la raison, à la dignité du citoyen, et... nous serions tous républicains, si LA RÉPUBLIQUE ÉTAIT POSSIBLE. »

Combien de fois et de combien de gens avez-vous entendu cette phrase ! Aujourd'hui passée à l'état d'axiome, il suffit d'elle pour battre l'argumentation la plus convaincante : *Seulement, la République n'est pas possible !*

Dites : « Mais, chers messieurs, puisque vous déclarez la République le meilleur des gouvernements et que vous prétendez, en ceci, formuler le sentiment général, il est tout logique de la rendre *possible* ; or elle sera possible dès le jour où vous et vos amis voudrez bien *vous laisser être* républicains... » Dites cela, ils ne comprennent pas, se fâchent — ou s'en vont.

---

Est un écrivain supérieur celui qui exprime des idées, des sensations ou des sentiments *vrais* en un style où l'on ne peut rien changer sans altérer ces idées, ces sentiments, ces sensations mêmes.

---

On demandait au romancier B\*\*\* d'A\*\*\*, dont le talent est si dramatique, pourquoi il ne donnait rien au théâtre :

« Moi, répondit-il fièrement, *entrer en condition* chez le public ! »

---

Ce que je déplore dans les lois rigoureuses édictées contre la presse, ce n'est pas tant les peines qu'elles infligent aux écrivains que la timidité à laquelle elles façonnent les esprits.

Je ne sais si jamais les mœurs ont fait

les lois; — mais, à coup sûr, il est des lois qui défont les mœurs.

---

Plus un écrivain est naturel, et plus il est original.

---

Une des prétentions les plus vives, les plus criées, du Romantisme — qui fut un enfant sublime, mais n'eut que la raison d'un enfant — était d'abolir la tragédie, *pièce à héros*.

Or, que sont les drames romantiques, sinon des *pièces à héros*?

Victor Hugo? Un auteur tragique — sans le savoir!

---

La vertu de certaines femmes doit bien de la reconnaissance à la timidité des hommes.

---

Deux catégories de poètes, aujourd'hui.

Les uns, fort nombreux, prétendent exprimer le *Rêve* et, partant, le circonscrivent, ce qui est une absurdité.

Les autres se contentent d'exprimer la Réalité, mais l'expriment avec tant de force qu'ils nous transportent au delà.

En sorte que ceux-là, seuls, nous font vraiment rêver, dont les poèmes ne *révent* pas.

---

Le jour où le duel n'existera plus, l'âme humaine sera diminuée d'un beau sentiment. — Estimer, lorsqu'on vient de subir une grave injure, qu'il ne vaut pas de vivre davantage et s'aller simplement offrir à la mort, est une action très-noble.

O moralistes ! ne retranchez pas à l'homme le mépris de la vie, — un des

derniers sentiments un peu grands qui persistent dans nos petites âmes.

---

Les gens dits *pratiques* sont grands contempteurs des théoriciens : pure insolence de domestiques !

---

Quand un homme d'un certain âge, discutant avec des jeunes gens, se trouve à bout de raisons — raisonnables, il se rabat sur « son expérience ».

« L'expérience », argument décisif, invincible.

Souvent il ne sait pas le premier mot du sujet en discussion, — qu'importe? Il a vingt ans de plus que vous! *Croyez-en son expérience.*

\*  
\* \*

C'est en politique surtout qu'il vous écrase de « son expérience ».

\*  
\* \*

Votre expérience ? Eh ! monsieur, qu'est la Révolution française, sinon une révolution contre l'expérience ?

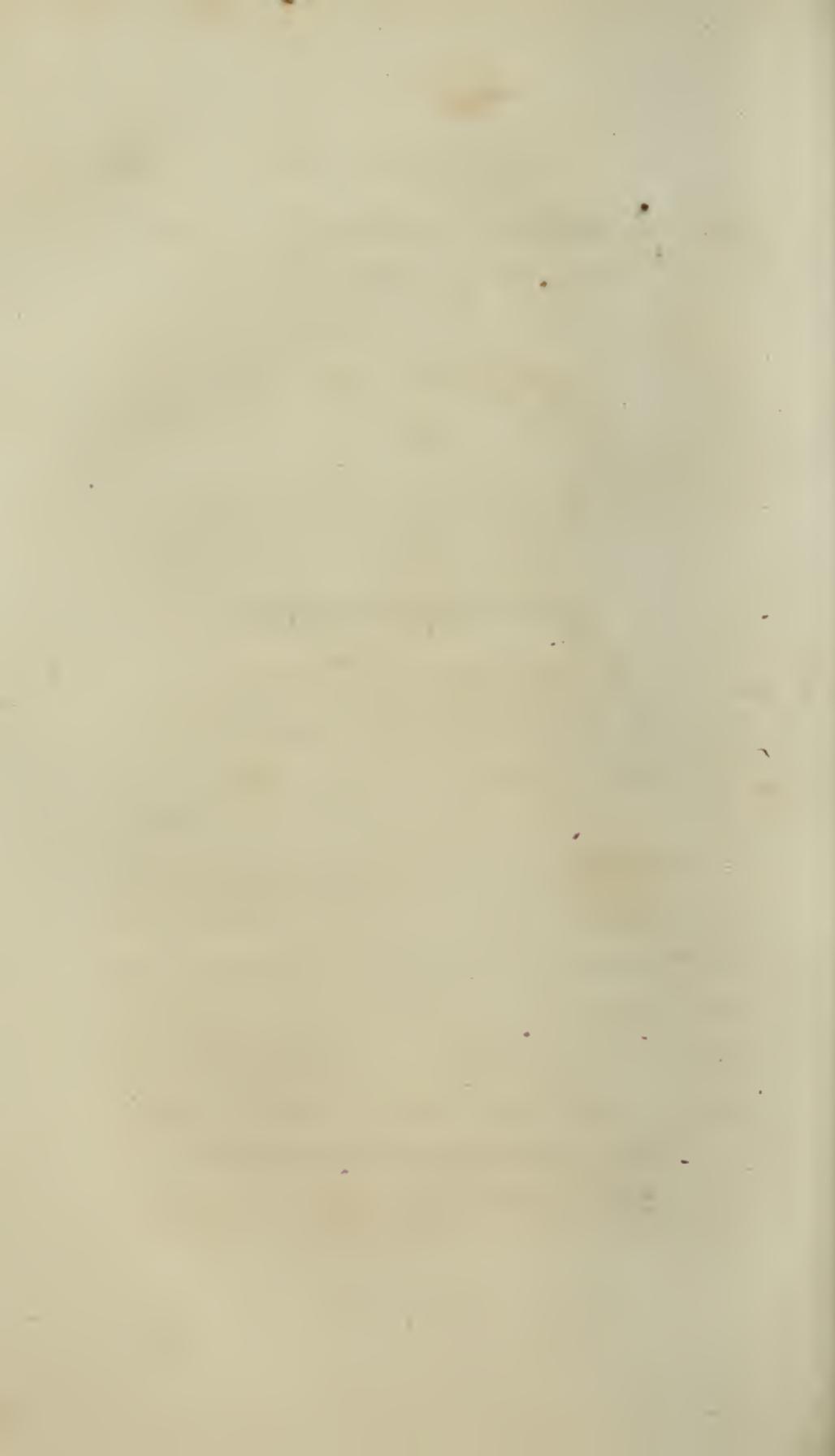
\*  
\* \*

En politique, en littérature, — en tout, — les gens d'expérience sont essentiellement des réactionnaires.

Octobre 1866.

QUINZIÈME PROPOS

DE L'ART DANS LES DÉMOCRATIES



## QUINZIÈME PROPOS

DE L'ART DANS LES DÉMOCRATIES

A *Monsieur Castagnary.*

Mon cher ami,

Les aperçus esthétiques récemment publiés par toi dans le *Nain Jaune* et la *Liberté* me semblent très-raisonnés — et très-opportuns. Ce peuple des artistes, si léger, si peu réfléchi, veut être surveillé sans cesse; sans cesse il a besoin qu'on le remette sur la grand'route de la Vérité qu'il fuit étourdiment, et comme à

plaisir, pour gaminer de toutes parts : dans le joli, l'artificiel, le convenu.

Le convenu?... mot de convention. Ce qu'on déclare justement aujourd'hui artificiel et convenu fut — presque toujours — le vrai, le naturel à son heure. Rien d'absolu ni d'immuable dans le domaine de l'Art.

La tragédie racinienne, par exemple, a-t-elle été suffisamment traitée de genre artificiel ! Et, pourtant, n'est-elle pas l'expression par excellence, la forme logique, nécessaire, *réelle* du Drame à la cour de Louis XIV ? En dépit des noms anciens, Ajax, Thésée, Achille, Agamemnon, qui composent la *liste des personnages*, Racine reste de son temps et de son milieu. Si le terme n'était pas d'invention nouvelle, et qu'on s'accordât sur la signification, j'appellerais volontiers le « divin poète » un... réaliste... à condition qu'on désigne ainsi

(et ce n'est pas très-sûr) l'homme de lettres ou l'artiste dont l'œuvre reproduit, dans une forme appropriée, le spectacle social qui se déroule devant lui. Le mot entendu de la sorte, dans cette acception vaste et quelque peu vague, Racine est réaliste bien plus qu'écrivain de son époque — sans excepter les poètes familiers comme La Fontaine et Molière — et cela, je le répète, parce que la forme littéraire choisie par lui s'adapte mieux que toute autre à la société d'alors :

La cour étant peuplée de *héros*, — à commencer par Louis XIV, — la tragédie, pièce à héros, devenait la forme *réelle* du théâtre ;

La tragédie répond admirablement aux grandes perruques ;

En ce temps-là, pour être exact et vrai, le poète devait être solennel.

Oh ! je n'ignore pas quelles bassesses

et même quels crimes formaient l'envers de cette grandeur, quel tissu de hontes ces broderies pompeuses ornaient — et cachait ! Mais l'endroit, la surface, pour être artificielle, n'en *était* pas moins, et Racine, en fixant ces apparences dans ses poèmes, a fait besogne, sinon de moraliste, du moins d'artiste fidèle.

---

J'admire les Romantiques blâmant Racine d'avoir présenté des Achille et des Thésée peu ressemblants aux originaux, d'avoir méconnu la façon de penser et de sentir propre à ces héros barbares. Il ne les restitua point, en effet, dans leur réalité morale, et par une suprême raison — qui dispense des autres — c'est qu'il ne le pouvait, et nul ne l'aurait pu. Ces Cuvierlà n'existent pas.

On a le génie, on a la patience, on étu-

die avec zèle les époques disparues, on exhume les moindres notes manuscrites enfouies dans les bibliothèques et les couvents, on pénètre jusqu'aux documents les plus secrets qui permettent de faire aux événements dits historiques un encadrement pittoresque; on arrive à savoir les maisons, l'ameublement et les repas anciens... Efforts perdus, conquêtes inutiles pour l'artiste comme pour le poète! Ces renseignements ne leur suffiront point à faire revivre de leur vie véritable, complète; de leur vie locale, les générations lointaines, dont ils n'étaient pas, dont ils n'ont pas ressenti les passions. L'archéologue, l'historien, le moraliste y trouveront matière à dissertations, rapports, relations et même *tableaux* (1) intéressants;

(1) *La Ligue*, de M. Vitet; *La Jacquerie*, de M. Mérimée.

— mais, encore une fois, quant à rétablir ces âmes et ces esprits dans leur entière réalité, quant à réveiller ces morts et les faire marcher devant nous, en leur conservant leur attitude rigoureusement vraie, ce qui serait le triomphe de l'Art, voilà une visée impossible !

On croit avoir ressuscité, — l'on a créé tout au plus.

---

Racine sentait bien cette impossibilité. Son instinct l'avertissait que s'efforcer à cette restitution morale serait ambition folle et pure utopie. Aussi fit-il bravement, ouvertement, des Grecs et des Romains qui sont des seigneurs français. Nul désir d'en imposer. Voyez ! il voulait si peu donner le change que, dans les représentations du temps, Achille, Ajax et Thésée paraissent sur la scène avec la per-

ruque, le chapeau à plumes et l'épée en verrouil.

Sous ces noms grecs il ne faut pas chercher d'individualités grecques ; ici, Thésée, Ajax et les autres ne conservent point leur nationalité ; ces noms historiques deviennent, dans la tragédie racinienne, des noms de fantaisie, comme Eraste, Valère, Alceste, dans les comédies de Molière.

Et, par là, Racine a fait preuve d'une haute raison : nous entrevoyons, dans son œuvre, cet aveu implicite que le poète ne peut efficacement exprimer, — telle étiquette, d'ailleurs, qu'il mette sur ses personnages, — que le monde où il vit, les passions auxquelles il assiste, en un mot, ses *impressions directes* (1).

De même, évidemment, pour l'artiste.

(1) Hier, en relisant *Troilus et Cressida*, je faisais la même remarque à propos de Shakspeare :

N'est-ce pas le grand critique Proudhon qui disait... à peu près, car je n'ai pas le texte en mémoire :

Un artiste fait venir dans son atelier une jeune femme ou un jeune garçon, drapé ce modèle à la grecque, le reproduit en marbre ou sur la toile, et s'adressant ensuite au public : « Voici un éphèbe, voici une courtisane athénienne. » Insensé, qui ne voit pas que les *habitudes* du corps moderne ne concordent pas avec le vêtement ancien ; que, malgré l'ingénieuse

traités par le dramaturge du seizième siècle, Ajax, Diomède, Hector, etc., sont en quelque sorte devenus ses contemporains. Courtois avec rudesse, brutalement hospitaliers, pleins d'honneur et sans délicatesse aucune, ayant le mot cru, la plaisanterie grasse, ne sont-ils pas tout à fait dans le goût des capitaines de l'époque ? Aussi, comme ils vivent ! — On le voit, en dépit des personnages anciens qu'il met en scène, Shakspeare demeure de son temps, absolument comme Racine.

façon dont il aura disposé la draperie autour de son modèle, l'aisance, le mouvement naturel, la Vie ne persistera pas sous cet accoutrement inusité, et qu'en place du jeune Grec et de la belle Athénienne, il nous donnera je ne sais quels personnages de *convention* qui laisseront le public indifférent !

---

Les paysages qu'il a devant les yeux, les mœurs et les passions contemporaines, ou, pour parler bref, ses impressions naturelles, voilà donc ce que doit traduire l'artiste, s'il veut faire œuvre vivante.

Mais la réalité, mais le vrai, dans les choses d'art, est essentiellement relatif et changeant, ses aspects se renouvellent sans cesse, — et c'est ainsi (pour y insister) que le Vrai devient l'artificiel et le convenu. Pour le « Beau », je confesse

ignorer quelle signification ce mot peut avoir en l'époque présente. Si l'on veut dire, cependant, qu'une œuvre admirablement *exécutée* est quelque chose de « beau », oh ! je conçois qu'il faut poursuivre le Beau à l'égal du Vrai, puisqu'il en est la manifestation éclatante et comme la glorification sensible !

Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, qu'il s'agisse d'une redingote ou d'une tunique, d'une robe ou d'une draperie, que le *sujet* soit Lais ou Lola-Montès, l'artiste (cette proposition est trop simple et nul besoin de s'y arrêter), l'artiste doit s'efforcer de rendre, avec la plus grande fidélité, le visage, l'habit, le corps et le mouvement du corps, en un mot, serrer de près la réalité, imiter la nature et la vie. Mais le secret de la Vie, il ne peut le demander qu'à la contemplation assidue des choses et des hommes contemporains...

Par où l'on voit que le Beau, comme le conçoivent les modernes, n'existe pas en dehors du Réel, n'en est que le vêtement harmonieux et irréprochable. — Aussi, lorsque devant une œuvre d'art, portrait *parlant*, groupe de personnages offrant une image exacte de la vie sociale, paysage donnant la sensation juste et vive de la Nature, le public s'écrie : « C'est beau ! » entendez : « C'est admirablement vrai ! »

Expression beaucoup plus raisonnable, beaucoup mieux appropriée.

---

On dit habituellement que « le Beau est antique. » On le dit avec raison ; car le Beau, ou mieux, la représentation de la Beauté fut l'aspiration, le but constant des artistes anciens. Harmonie, pureté des lignes, grâce ou majesté de l'attitude, je ne sais quelle idéalisation du corps hu-

main d'après l'idée plastique qu'ils s'étaient faite de la Divinité, l'apothéose de la forme, en un mot, voilà ce qu'ils poursuivirent sans cesse. De là, en ces temps de dilettantes où les philosophes mêmes étaient... souvent des dilettantes, où l'éloquence était musicale et s'adressait à l'oreille autant qu'à l'esprit, un Art fait surtout pour le plaisir des yeux; — et, par suite, la prédominance de la sculpture et de la statuaire qui, inférieures à la peinture quand il s'agit de rendre l'expression morale du visage, la physionomie, l'emportent quand il faut rendre la beauté des formes.

Mais les temps sont changés! L'âme *artistique* s'est élargie singulièrement, — elle s'est ouverte toute grande à l'innombrable peuple des impressions et des sentiments, dont elle n'admettait autrefois que quelques-uns, et après avoir vérifié, pour ainsi dire, leurs titres de noblesse,

De par l'instinct et la raison démocratiques, l'amour du Beau, naturellement exclusif, s'est effacé devant le vaste amour du Vrai. Nous ne dédaignons aucune des manifestations de la vie; ce qui jadis eût choqué nous intéresse et nous émeut. Il n'y a plus (grâce à l'idée, généralement adoptée, de solidarité universelle), il ne peut plus y avoir de sujet bas ou sublime, mais seulement des sujets vrais. Le paysan et l'ouvrier nous paraissent des motifs aussi nobles que François I<sup>er</sup> ou Napoléon. Plus de héros, — des hommes. Nous sommes tous égaux devant l'artiste moderne!

Aujourd'hui rien n'est *laid*, artistique-ment, que ce qui est mal exécuté.

A une société démocratique où surgissent de toutes parts, et continuellement, des sujets nouveaux qui veulent être traités et ont droit de l'être, il faut un art compré-

hensif — et compliqué, prêt à toutes les nuances. A la multiplicité des situations et des sentiments à exprimer doit correspondre la multiplicité des moyens indispensables pour cette représentation. Or, il saute aux yeux que la sculpture, art noble naturellement et forcé de choisir, art restreint, n'y peut suffire, — et que la peinture dispose de ressources autrement nombreuses.

Avec la belle prose du dix-septième siècle, qui s'adaptait si bien aux idées et aux sentiments généraux, Balzac n'aurait pu écrire la *Comédie humaine*. De même, avec la sculpture pour moyen d'expression, l'artiste moderne ne peut interpréter les sujets infiniment variés, et dont chacun comporte tant de nuances, qui le sollicitent aujourd'hui.

La peinture est donc, par excellence, l'art plastique de la société contemporaine.

Aussi voit-on, au rebours de ce qui existait dans les temps anciens, que le nombre des peintres passe de beaucoup celui des sculpteurs.

---

Qu'un homme soit impressionné vivement, — et il ne peut l'être que par les êtres et les choses qui l'avoisinent, — qu'il ait, en outre, reçu la puissance de produire cette impression au dehors de lui-même et de nous l'imposer, je salue en lui l'artiste ou le poète moderne, serviteur de la Vérité, qui ne dédaigne aucun sujet, — interprète de la Vie, intéressante dans toutes ses manifestations par cela seul qu'elle est la Vie!

---

Je plaignais naguère les jeunes poètes qui, s'empressant autour de M. Leconte de Lisle, s'acharnent follement à décrire

la nature indienne, qui lui est familière, à lui, au milieu de laquelle il est né, mais qu'eux n'ont jamais vue et, si je puis dire, éprouvée. Croire qu'on peut communiquer des impressions qu'on n'a pas reçues d'abord, faire du paysage D'APRÈS DES RENSEIGNEMENTS, quelle naïveté!

Cette naïveté, je la trouvais un peu forte, et je le dis nettement.

Là-dessus, quelques-uns me reprochèrent sous cape de conseiller l'ignorance et de vanter la barbarie, de mettre en interdit les vieux chefs-d'œuvre, de mépriser les productions du génie qui, antérieures à l'époque présente, ne la réfléchissaient pas... Accusation toute simple, du reste, et dont je ne m'étonnai point, puisqu'elle était absurde.

Ces messieurs, sans doute, ne parlaient pas sérieusement. Ils savent bien que, si l'on dénonce la vanité de leurs efforts

quand ils prétendent, après quelques lectures et sur des notes prises, décrire *d'eux-mêmes* l'Inde orientale et célébrer ses idoles, on les applaudira de nous traduire fidèlement les épopées de cet étrange pays, ou d'exposer en de claires dissertations, — qui n'exigent pas, comme la poésie, la sincérité, la vivacité de l'impression directe, — les mythes de ces théogonies exotiques.

Mais, encore une fois, on ne fait pas de poèmes avec des sensations et des sentiments qu'on n'a pas soi-même éprouvés!

---

Nous devons à M. Leconte de Lisle une traduction de Théocrite, très-précise et très-savante, et nul plus que moi ne prise ce beau travail. Mais que serait-il advenu si, au lieu de se borner à traduire admirablement cet ancien, M. Leconte s'était

dit : « Je vais, de *moi-même*, chanter les doux paysages de l'antique Sicile, — je vais faire du Théocrite?... » Il ne l'a point essayé, — fort heureusement pour lui, pareil dessein étant hors de réalisation.

Eh ! quand même cela serait possible, quand même nous autres, Français et modernes, nous pourrions, à notre fantaisie, et de manière à faire illusion, nous déguiser en Virgiles ou bien en Homères, en Phidias ou bien en Praxitèles, et produire des œuvres vraiment grecques ou latines, — à quoi bon ? Et quel besoin de refaire ce qui a été fait ? A vingt imitations, et je les suppose très habilement exécutées, de l'Apollon ou de la Vénus, je préfère une œuvre, fût-elle médiocre, qui témoigne d'une impression personnelle. Et qu'on ne s'y trompe pas ! l'auteur de cette œuvre-là, en travaillant d'après nature et d'après sa nature, montre l'intelligence et se rap-

proche des grands artistes passés, dont les niais lui reprochent de désertier la tradition, bien plus que ceux qui disent la continuer « parce qu'ils traitent les mêmes sujets! » Car, si ces artistes restent grands, c'est pour avoir été les échos sincères de leur individualité propre, en même temps que de l'époque et du pays où ils vécurent. Leur puissance vient de leur sincérité; c'est grâce à cette sincérité qu'il leur est donné de nous impressionner à travers les âges.

---

On ne saurait trop le répéter : Artiste ou poëte, sois de ton temps et de ton pays; — à ce prix seulement, tu peux intéresser les autres pays et les temps futurs.

---

Un jour de cette année que je causais avec Gustave Courbet, dans ce modeste

et glorieux atelier de la rue Hautefeuille, d'où l'on a vu sortir ce que la peinture contemporaine a produit de plus sain, de plus viril — et de plus combattu :

« Croiriez-vous, me dit l'artiste, qu'ils viennent de partir une dizaine pour la Bretagne, dans la ferme intention de nous rapporter des landes et des étangs bretons?... »

— Eh bien ! interrompis-je, quoi d'étonnant, — si vos paysagistes sont Bretons eux-mêmes ?

— Aucun ne l'est ! et voici bien qui me passe : ils s'imaginent qu'ils comprendront et sentiront du premier coup des sites qu'ils n'ont pas pratiqués, qu'ils n'ont jamais vus ! Mais qu'importe ? ils vont quand même en Bretagne et peindront quand même la Bretagne, PARCE QU'ILS TROUVENT LA BRETAGNE PLUS PITTORESQUE QUE LES AUTRES PROVINCES !!! »

Et Courbet partit de ce rire large et sonore qui fait trembler dans leurs vieux châssis les vitres des Académies.

« Le Breton Auguste Brizeux, reprit-il, décrit la Bretagne dans ses poèmes, et c'est tout naturel. Mais vous figurez-vous le Parisien Banville se mêlant d'écrire *Marie* ou *Primel et Nola* ?

« Ah ! les imbéciles ! ils n'ont donc pas un coin de pays à eux ? *ils ne sont donc nés nulle part !* »

Boutade pleine de justesse.

---

Non, il n'existe pas de chose plus poétique ou plus pittoresque qu'une autre. La poésie, le pittoresque sont partout : il ne s'agit que de les voir.

On accuse les Réalistes de supprimer la poésie, — ils font tout le contraire : ils *l'universalisent*, si l'on peut dire, ils pro-

clament que tous les sujets dépendent et relèvent d'elle, montrant ainsi la parfaite connaissance de ce que doit être l'Art dans les sociétés démocratiques.

---

Faut-il donc interner l'artiste dans la province natale et permettre seulement à son regard les horizons familiers à son enfance? Je ne dis pas cela. Voyager, voir des paysages lointains et des mœurs nouvelles, est utile à l'artiste : non pas que je croie (à moins d'une pratique prolongée, d'une assimilation obtenue par un long séjour et comme une naturalisation insensible) qu'il puisse nous rapporter de ces pays une représentation profondément, intimement exacte où transparaîtront, pour ainsi dire, l'âme du paysage et le génie des mœurs; — mais les voyages feront l'éducation de son œil et de son esprit. Ils le

forceront, à son insu, de comparer ces spectacles nouveaux avec la province maternelle qui, par cette comparaison, se distinguera mieux désormais, lui paraîtra avec son caractère propre, tranché, son originalité. Et c'est ainsi que de la montagne ou de la vallée natale — dont il avait déjà le *sentiment* — il acquerra *l'intelligence*.

Voyage, artiste, — pour mieux *voir* ton pays.

---

Je déplorais, en commençant, mon cher Castagnary, la frivolité d'esprit que montrent la plupart de nos artistes ; je disais avec quelle facilité étourdie ils se laissent prendre aux sujets artificiels et de convention.

Cependant, de loin en loin, espacés parmi ce peuple léger, on aperçoit quelques groupes plus virils et plus sérieux

qui, comprenant enfin à quelles conditions une œuvre peut être déclarée vraie désormais, c'est-à-dire belle, se vouent à la représentation de la vie moderne, nous donnent leurs impressions naturelles.

Ces artistes, — qu'un des premiers tu saluas de ta plume fraternelle, — tout ami de l'Avenir leur doit son applaudissement : d'autant qu'ils n'ont point à compter sur les récompenses officielles. Académies et gouvernements leur préféreront toujours les inféodés de la convention, d'abord parce que ces derniers sont nativement des esprits dociles et disciplinés, des sortes d'esclaves... intellectuels, et puis — pour d'autres raisons que je sais bien, mais que je ne dirai pas.

Qu'important, après tout, les croix et les médailles ? Je ne gémiss point qu'elles ne soient pas distribuées à nos amis. Au contraire ! L'artiste et le poète, résolu à

traduire fidèlement leur époque, doivent garder jalousement leur pleine liberté.

— Que nulle raison de convenance ou de reconnaissance n'altère jamais l'expression de la pensée. Que cette pensée demeure comme une vierge farouche!

Qu'elle refuse toutes les jolies distinctions dont voudraient la parer les enjôleurs du

Pouvoir; — qu'elle ne *doive* rien, même au gouvernement préféré : ainsi, elle con-

servera toujours son franc-parler et pourra, sans embarras, dire leurs vérités

à ceux qu'elle aime comme à ceux qu'elle abhorre; ainsi, elle ne courra pas risque

de s'amoindrir!

... Et d'ailleurs, toute considération morale écartée, quel plaisir d'orgueil une décoration peut-elle donner à l'homme qui a déjà le Nom?

15 septembre 1866.



## APPENDICE



## APPENDICE

---

Il devient ordinaire que des écrivains renommés avouent, sans embarras, et même avec une sorte de bonhomie inquiétante, avoir signé des livres qu'ils n'ont point écrits.

Voici quelques fragments d'une lettre adressée par M. Alexandre Dumas, dans les premiers jours de février 1865, à M. Paul Meurice, qui venait de présenter à l'Ambigu-Comique un drame intitulé : *Les Deux Diane*.

« Mon cher Meurice,

« ... Un jour, VOUS m'EMPRUNTATES MON NOM pour vous rendre un service que ne

pouvait vous rendre votre bourse; je vous le donnai avec confiance, presque avec orgueil..... Vous fîtes sous MON NOM *les Deux Diane*. . . . .

« Je renonce à tout droit sur le *drame des Deux Diane*... Quant au *livre*, il ME FERAIT PLAISIR qu'à la nouvelle édition que Lévy fera des *Deux Diane* IL UNÎT VOTRE NOM AU MIEN jusqu'au jour où la propriété vous reviendra...

Aujourd'hui que votre intention est de faire un *drame* avec ce *livre*, je dois déclarer, POUR METTRE MA CONSCIENCE A COUVERT, QUE JE NE L'AI JAMAIS LU.

. . . . .

« ALEXANDRE DUMAS. »

Présentement, c'est M. Louis Jourdan, du *Siècle*, qui reconnaît — sans honte —

avoir mis son nom sur la couverture d'un volume, *l'Hermaphrodite*, copié aux trois quarts dans un livre de M. Gaillardet, et fait — pour l'autre quart — par un M. Debrègue !

Ne vous indignez pas.

Si M. Jourdan a signé cet ouvrage, c'était simplement, tout comme M. Dumas, pour rendre service à un jeune littérateur qui, sous son nom à lui, n'eût pas trouvé d'éditeur... et n'eût point dîné.

Quoi de plus charitable, je vous prie ?

Aussi, grâce à cette raison attendrissante, le journalisme parisien ne s'est-il pas fâché, — et même quelques gazetiers ont chanté les louanges de saint Jourdan, patron des débutants affamés.

4 novembre 1866.

---

*L'Événement* du 26 octobre dernier publiait cette lettre :

« Paris, ce 24 octobre.

« Mon cher Villemessant,

« En présence de ce qui se passe depuis quelques jours à propos de la pièce nouvelle que je fais répéter au théâtre du Vaudeville — *Maison neuve* — et du parti adopté par certains journaux (la *Gazette des Etrangers* tout d'abord et le *Figaro* de ce matin, entre autres) de la raconter dans ses moindres détails, je prends une résolution à laquelle j'avais renoncé une première fois, devant les instances du directeur.

« C'est de retirer cette pièce, *qui ne se jouera pas.*

« Je laisse à la conscience publique le soin d'apprécier la conduite de tous ceux qui m'ont réduit à cette mesure extrême et qui reconnaissent eux-mêmes le tort irréparable qu'ils font au directeur et à l'auteur. Du moment que je ne suis plus seul en face de mes spectateurs, MAITRE DE LEURS ÉMOTIONS méchamment déflorées, j'aime mieux perdre le fruit de six mois de travail et abandonner la partie, que de tenter le sort d'une bataille où tous mes plans sont révélés d'avance.

« Il m'était réservé de donner cet exemple, inouï dans les annales dramatiques, d'un auteur contraint à supprimer une pièce racontée, critiquée et même un peu déchirée un mois avant de venir au monde, et sans que le public ait eu le droit de donner son avis.

« Veuillez, mon cher Villemessant, avoir la complaisance d'insérer cette lettre dans

votre prochain numéro, et agréez mes salutations les plus distinguées.

« VICTORIEN SARDOU. »

Quel aveu ingénu dans la bouche d'un homme qu'on disait passé maître en roueries dramatiques ! La fable, le *fait-divers* de sa comédie est raconté *grosso modo* par quelque gazette et voilà (M. Sardou le reconnaît) que la pièce n'existe déjà plus !

Quant aux caractères, quant au style, M. Sardou ne songe pas à les réserver, et même il insinue étourdiment qu'il n'y avait rien de semblable dans *Maison Neuve*. J'y insiste, le *fait-divers* étant divulgué, la pièce n'intéressera pas, la pièce n'existe plus !

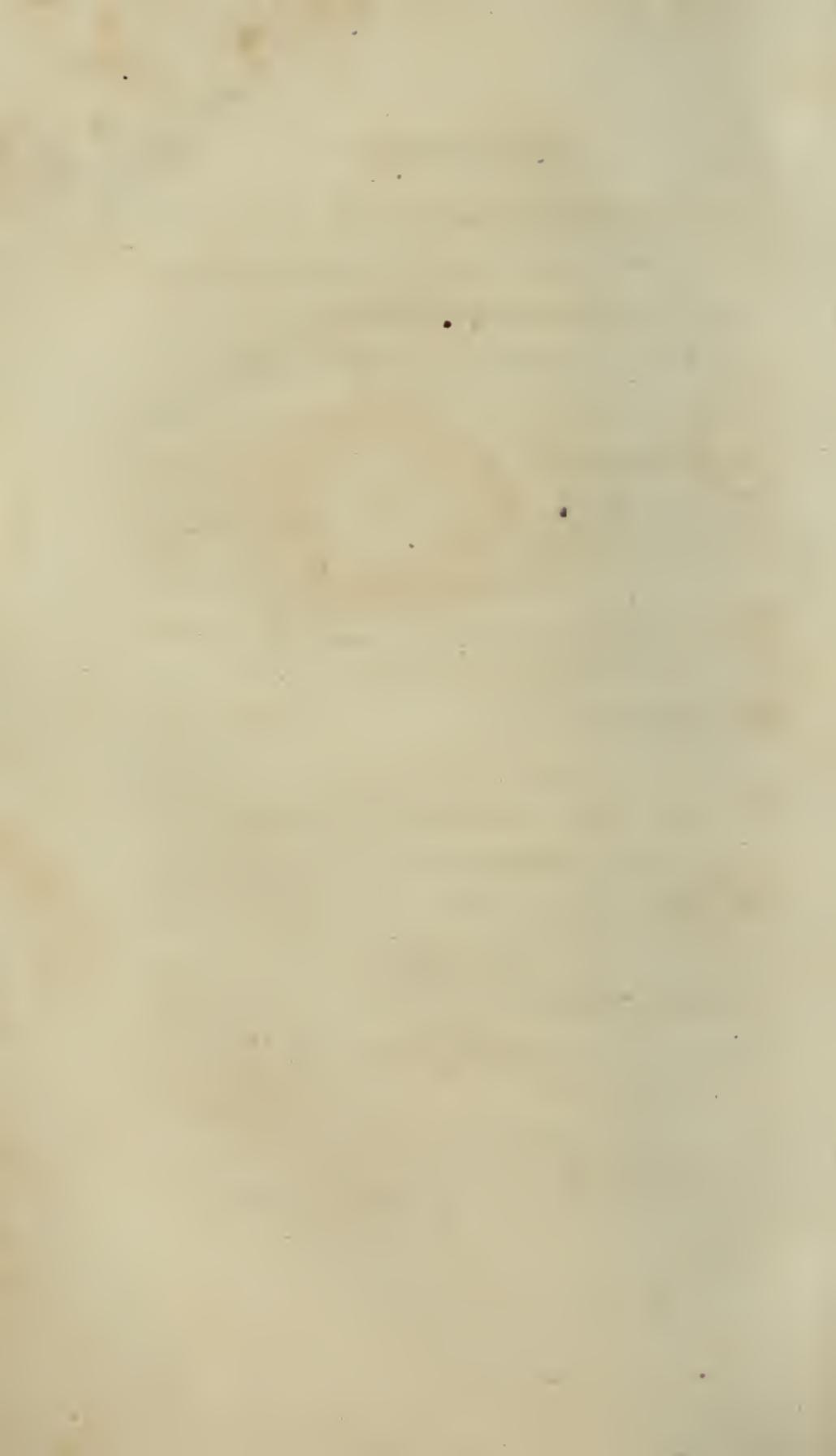
Je ne sache pas qu'on ait jamais fait une critique aussi vive du théâtre contem-

porain, particulièrement du théâtre de M. Sardou, et cet habile homme a eu l'habileté de la faire lui-même...

« Je te l'avoue, ô spectateur (je te méprise assez pour te l'avouer), je ne suis qu'un *étonneur*... »

15 novembre 1866.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	1
ENVOI . . . . .	5
PREMIER PROPOS.	
M. de La Martrille se présente. . . . .	7
DEUXIÈME PROPOS.	
La confusion des langues. . . . .	33
TROISIÈME PROPOS.	
Le Théâtre et l'Intelligence. . . . .	57
QUATRIÈME PROPOS.	
Soir d'été. . . . .	79
CINQUIÈME PROPOS	
La Critique s'amuse . . . . .	87
SIXIÈME PROPOS.	
Un paysage disparu. . . . .	107
SEPTIÈME PROPOS.	
De omni re scibili . . . . .	127

	Pages
HUITIÈME PROPOS.	
Le vieux salon. . . . .	153
NEUVIÈME PROPOS.	
La dernière école . . . . .	169
DIXIÈME PROPOS.	
Un poète citoyen . . . . .	189
ONZIÈME PROPOS.	
Phanor . . . . .	207
DOUZIÈME PROPOS.	
Diane . . . . .	213
TREIZIÈME PROPOS.	
Ma pouliche. . . . .	219
QUATORZIÈME PROPOS.	
... Et de quibusdam aliis . . . . .	227
QUINZIÈME PROPOS.	
De l'Art dans les Démocraties. . . . .	243
APPENDICE.	
Une lettre de M. Dumas père. . . . .	273
Charité de M. Louis Jourdan. . . . .	274
L'aveu de M. Victorien Sardou. . . . .	276



# EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE COLLECTION A 1 FR. — FRANCO, 1 FR. 20

- La France travestie, ou la Géographie apprise en riant.
- Arnoult (E. d'). La Guerre de Pologne.  
— Les Brigands de Rome.
- Barbara (Ch.). Histoires émouvantes.
- Billaudel (E.). Histoire d'un trésor.  
— La Mare aux oies.
- Blanc (C.). Jeanne de Valbelle.
- Bussy (C. de). Dictionnaire d'éducation.
- Cendrey (Ch. de). Nathan-Todd.  
— Bill-Biddon.
- Chalière (L.). Ingenio.
- Claretie (J.). Les Ornières de la vie.
- Cortambert (R.). Un Japonais en France.
- Dauriac (P.). La Télégraphie électrique.
- Diderot. Le Neveu de Rameau.
- Dusolier (A.). Nos Gens de lettres.
- Genouillac (G. de). Comment on tue les femmes.
- Granger (E.). Fables nouvelles.
- Graux. Le Roman d'un zouave.
- Kock (Henry de). L'Amour bossu.  
— La Nouvelle Manon.  
— Guide de l'Amoureux à Paris.  
— Les Mémoires d'un cabotin.
- Kock (Henry de). Les Petites Chattes de ces messieurs.  
— La Voleuse d'amour.  
— Les Accapareuses.
- Lacretelle (H. de). Le Colonel Jean.
- Léo (André). Jacques Galéron.
- Marancour (de). Rien ne va plus.
- Milès (Julio). La Vallée du Chéloff.
- Noir (L.). Souvenirs d'un zouave.  
— Montebello, etc. 1 vol.  
— Magenta. 1 vol.  
— Solférino. 1 vol.
- Ollivier (R.). Séduction.
- Paul (A.). Les Finesses de d'Argenson.  
— Nicette.  
— Thérésa.  
— Un Anglais amoureux.
- Paya (Ch.). Les Cachots du Pape.
- Pic (U.). Lettres gauloises.
- Poupin (V.). Un Mariage entre mille.  
— Un Bal à l'Opéra.
- Rattazzi (M<sup>me</sup>). Les Soirées d'Aix-les-Bains.
- Réal (A.). Les Francs-Routiers.  
— Les Tablettes d'un forçat.
- Révoil (Bénédict - Henry). Un Cœur pour deux.
- Rigaudière (de la). Histoire des persécutions religieuses.



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ott  
Date Due

---

--	--	--



a39003



002315348b

CE PQ 0282

.D884 1867

COO DUSCLIER, AL PROPOS LITTE

ACC# 1214624

